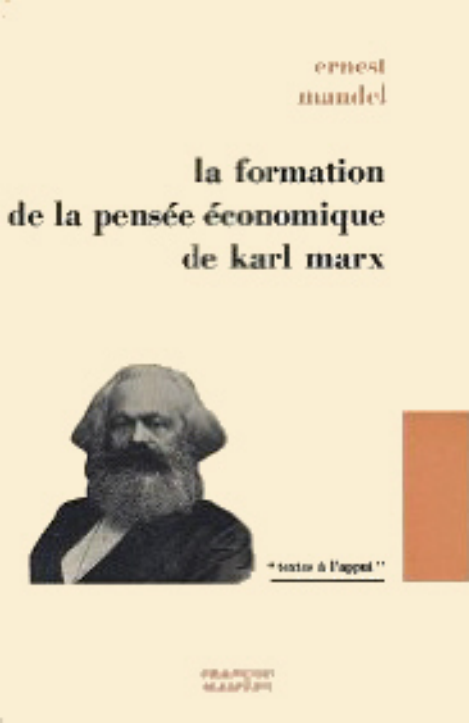
Ernest Mandel

La formation de la pensée économique de Karl Marx

de 1843 jusqu'à la rédaction du "Capital"



FRANÇOIS MASPERO
1, place Paule-Painlevé, Ve
PARIS

1967

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Dédicace

1 - De la critique de la propriété privée à la critique du capitalisme

2 - De la condamnation du capitalisme à la justification socio-économique du communisme

3 - Du refus à l’acceptation de la théorie de la valeur-travail

4 - Une première analyse d’ensemble du mode de production capitaliste

5 - Le problème des crises périodiques

6 - Le perfectionnement de la théorie de la valeur, de la théorie de la plus-value et de la théorie de la monnaie

7 - Les *Grundrisse* ou la dialectique du temps de travail et du temps libre

8 - Le “mode de production asiatique” et les préconditions historiques de l’essor du capital

9 - La mise au point de la théorie des salaires

10 - Des *Manuscrits de 1844* aux *Grundrisse :* d’une conception anthropologique à une conception historique de l’aliénation

11 - Désaliénation progressive par la construction de la société socialiste, ou bien

aliénation inévitable dans la “société industrielle” ?

Bibliographie

À propos de l’auteur

Notes

Copyright d’origine

Achevé de numériser

A Gisèle,
qui m'a fait écrire ce livre dans la joie

1

De la critique de la propriété privée à la critique du capitalisme

Marx et Engels n'ont pas suivi la même voie pour arriver à leur conception commune. « Ils avaient en commun le point de départ philosophique : la dialectique de Hegel, la conscience de soi de (Bruno) Bauer, l'humanisme de Feuerbach ; ils avaient ensuite appris à connaître le socialisme anglais et français, qui devint pour Marx le moyen de se mettre d'accord avec lui-même au sujet des luttes et des aspirations de l'époque, alors que pour Engels, ce fut l'industrie anglaise qui joua ce rôle »[1].

La différence provient sans doute des différences de caractère et de tempérament, la nature plus spéculative du génie de Marx, plus impétueuse du génie d'Engels. Mais le hasard et les circonstances matérielles de la vie y ont joué un rôle. Alors que Marx émigre d'Allemagne en France, Engels est envoyé en Angleterre pour y faire l'apprentissage des affaires. Il y entre en contact avec la réalité de la grande industrie capitaliste. Le choc provoqué par cette rencontre avec les contradictions de la société bourgeoise déterminera le cours de ses pensées pour le reste de ses jours[2].

Si Marx a développé presque seul tout le volet économique de la théorie marxiste, c'est à Engels que revient l'honneur d'avoir le premier poussé Marx à l'étude de l'économie politique et d'avoir compris, dans une « esquisse géniale », l'importance centrale de cette science pour le communisme[3]. Cette « Esquisse », rédigée fin 1843, constitue le premier ouvrage économique des deux amis ; Rjasanov lui attribue à juste titre une « importance extrême dans l'histoire du développement (de la genèse) du marxisme »[4]. Il importe de souligner que ce fut également Engels, pourtant de deux ans plus jeune que Marx, qui s'affirme le premier ouvertement communiste et considère comme nécessaire et inévitable une révolution radicale qui éliminerait la propriété privée.

Dès la fin de 1842 (il avait à ce moment à peine 22 ans), Engels coup sur coup conclut un article traitant de la monarchie prussienne par la prédiction d'une révolution bourgeoise, et ouvre un article traitant de l'Angleterre par l'annonce d'une révolution sociale[5]. Au même moment, dans un article publié dans la *Rheinische*

Zeitung (« Der Kommunismus und die Augsburger Allgemeine Zeitung »), Marx rejette encore le communisme, tout en affirmant la nécessité de l'étudier de manière approfondie afin de pouvoir le critiquer adéquatement[6]. Mais les deux fondateurs du socialisme scientifique abordent déjà le problème par le même biais : par la critique de la conception néo-hégélienne de l'Etat, par la découverte de l'existence des classes sociales, et par l'analyse des effets inhumains de la propriété privée et de la concurrence.

La trajectoire de la pensée se laisse dans les deux cas suivre de station en station : de la critique de la religion à la critique de la philosophie ; de la critique de la philosophie à la critique de l'Etat ; de la critique de l'Etat à la critique de la société, c'est-à-dire de la critique de la politique à celle de l'économie politique, qui aboutit à la critique de la propriété privée.

Mais chez Marx, l'aspect purement théorique dominera pendant cette période, et l'évolution débouche sur *l'Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel* (fin 1843 - début 1844). Chez Engels, c'est l'aspect pratique, la critique de la société bourgeoise anglaise, qui prend le dessus, aussi bien dans les *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie* que dans *Die Lage Englands,* qui paraîtront tous les deux dans les *Deutsch-Französische Jahrbücher,* au même moment que l'article célèbre de Marx.

On admet en général que lors de ses études universitaires, Marx ne s'est guère intéressé à l'économie politique. La liste conservée des livres qu'il avait étudiés à Berlin n'en contient aucun consacré à cette discipline[7]. Dans sa lettre à Franz Mehring du 28 septembre 1892, Engels, parlant des années d'études universitaires de Marx à Bonn et à Berlin écrit : « ... il ne savait absolument rien de l'économie... »[8].

Pierre Naville a pourtant raison lorsqu'il s'efforce d'atténuer le caractère par trop absolu de ces avis. En effet, Hegel lui-même avait été profondément marqué dans sa jeunesse par des études économiques, et notamment par celle d'Adam Smith[9] ; Marx a vu le système hégélien comme une véritable philosophie du travail. « Abordant la *Phénoménologie de l'Esprit,* la *Philosophie du Droit* et même la *Science de la Logique,* Marx ne découvrait donc pas seulement Hegel, mais déjà, à travers lui, une partie de l'économie classique qui y est assimilée et philosophiquement traduite, de sorte que Marx n'aurait pas aussi bien procédé à sa critique systématique de la société civile et de l'Etat selon Hegel s'il n'avait pas déjà trouvé chez lui certains éléments qui restaient vivants, comme la théorie des besoins, celle de l'appropriation ou l'analyse de la division du travail »[10].

De la philosophie à la politique, Karl Marx avait déjà traversé cette première étape de son histoire intellectuelle quand il devint rédacteur de la *Rheinische Zeitung* en 1842. Sa position fondamentale reste celle de la lutte pour un Etat « humain » ; il se place encore sur le plan des « droits humains » en général, sur le plan de la lutte contre les résidus féodaux. De même que Hegel, il considère que l'Etat devrait être

« la réalisation de la liberté »[11]. Mais il découvre déjà une contradiction entre cette conception idéale de l'Etat et le fait que les « Stände » représentés à la Diète provinciale de la Rhénanie s'efforcent de « dégrader l'Etat à l'idée de l'intérêt privé ». C'est dire que dès qu'il aborde un problème politique courant, la nouvelle législation sur le vol de bois, il se heurte au problème des classes sociales : L'Etat, qui devrait être l'incarnation de « l'intérêt général », semble agir dans le seul intérêt de la propriété privée, et pour ce faire, viole non seulement la logique du droit mais encore des principes humains évidents[12].

Marx saisit déjà que la propriété privée, à la défense de laquelle l'Etat semble vouloir se vouer exclusivement, résulte d'une appropriation privée, monopolisatrice, d'un bien commun[13]. Et il pressent dans une disposition pénale, qui attribue au propriétaire le *travail* du voleur pour compenser ses pertes, la clé principale de sa future théorie de la plus-value : c'est le travail forcé non rétribué qui est la source des « pourcentages », c'est-à-dire de l'intérêt, c'est-à-dire du profit[14].

Dès cette entrée en matière, la critique politique a donc conduit le jeune Marx au seuil d'une critique de la « société civile », de la critique de l'économie politique[15]. Mais avant de traverser ce seuil et de plonger dans le sujet qui constituera la préoccupation principale de sa vie de savant, c'est comme s'il devait constamment regarder en arrière, revenir sur ses pas, s'assurer qu'il n'avait négligé aucune solution de rechange, faire un sort définitif à toutes les idéologies qu'il venait de surmonter. Entre octobre 1842, le début de ses articles concernant les *Debatten über das Holzdiebstahlgesetz*, et le début de ses études d'économie politique à Paris, s'intercalent deux ans, pendant lesquels le jeune Marx dressera le bilan de deux mouvements — la philosophie hégélienne et le socialisme utopique — qu'il avait à dépasser pour formuler sa doctrine sous une forme définitive. Le terme « dépasser » doit être pris ici dans son sens hégélien, dialectique, qui implique que tout ce qui est valable dans les positions dépassées reste conservé dans les positions nouvelles.

Pour comprendre l'évolution des idées économiques du jeune Marx, il est intéressant de suivre la genèse de l'intérêt de Marx pour la question sociale. L'ayant découverte à travers la misère des vignerons de la Moselle et les débats concernant les voleurs de bois, il commence à se heurter à elle à chaque pas, quand il entreprend une critique détaillée de la philosophie de Hegel. Il découvre que « l'état du travail immédiat » (Der Stand der unmittelbaren Arbeit), c'est-à-dire la masse de ceux qui ne possèdent rien, constitue en réalité la précondition pour l'existence de la société bourgeoise[16]. Et il oppose à cette « pauvreté artificiellement provoquée » la jouissance en tant que but véritable de l'humanité. Ecrivant à l'éditeur des *Deutsch-Französische Jahrbücher,* Ruge, il affirme que « de ce conflit de l'Etat politique avec lui-même, on peut partout déduire la vérité sociale »[17]. Mais tout en se proclamant déjà adversaire de la propriété privée — qu'il a qualifiée, dans la critique de la théorie et de la pratique du droit, de source de toute injustice — il refuse encore de s'affirmer

communiste.

L'étude des problèmes de la philosophie de l'Etat débouche sur l'étude de Rousseau, de Montesquieu, de Machiavel, et surtout de divers historiens de la Révolution française, qui l'influencent profondément et l'amènent à l'étude du socialisme français, né des courants que cette Révolution avait libérés.

Son dernier refus du communisme date de la lettre précitée à Ruge, c'est-à-dire de septembre 1843 ; sa première profession de foi communiste date de mars 1844. C'est entre ces deux dates que s'est achevée une évolution politique qui sera déterminante pour le reste de sa vie[18].

Quel a été le facteur décisif pour précipiter cette évolution ? Il est difficile d'isoler un seul élément dans un ensemble d'influences. Mais quelque importante qu'eût été la lecture d'auteurs comme Moses Hess — dont l'influence est incontestable — ou l'étude de la Révolution française, c'est le climat global de la société française sous Louis-Philippe, l'effervescence d'idées progressistes, l'activité des diverses sectes socialistes, le premier contact vécu avec la classe ouvrière et avec la condition prolétarienne qui ont permis de cristalliser ces influences littéraires[19].

Dans son premier article sur la question juive, Marx se pose déjà comme but d'examiner les rapports entre l'émancipation politique et l'émancipation humaine tout court, conclusion logique de sa critique des théories politiques constitutionnelles. En passant, il joint l'argent à la propriété privée comme source de l'aliénation humaine[20]. Mais il découvre en même temps le travail, le travailleur, le prolétaire, en tant qu'incarnation de cette humanité aliénée qu'il s'agit d'émanciper. Et dans son *Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit*, il fera de ce prolétariat l'auteur de son autoémancipation, qui devient du même fait l'émancipation de l'humanité tout entière.

C'est qu'il est devenu conscient de ce que « le rapport de l'industrie, et du monde de la richesse en général, avec le monde politique, est un problème majeur de l'époque moderne ». Mais ce rapport, saisi et critiqué par la pensée théorique, ne peut être modifié que par la pratique[21]. Or, si « l'arme de la critique ne peut pas remplacer la critique des armes », « la théorie devient elle-même une force matérielle dès qu'elle saisit les masses »[22]. Et ces masses, ce sont les masses prolétariennes, dont l'apparition crée la possibilité d'une révolution allemande. Cette révolution ne peut être qu'une révolution radicale ; elle ne peut se limiter à la sphère politique (bourgeoise). « La possibilité positive de l'émancipation allemande » dépend précisément de la formation d'une classe « aux chaînes radicales » qui, en voulant rejeter ces chaînes rejettera *toutes* les chaînes sociales en supprimant la propriété privée : « En réclamant la négation de la propriété privée, le prolétariat élève au niveau de principe de la société ce que la société lui a imposé comme principe, ce qui est déjà incarné en lui, malgré lui, comme résultat négatif de la société »[23].

Certes, cette découverte du rôle révolutionnaire du prolétariat en tant que négateur

de la propriété privée se place encore dans des limites philosophiques non dégagées d'un certain humanisme sentimental : le principe anthropologique de Feuerbach. Engels dira plus tard que l'humanisme de Feuerbach part d'un homme abstrait, a-historique, puisqu'il n'y est jamais question du monde (des conditions sociales concrètes) dans lequel vit cet homme[24]. La condition prolétarienne est condamnée comme « injuste », comme fondée sur l'injustice, comme immorale. Suivant Feuerbach, Marx proclame encore que si le prolétariat est le cœur de l'émancipation, la philosophie en est la tête. Il ne saisit pas encore la position du prolétariat dans le processus de production comme fondement de sa capacité émancipatrice. Il ne reconnaît pas encore qu'un certain degré de développement des forces productives, que la réalisation de certaines conditions matérielles, sont indispensables pour la réalisation du communisme. Son communisme est encore un communisme essentiellement philosophique.

Néanmoins, la liaison entre ce communisme philosophique et le prolétariat est d'ores et déjà solidement établie. De là à étudier le « mouvement d'émancipation réel » de ce prolétariat — le socialisme et le communisme français, anglais et allemand — il n'y a qu'un pas à franchir, que Marx franchira dès le début de son exil parisien. La transition du communisme philosophique au communisme prolétarien s'effectuera sans obstacles majeurs.

Engels est venu avant Marx au communisme, avons-nous dit. Mais chez lui aussi, le communisme est d'abord d'essence nettement philosophique. C'est même un communisme qui s'adresse en premier lieu à la bourgeoisie éclairée et aux intellectuels, ainsi qu'il apparaît de plusieurs articles sur le mouvement communiste continental qu'Engels rédigea fin 1843 - début 1844 pour l'hebdomadaire oweniste *The New Moral World.* « Nous (c'est-à-dire les communistes allemands) ne pouvons recruter nos membres que dans ces classes qui ont joui d'une assez bonne éducation », y affirme-t-il. Et il y oppose le communisme philosophique au communisme des masses laborieuses, incarné par le mouvement communiste de Weitling[25].

Mais Engels comprend que le communisme est le produit nécessaire des conditions sociales créées par la civilisation moderne[26]. C'est pourquoi il décrit le *parallélisme* du mouvement communiste en Angleterre, en France et en Allemagne (y compris la Suisse allémanique) : « Ainsi trois grands pays civilisés d'Europe, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, sont tous les trois arrivés à la conclusion qu'une révolution profonde du système social, basée sur la propriété collective, est maintenant devenue une nécessité urgente et inévitable... Les Anglais sont arrivés à cette conclusion en *pratique,* par l'accroissement rapide de la misère, de la démoralisation et du paupérisme dans leur pays ; les Français y sont arrivés *politiquement,* en réclamant d'abord la liberté et l'égalité politiques. En découvrant que c'est insuffisant, ils ont joint la liberté sociale et l'égalité sociale à leurs revendications politiques. Et les Allemands sont devenus communistes d'un point de vue *philosophique,* en raisonnant

sur les principes premiers »[27].

Il faut souligner la quasi-simultanéité avec laquelle Marx et Engels ont formulé le programme de base de la révolution sociale prolétarienne : la suppression de la propriété privée (Marx dans la *Einleitung zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie*, Engels dans ses articles du *New Moral World*) dans des écrits datant de novembre 1843 - janvier 1844, sans doute indépendamment l'un de l'autre. Il faut mettre aussi en relief l'intuition géniale du jeune Engels qui, en une seule phrase, résume l'apport spécifique que les trois grandes nations d'Europe occidentale feront au mouvement ouvrier mondial du XIXe siècle. L'Angleterre lui apporte la réussite pragmatique des premières organisations de masse (chartisme et syndicalisme) ; la France, la lutte révolutionnaire pour la conquête du pouvoir politique (lutte qui part de la tradition établie par la Grande Révolution Française et qui aboutit, à travers le babouvisme, le blanquisme et juin 1848, à la Commune de Paris, la première conquête effective du pouvoir par le prolétariat) ; et l'Allemagne, le parachèvement théorique du premier programme socialiste scientifique. Sans doute, en écrivant cette phrase, ignora-t-il encore le rôle décisif qu'il allait lui-même jouer dans l'élaboration de cet apport théorique allemand au mouvement prolétarien, par ses travaux préparatoires et sa contribution à la rédaction du *Manifeste Communiste*.

Nous l'avons déjà dit : c'est le choc que provoqua sa confrontation en Grande-Bretagne avec le prolétariat réel, produit de la grande industrie, avec sa misère, sa démoralisation et sa formidable puissance collective et capacité organisationnelle (Engels note, plein d'admiration, que les chartistes, peuvent rassembler *un million de pence* par semaine[28]), avec sa combativité et sa capacité de s'élever spirituellement et moralement au-dessus de sa misère matérielle dès qu'il s'organise, qui a permis à Engels de passer du communisme philosophique au communisme prolétarien. Rjasanov rappelle fort à propos que la rencontre avec les premiers véritables communistes prolétariens — les Allemands Schapper, Bauer et Moll, émigrés à Londres — a fait une énorme impression sur Engels, qu'il a d'ailleurs lui-même décrite dans son introduction aux *Révélations sur le procès des communistes de Cologne*[29]. Et nous sentons l'effet de cette expérience pratique dans les trois ouvrages qui marqueront cette transition : *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie* (fin 1843), *Die Lage Englands* (janvier 1844), *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (fin 1844 - début 1845).

Le premier de ces trois travaux, *L'Esquisse d'une critique de l'économie politique*, constitue donc la première œuvre économique proprement dite des deux amis. Engels n'y dit rien de substantiellement nouveau. Il y critique le libéralisme économique, la doctrine d'Adam Smith, de Ricardo et de Me Culloch, en la confrontant avec la réalité économique et sociale de l'Angleterre industrielle. Cette critique est largement inspirée d'auteurs socialistes comme Owen, Fourier et Proudhon. Mais elle dépasse ces auteurs par une application fertile de la dialectique hégélienne à la réalité

sociale[30]. Et si elle reste prisonnière de bien des conceptions moralisatrices et idéalistes[31], si elle condamne le commerce comme « provoquant la méfiance générale » et comme « utilisant des moyens immoraux pour atteindre un but immoral »[32], elle se distingue pourtant par quelques intuitions remarquables qui trouveront plus tard des échos chez Marx, dans le *Manifeste Communiste* et même dans les *Grundrisse* : ainsi la conception de l'économie capitaliste comme un progrès nécessaire « pour que toutes les considérations mesquines, locales et nationales passent à l'arrière-plan et que la lutte de notre époque puisse devenir une lutte générale, humaine »[33].

Le point de départ des *Umrisse* est une critique du commerce, de la doctrine mercantiliste et de la théorie du libre-échange. « En partant d'un point de vue humain général », Engels arrive à la conclusion correcte qu'il faut critiquer à la fois les deux doctrines. Il démasque surtout l'hypocrisie de la doctrine libérale antimonopoliste. Celle-ci feint d'ignorer que le libre-échange est lui-même fondé sur un monopole, à savoir le monopole de la propriété privée entre les mains d'une classe minoritaire de la société, et que la libre concurrence conduit inévitablement au monopole.

La deuxième partie de l'article traite de la valeur, et c'est sa partie la plus faible, celle qui indique qu'Engels n'a ni compris ni approfondi Ricardo au moment de rédiger ce travail. Il traite de la valeur en partant de la distinction entre « valeur intrinsèque ou valeur réelle » d'une part, et valeur d'échange d'autre part. Puis il examine les deux écoles qui réduisent, l'une la « valeur intrinsèque » aux « coûts de production », l'autre la « valeur intrinsèque » à « l'utilité ». Il arrive à la conclusion que « la valeur intrinsèque » d'une marchandise « inclut les deux facteurs », aussi bien les « coûts de production » que « l'utilité ». Dans un passage peu clair, il est vrai, il semble mettre en doute l'existence même de la valeur[34]. Il se rapproche davantage dune vue correcte en critiquant le jeu de la « loi de l'offre et de la demande », « qui agit comme une loi de la nature »[35], et il déduit l'apparition des crises de surproduction précisément du jeu de cette loi, c'est-à-dire de la concurrence.

L'article se termine par une polémique féroce contre la « loi de population » de Malthus[36] et par une description des suites désastreuses de la grande industrie pour une partie importante de la population. C'est la partie la plus impressionnante de l'article, celle qui reprend et approfondit la critique du capitalisme par Fourier, et qui sera à son tour étendue et appuyée sur une documentation remarquable dans son premier livre : *La situation de la classe laborieuse en Angleterre.*

Certes, dans cette partie, nous rencontrons encore quelques erreurs, comme la conception du salaire ouvrier réduit aux simples moyens de subsistance[37]. Mais la crique de Malthus est lucide et révèle l'argument essentiel qui reste valable jusqu'à ce jour dans la polémique avec le néo-malthusianisme : à savoir qu'il est erroné de comparer l'accroissement de la population à l'accroissement de la production

naturelle du sol ; il faut le comparer plutôt à l'accroissement potentiel de la productivité agricole qui résulterait de *l'application efficace de la science et de la technique modernes à l'agriculture.* L'analyse des crises de surproduction en tant qu'expression fondamentale des contradictions du capitalisme est saisissante dans sa brièveté et dans la capacité du jeune auteur d'aller au fond des choses. Elle aboutit à la découverte d'une situation insensée, absurde : les gens meurent de faim au milieu de l'abondance.

Et surtout : dans cet article, Engels opère la jonction de la critique de la propriété privée, qui a occupé les deux futurs amis pendant deux ans, et la critique du capitalisme qui les occupera pendant le reste de leurs jours, en affirmant que *la division entre le Capital et le Travail résulte inévitablement de la propriété privée,* et que cette division conduit à la division de la société bourgeoise en classes antagonistes, à la division de l'humanité en capitalistes et en ouvriers[38].

Les conséquences immorales et inhumaines du capitalisme, de la grande industrie — la manière dont elle détruit la communauté familiale, dont elle provoque l'accroissement de la criminalité — qu'on trouve esquissées en quelques phrases frappantes dans les *Umrisse,* et dont le *Manifeste Communiste* reprendra la description en une sombre fresque inoubliable, Engels en développe l'analyse dans un ouvrage qui reste jusqu'à ce jour le tableau le plus saisissant des conséquences sociales de la révolution industrielle[39]. *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* ne se place pas encore sur le terrain du matérialisme historique proprement dit. C'est encore l'indignation morale plus que la compréhension du processus historique qui anime le jeune critique social. Mais cette indignation morale est déjà révolutionnaire, elle est déjà liée à un dévouement sans fin pour la classe exploitée et écrasée par le Capital, qui pourtant a créé toutes les richesses dont celui-ci se réserve la jouissance[40]. Et surtout : elle aboutit déjà à la compréhension que la *lutte réelle du prolétariat constitue le seul véhicule possible du socialisme.* Dans ce sens, elle marque la rupture définitive d'Engels avec le socialisme utopique, et constitue en même temps une arme essentielle contre celui-ci.

Cette conception a été soumise à un examen critique, au cours des dernières années, en fonction du retard historique manifeste d'une victoire socialiste dans les pays occidentaux, industriellement développés. Une partie des critiques — explicitement, comme l'a fait Franz Fanon, ou implicitement, comme le font les théoriciens du Parti Communiste Chinois — s'efforcent de démontrer que le potentiel révolutionnaire des peuples du tiers-monde dépasse celui du prolétariat occidental. Au sein de ces peuples du tiers-monde, ils attribuent d'ailleurs le rôle révolutionnaire principal à la paysannerie et à l'intelligentsia révolutionnaire, et considèrent que le prolétariat industriel y est en quelque sorte une classe sociale privilégiée par rapport aux paysans sans terre[41].

D'autres critiques mettent en question non pas la capacité révolutionnaire du

prolétariat occidental par rapport à celle des peuples du tiers-monde, mais cette capacité tout court. Ils le considèrent comme pratiquement intégré dans la société capitaliste, surtout à travers son atomisation (dans l'industrie semiautomatisée), l'expansion de sa consommation et la possibilité de manipuler son idéologie et ses besoins[42]. Ils ne contestent pas que la masse de ceux qui sont obligés de vendre leur force de travail continue d'augmenter en nombre absolu et par rapport à l'ensemble de la population active. Ils contestent que cet accroissement numérique renforce, directement ou indirectement, le défi lancé au capitalisme occidental, voire les chances de le voir renversé par le prolétariat occidental.

Les uns et les autres ont d'ailleurs tendance à se référer davantage aux œuvres de jeunesse de Marx et d'Engels qui définissent le rôle révolutionnaire du prolétariat qu'aux œuvres de maturité. Dans ces œuvres de jeunesse — et notamment dans *L'Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit* — ce rôle révolutionnaire est essentiellement déduit des caractéristiques *négatives* du prolétariat au sein de la société bourgeoise. Il se présente comme l'aboutissement d'une triade hégélienne, comme une véritable « négation de la négation ». C'est parce que les chaînes du prolétariat sont radicales qu'il ne peut s'en défaire que par une révolution radicale. Ce qui amène les critiques contemporains à conclure que puisque les chaînes sont devenues beaucoup moins radicales aujourd'hui, l'espoir d'une révolution radicale de la part de cette classe devient largement utopique.

Une analyse plus critique des œuvres de jeunesse de Marx et d'Engels — et surtout de la genèse de leurs idées concernant la révolution sociale — démontre cependant que derrière le style éblouissant, il y avait, à cette époque, encore une insuffisance de connaissances empiriques. A la phrase célèbre sur les « chaînes radicales » s'applique la remarque qu'Engels formulera quarante ans plus tard à propos de *l'Idéologie allemande :* « La partie achevée consiste en un exposé de la conception matérialiste de l'histoire, qui démontre seulement combien nos connaissances en matière d'histoire économique étaient encore incomplètes à cette époque »[43]. En fait, le prolétariat moderne n'est pas la classe sociale qui a eu les chaînes les plus lourdes de l'histoire mondiale. Pareille définition s'applique plutôt à la classe des esclaves romains, du Ier siècle avant notre ère au IIIe siècle après J.-C. L'histoire a démontré qu'il ne suffit pas qu'une classe sociale n'ait plus rien à perdre, et ne dispose pas de propriété privée, pour qu'elle soit capable de réaliser une révolution sociale qui abolit *toute* propriété privée.

En précisant plus tard leur diagnostic, Marx et Engels ont attribué au prolétariat le rôle clé dans l'avènement du socialisme, moins à cause de la misère qu'il subit qu'en fonction de la place qu'il occupe dans le processus de production et de la capacité qu'il possède d'acquérir de ce fait un talent d'organisation et une cohésion dans l'action sans commune mesure avec toutes les classes opprimées du passé.

Il n'y a point lieu de contester la capacité révolutionnaire de la paysannerie sans

terre des pays du tiers-monde ni de mettre en doute le fait qu'elle a offert le plus grand nombre de participants à la lutte révolutionnaire, à l'échelle mondiale, au cours des vingt dernières années. Mais deux remarques doivent compléter cette constatation pour qu'elle ne se transforme pas en une image fausse de la réalité globale. D'abord, que cette paysannerie, comme les marxistes l'ont prévu, est en elle-même incapable de conquérir le pouvoir et de fonder de nouveaux Etats ; il lui faut, à cette fin, une direction d'origine, de composition et d'inspiration prolétariennes[44]. Ensuite, que cette paysannerie pauvre est incapable par elle-même de construire une société socialiste dans le sens où l'entendait Marx, c'est-à-dire une société qui assure un épanouissement plein et entier de toutes les possibilités humaines.

C'est précisément parce que l'infrastructure d'une telle société ne peut être que le produit de la grande industrie moderne, poussée à son développement le plus élevé, que la révolution socialiste, conçue en tant que processus mondial[45], peut *commencer* dans des pays sous-développés, mais ne peut *s'achever,* c'est-à-dire acquérir son plein développement, que lorsqu'elle englobe les pays industriellement les plus avancés.

Pour le reste, quand divers sociologues ou économistes mettent en doute le rôle du prolétariat en tant que véhicule de la transformation socialiste en Occident, ils commettent généralement deux erreurs : soit qu'ils présupposent, chez Marx, un déterminisme *automatique* entre le degré de développement industriel et le degré de conscience de classe[46], soit qu'ils considèrent le développement de cette conscience de classe (et en général des conditions subjectives nécessaires pour le renversement du capitalisme) de manière rectiligne.

Il est évident que Marx et Engels, venus à l'âge de maturité, ont clairement saisi les rapports dialectiques entre le degré de développement des forces productives et le degré de développement de la conscience de classe[47]. Ce qu'Engels écrivait à propos du prolétariat britannique du XIXe siècle s'applique, *mutatis mutandis,* au prolétariat américain du XXe siècle. Pour démontrer que celui-ci ne pourra pas remplir sa mission révolutionnaire, il ne suffit pas de décrire les mécanismes *actuels* d'intégration, de manipulation idéologique, etc. Il faut encore démontrer que les facteurs qui, à la longue, jouent en sens inverse — la concurrence internationale croissante qui soumet à l'érosion le monopole américain de productivité et les avantages de salaires dont jouissent les travailleurs américains en fonction de ce monopole — ne modifieront pas le comportement du prolétariat. Il faut surtout démontrer que l'automation, qui n'est que la forme la plus radicale de la tendance historique du Capital de substituer le travail mort au travail vivant[48], pourra à la longue coïncider avec le plein emploi et n'aboutira pas à des récessions qu'une inflation croissante finira par ne plus pouvoir endiguer. Cette démonstration n'a jamais été faite.

Quant à l'espoir de voir la mission émancipatrice du prolétariat accomplie par des « minorités non intégrées » (minorités radicales, étudiants, infraprolétariat, voire

éléments carrément asociaux), il se heurte au même obstacle auquel se sont heurtées les insurrections d'esclaves à Rome. Ces couches sont capables, à la limite, de révoltes désespérées. Mais elles ne disposent ni du *pouvoir social objectif* (de la possibilité d'assurer ou de paralyser la production dans son ensemble) ni de la capacité durable d'organisation collective nécessaires pour transformer la société contemporaine.

Nous verrons plus loin que Marx et Engels ont acquis rapidement la conviction que les conditions objectives et subjectives favorables au renversement du capitalisme ne se développent pas de manière rectiligne, mais suivent une courbe nettement influencée par les fluctuations du cycle industriel (à la fois le cycle septennal et le cycle de longue durée)[49]. Ce qui est essentiel, ce n'est pas de savoir si la classe ouvrière d'un pays ou d'un groupe de pays est temporairement passive ou non[50]. Ce qui est essentiel, c'est de savoir si les conditions objectives et subjectives de son existence la poussent *périodiquement* sur la voie d'une contestation d'ensemble du régime capitaliste.

Les conditions objectives d'une telle contestation sont celles qui résultent du fonctionnement même du régime (notamment de la régulation des salaires au moyen de l'armée de réserve industrielle ; de l'insécurité d'existence qui en résulte ; de l'insuffisance du salaire par rapport aux besoins socialement suscités ; du caractère aliénant du travail, etc.). Les conditions subjectives sont, en dernière analyse, celles qui font que le travailleur considère sa condition comme inférieure et insatisfaisante. Une masse de littérature récente démontre qu'il en est ainsi, dans la société dite « de consommation », comme ce fut le cas au siècle dernier[51].

2

De la condamnation du capitalisme à la justification socio-économique du communisme

C'est au cours de son exil parisien que Marx s'est jeté avidement sur l'étude de l'économie politique, étude qu'il poursuivra durant son exil à Bruxelles, qu'il interrompra pendant son retour en Allemagne, pour l'achever au *British Museum* durant son exil londonien. « La lecture de l'Esquisse d'Engels lui avait révélé que la critique de la philosophie politique de Hegel n'était pas suffisante pour élaborer, à partir de la simple négation de l'Etat, cette théorie radicale de la société, capable de « saisir » les masses ouvrières et de les rendre conscientes de l'impératif d'une révolution sociale devant mettre fin à leur aliénation... C'est donc avec l'idée bien arrêtée de trouver une réponse à ces questions que Marx se mit à étudier l'« anatomie de la société bourgeoise », telle que l'on pouvait la découvrir chez les grands économistes... »[52]. Nous pouvons suivre l'ampleur et la diversité de ces études dans les notes de lecture copieuses qu'il nous a laissées et qui ont été en partie publiées[53]. Nous ne savons d'ailleurs pas si tous les cahiers de notes de lecture de Marx ont effectivement été retrouvés.

Cette étude de l'économie politique, ainsi que la collaboration de plus en plus intime avec Friedrich Engels qui date de septembre 1844, amèneront Marx à clarifier ses idées à l'égard de ses maîtres en philosophie et anciens amis : Hegel, Feuerbach et les jeunes post-hégéliens de l'école de Bauer. Trois ouvrages résultent de cette polémique qui est en même temps une sorte de monologue intérieur et une tentative des deux nouveaux amis de prendre conscience de leur propre évolution : les *Manuscrits économico-philosophiques de 1844, La Sainte Famille et L'Idéologie Allemande.* De ces trois ouvrages, c'est le premier qui marque une étape dans l'évolution de la pensée économique de Marx[54].

Rédigés après la lecture d'une série d'économistes de premier plan et consistant d'ailleurs partiellement en de longues citations extraites d'Adam Smith, de Pecqueur, de Loudon, de Buret, de Sismondi, de James Mill et de Michel Chevalier[55], ces trois manuscrits économico-philosophiques représentent le premier ouvrage économique proprement dit du futur auteur du *Capital.* Une critique de la philosophie de Hegel en

constitue la quatrième partie. Ils traitent successivement du salaire, du profit, de la rente foncière, du travail aliéné en rapport avec la propriété privée, de la propriété privée en rapport avec le travail et avec le communisme, des besoins, de la production et de la division du travail, ainsi que de l'argent.

Le concept philosophique d'aliénation — que Marx a emprunté à Hegel, à Schelling et à Feuerbach[56] — reçoit pour la première fois dans ses *Manuscrits de 1844* un contenu socio-économique approfondi. Dès son *Introduction à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, ce concept avait d'ailleurs perdu son caractère entièrement philosophique. « Marx avait repris de Feuerbach la conception d'un homme déshumanisé, ou aliéné, ou mutilé... Mais Marx emploie maintenant la même expression dans un sens nouveau. Dans les rapports politiques, il identifie... l'homme déshumanisé avec l'homme méprisé et méprisable, et il met à la gloire de la Révolution française qu'elle a reconstitué l'homme, c'est-à-dire qu'elle l'a relevé au niveau d'un citoyen libre.

« Mais ce faisant nous avons glissé vers un contexte tout à fait nouveau, c'est-à-dire vers une problématique politique ou du moins sociale. L'homme aliéné n'est brusquement plus l'individu rivé à un univers de rêve religieux ou spéculatif, mais le membre d'une société imparfaite qui n'est pas en possession de toute sa dignité humaine. L'homme dans un monde déshumanisé, c'est maintenant l'homme dans une société déshumanisée... »[57].

Dans les *Manuscrits de 1844*, le *secret* de cette société déshumanisée est dévoilé. *La société est inhumaine, parce que le travail y est un travail aliéné.* Ramener la société et l'homme social au travail, Marx pouvait le faire d'autant plus facilement que Hegel avait déjà caractérisé le travail comme la nature essentielle de la *praxis* humaine. Or, en étudiant les économistes classiques, Marx découvre que ceux-ci font du travail la source dernière de la valeur. La synthèse se fit en un éclair, les deux notions furent combinées, et l'on croit véritablement assister à cette découverte en examinant les notes de lecture de Marx, surtout le célèbre commentaire des notes de lecture de James Mill[58], où Marx part du caractère de la monnaie, moyen d'échange, instrument d'aliénation, pour aboutir aux rapports d'aliénation qui se substituent aux rapports humains.

En même temps, le communisme philosophique devient un communisme sociologique, c'est-à-dire fondé sur une analyse de l'évolution des sociétés et de sa logique. Il est vrai que dans *Zur Kritik der Nationalökonomie*, Marx se déclare toujours partisan de la « critique positive, humaniste et naturaliste de Feuerbach »[59]. Mais cet humanisme reçoit maintenant, lui aussi, un contenu socio-économique précis : il est identifié avec le communisme qui dépasse positivement la propriété privée, la division du travail et le travail aliéné[60].

A la place de l'opposition du « communisme des masses laborieuses » et du « communisme philosophique », qu'Engels avait introduite dans ses articles sur le

communisme pour *The New Moral World,* Marx distingue dans *Zur Kritik der Nationalökonomie* le « communisme primitif » et le « communisme en tant que dépassement positif de la propriété privée »[61]. Le premier, né de l'envie grossière, n'aboutit qu'à la généralisation du travail aliéné, à un « nivellement partant du minimum ». Le second, par contre, constitue le « dépassement positif de toute aliénation, donc le retour de l'homme, de la religion, de la famille, de l'Etat, etc., vers son être humain, c'est-à-dire social »[62]. Et Marx précise déjà que cela présuppose d'une part la socialisation des moyens de production, la suppression de la propriété privée, et d'autre part un degré de développement élevé des forces productives. Cette idée constitue un progrès par rapport à tous les écrits communistes antérieurs de Marx et d'Engels, ainsi que les écrits des socialistes utopiques. Elle sera développée davantage dans *L'Idéologie Allemande*[63].

Suivant la logique d'une critique de la propriété privée et du capitalisme — et non celle d'un exposé d'ensemble des lois de développement du mode de production capitaliste — *Zur Kritik der Nationalökonomie* débute par une analyse de la *pauvreté* provoquée par la propriété privée, plutôt que par une analyse de la *richesse* créée par la production des marchandises (point de départ de tous les ouvrages classiques d'économie politique, que Marx reprendra lui-même dans *Le Capital).* La pauvreté produite par la propriété privée se trouve contenue tout entière dans le *salaire* et ses lois d'évolution. L'analyse du salaire s'effectue dans les *Manuscrits économico-philosophiques* sur la base de la théorie classique d'Adam Smith - Ricardo, influencée par Malthus. Sous l'effet de la concurrence entre les ouvriers, le salaire a tendance à tomber vers le niveau de subsistance le plus bas. Mais à l'opposé de Malthus et de Ricardo, Marx précise que ceci n'est pas un effet fatal d'une quelconque « loi de l'accroissement de la population », mais l'effet de la séparation des ouvriers de leurs moyens de production[64].

Cependant, Marx nuance déjà cette « loi » des salaires en distinguant trois mouvements divergents des salaires au cours des trois phases successives du cycle économique : la phase de la dépression ; la phase du « boom », et la phase dans laquelle l'accumulation des capitaux a atteint son expansion maximum.

Dans la première phase, les salaires baissent sous l'effet du chômage, et une partie de la classe ouvrière tombe dans la dégradation et la misère la plus noire. Dans la troisième phase, les salaires restent stationnaires à un niveau relativement bas (Marx reprend ici textuellement une thèse de Ricardo). C'est donc la deuxième phase qui est la plus favorable pour les ouvriers, puisque la demande de main-d'œuvre dépasse l'offre, que la concurrence entre les capitalistes s'accentue, et que les salaires peuvent augmenter.

Or, que se passe-t-il en période de « boom » ? L'expansion accentue l'accumulation et la concentration des capitaux. Le nombre de capitalistes décroît, alors que le nombre d'ouvriers augmente rapidement. Le machinisme s'étend, dégradant l'ouvrier

à l'état d'une machine « animée » ; celle-ci entre de ce fait en concurrence directe avec lui. En outre, le « boom » produit invariablement la surproduction, qui conduit à son tour au chômage et à la baisse des salaires[65]. On le voit, dans ce schéma initial du fonctionnement du régime capitaliste, des augmentations de salaires ne peuvent intervenir que provisoirement et sont condamnées à être impitoyablement effacées par la logique du système. Marx ne modifiera ce schéma que dix ans plus tard.

Il pressentit cependant la théorie de la « paupérisation relative » en affirmant que même en période de haute conjoncture, « l'augmentation des salaires est plus que compensée, pour le capitaliste, par la réduction de la quantité de temps de travail »[66]. L'expression est encore obscure et maladroite. Ce que Marx exprime ici par intuition plutôt que par compréhension, c'est le fait que les marchandises dont le salaire doit réaliser la valeur peuvent connaître une baisse de valeur rapide, par suite de l'accroissement de la productivité, ou, ce qui revient au même, que la *contre-valeur* du salaire peut être produite dans une fraction de plus en plus réduite de la journée de travail. Marx cite d'ailleurs un passage du livre d'un économiste suisse aujourd'hui oublié, Wilhelm Schulz *(Die Bewegung der Produktion),* dans lequel celui-ci formule remarquablement la loi de la « paupérisation relative »[67].

De même Marx ne distingue pas encore correctement le capital constant du capital variable, comme il le fera dans ses écrits économiques classiques, mais se limite à distinguer, avec Adam Smith, le « capital fixe » et le « capital circulant »[68]. Dans le domaine de la rente foncière, il suit la théorie de Ricardo en insistant sur le fait que le capital finit par s'incorporer la propriété immobilière, par transformer le propriétaire foncier en capitaliste.

Dans un passage frappant, où Marx se meut à la frontière de la philosophie et de l'économie politique, il affirme qu'il était nécessaire que la propriété foncière soit tout entière entraînée dans le « mouvement de la propriété privée » ; que dans l'agriculture également le rapport entre seigneur et ouvrier se réduise au simple rapport entre exploiteur et exploité ; que tout rapport personnel entre le propriétaire (foncier) et sa propriété cesse d'exister, pour que la lutte contre la propriété privée en tant que telle puisse être menée avec efficacité[69]. Ici aussi, *L'Idéologie Allemande* marquera un important pas en avant du raisonnement, qui se dégage complètement de ses antécédents philosophico-moralis ateurs.

La partie la plus célèbre des *Manuscrits économico-philosophiques,* cest l'analyse des racines socio-économiques de l'aliénation. C'est à la fois sous l'influence d'Engels et sous celle de Moses Hess qu'il dresse un parallèle entre le travail aliéné dans le capitalisme et l'homme aliéné par la religion. Plus l'ouvrier travaille, plus il crée un monde d'objets qui lui sont hostiles et qui l'écrasent[70]. Mais contrairement à ce qu'il avait écrit auparavant, quand il avait identifié aliénation et propriété privée, Marx s'efforce maintenant de creuser plus profondément et découvre les racines dernières de l'aliénation humaine dans le *travail aliéné,* c'est-à-dire dans la division

du travail et la production marchande. Entre production marchande, division de travail et propriété privée il y a une interaction constante dans la production de l'aliénation, mais c'est la division du travail qui en est le point de départ historique[71].

Marx démontre que l'aliénation ne se limite guère à l'aliénation du produit du travail et des moyens de production, qui deviennent des forces extérieures hostiles, écrasant le producteur. Il effectue notamment une analyse lucide des effets que la production de marchandises, sous un régime de concurrence, provoque en matière *d'aliénation des besoins.* Ce passage est une anticipation grandiose. La plupart des tendances que Marx dégagea il y a cent vingt ans ne furent qu'embryonnaires au XIXe siècle et ne se sont réalisées sur grande échelle qu'à notre époque. Voici un passage qui semble être un commentaire immédiat de Vance Packard ou de Dichter : « Chaque homme spécule pour créer un *nouveau* besoin pour autrui, et pour l'obliger à de nouveaux sacrifices, pour lui imposer un nouveau rapport de dépendance, et pour le séduire à un nouveau mode de jouissance, et de ce fait à la ruine économique.

« ... Avec la masse des objets se développe ainsi l'empire des êtres étrangers auxquels l'homme est soumis, et chaque nouveau produit est un nouvel *élément potentiel* de tromperie réciproque et de pillage mutuel. L'homme devient d'autant plus pauvre en tant qu'homme, il a besoin d'autant plus *d'argent,* afin de s'approprier ces êtres étrangers, et la puissance de son argent tombe en proportion inverse de la masse de la production, c'est-à-dire son état de besoin augmente dans la même mesure où la *puissance* de l'argent augmente... Subjectivement, cela se présente en partie de manière telle que l'expansion des produits et des besoins[72] devient l'esclave doté de puissance d'invention et toujours calculateur de désirs inhumains, raffinés, contre nature et imaginaires... »[73].

Un développement rapide de l'aspect inhumain de la division du travail[74], qui trouve d'ailleurs un écho célèbre dans *L'Idéologie Allemande* (« ... alors que dans la société communiste, où chacun n'a pas un cercle exclusif d'activité, mais où chacun peut se qualifier dans chaque branche désirée, la société règle la production générale et me rend ainsi capable de faire aujourd'hui ceci et demain cela, de chasser le matin, de pêcher l'après-midi, de faire de la critique après souper, comme cela me plaît justement, sans jamais devenir [tout entier] chasseur, pêcheur, pasteur ou critique »[75]), reprend l'idée initiale que c'est dans la division du travail que le travail aliéné possède sa véritable origine.

Certes, les *Manuscrits de 1844* ne constituent point une œuvre économique de maturité. C'est fragmentairement que Marx saisit les problèmes d'une critique globale de l'économie politique. Cette critique échoue encore sur un écueil fondamental : Marx n'a pas encore résolu le problème de la valeur et de la plusvalue. Il n'a pas encore saisi ce qu'il y avait de rationnel dans la théorie classique, surtout celle de Ricardo. Ses analyses économiques s'en ressentent inévitablement. Mais en même temps, on reste toujours envoûté par l'élan que prend l'esprit critique, par l'audace de

la vision historique, par l'implacable logique qui va au fond des choses. Et on gagne rapidement la conviction que, dès le moment où il rédigea ses *Manuscrits*, Marx avait déjà construit un des fondements de sa théorie socio-économique.

La Sainte Famille ne répond pas à proprement parler à des préoccupations économiques. Aussi son apport à l'évolution de la pensée économique de Marx et d'Engels est-il plutôt secondaire. Les deux auteurs y restent accrochés à une conception éclectique de la valeur qu'Engels avait déjà exposée dans les *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie*[76]. Comme il le fit dans l'article que nous venons de citer, Engels continue à y affirmer qu'il serait utopique de la part des ouvriers de vouloir réaliser une réduction de la journée de travail en régime capitaliste[77].

Par contre, les passages de *La Sainte Famille* concernant Proudhon sont particulièrement intéressants à la lumière de la polémique qui suivra deux ans plus tard, et qui permettra à Marx d'exposer pour la première fois une analyse d'ensemble du mode de production capitaliste. Dans *La Sainte Famille*, Marx affirme, il est vrai, que « Proudhon reste encore prisonnier des hypothèses de base (Voraussetzungen) de l'économie politique qu'il combat »[78].Mais il célèbre la critique de la propriété privée effectuée par Proudhon comme étant « le premier examen critique, et ce le premier examen résolu, sans scrupules et en même temps scientifique. Ceci est le grand progrès scientifique qu'il a effectué, un progrès qui a constitué une révolution de l'économie politique et qui a seulement rendu possible une véritable science de l'économie politique. L'ouvrage de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* a la même signification pour l'économie politique moderne que l'ouvrage de Sieyès *Qu'est-ce que le tiers Etat* ? a pour la politique moderne »[79].

Une bonne partie de *La Sainte Famille* est d'ailleurs une défense de Proudhon contre des idéologues allemands « critiques », qui ne l'ont lu que de manière négligée et qui se sont même avérés incapables de le traduire correctement.

Chemin faisant, Marx surmonte le point de vue encore erroné défendu par Engels dans les *Umrisse* concernant les rapports entre salaires et profits, et il note correctement (p. 128) que ces deux revenus se rapportent de manière « hostile » l'un par rapport à l'autre. La « liberté contractuelle » entre ouvrier et capitaliste, dans la détermination du salaire, voile un rapport qui *oblige* l'ouvrier d'accepter le salaire qui lui est offert.

Si les *Manuscrits économico-philosophiques* constituent un premier effort de Marx pour critiquer les données classiques de l'économie politique à la lumière de la réalité de la société bourgeoise, *L'Idéologie Allemande*, l'œuvre philosophique principale que Marx et Engels achèvent à Bruxelles en 1846, fonde la théorie du matérialisme historique sur un dépassement systématique de la philosophie posthégélienne allemande. Pour la première fois, « Marx et Engels y passent d'une analyse qu'on pouvait appeler « phénoménologique » du développement historico-social à une analyse « génétique »[80]. Les passages à proprement parler économiques n'y abondent

pas. En général, ils reprennent ce que Marx avait déjà développé dans *Zur Kritik der Nationalökonomie,* mais quelquefois avec des précisions et des clarifications précieuses.

Ainsi le passage bien connu de *L'Idéologie Allemande* où l'on rappelle le caractère *universel* du communisme, la nécessité de le fonder sur le développement *mondial* des forces productives et des besoins, sinon on ne généraliserait que l'indigence, « et avec le besoin recommencerait la lutte pour les nécessités, et toute la vieille m... se reproduirait »[81]. Ainsi tout le développement de l'idée que la division du travail est la source de l'aliénation humaine, dont nous venons de citer un passage plus haut. Ainsi l'affirmation tranchante selon laquelle « le communisme n'est pas un idéal sur lequel la réalité doit se remodeler. Nous appelons communisme le mouvement *réel* que dépasse la situation actuelle ». Ainsi la définition frappante des forces productives qui deviennent des forces de destruction, sous le poids des contradictions capitalistes. Ainsi une première définition du matérialisme historique lui-même, par certains côtés même plus courte et plus riche à la fois que la définition célèbre, contenue dans *l'Introduction à la Critique de l'Economie Politique*[82].

Néanmoins, trois apports réels à la progression de la pensée économique de Marx et d'Engels peuvent être dégagés dans *L'Idéologie Allemande.* Le premier a trait à une vue plus dialectique du capitalisme et du commerce mondial, dont les premiers signes — non élaborés — pouvaient déjà être aperçus dans *Zur Kritik der Nationalökonomie.* La généralisation des rapports marchands n'est pas seulement la mutilation généralisée des individus et la vénalité généralisée de la vie[83]. Elle est aussi leur enrichissement potentiel, du fait qu'elle brise le cadre étroit de leur existence locale, où leurs désirs, leurs appétits, leurs possibilités sont étroitement limités par l'ignorance de ce qui est possible à l'homme dans d'autres régions et sous d'autres cieux. « La richesse spirituelle réelle de l'individu dépend de la richesse de ses rapports réels. » Et c'est seulement grâce au marché mondial qu'ils acquièrent « *la capacité* de jouir de cette production universelle de toute la terre »[84]. Marx reviendra sur cette idée en parlant « du grand aspect historique du Capital »[85].

Le deuxième a trait au développement universel des *besoins* humains, que la grande industrie moderne a déjà préparé et que le communisme doit réaliser[86]. Il est d'ailleurs étroitement lié au problème du commerce mondial. Marx et Engels approfondissent ici leur critique du rapport de l'homme avec les choses en la nuançant de manière dialectique. Alors que dans les *Manuscrits de 1844,* la multiplication des choses était encore vue comme un phénomène essentiellement négatif, dans *L'Idéologie Allemande* ils soulignent qu'un développement de toutes les possibilités humaines implique le développement universel de ses jouissances. Cette idée sera, elle aussi, largement développée dans les *Grundrisse.*

Le troisième a trait au mode de distribution de la société future : « ... la règle fausse, fondée sur nos conditions existantes, « à chacun selon ses capacités », dans la

mesure où elle se rapporte à la jouissance dans le sens plus étroit, doit être transformée en la règle : « à chacun selon ses besoins »... ; en d'autres termes, la différence d'activité, de travaux, ne justifie pas d'inégalité, pas de privilèges de propriété ou de jouissance »[87][88]. Il faudra attendre la *Critique du Programme de Gotha* pour retrouver cet avertissement qu'on ne cite guère couramment dans la littérature de propagande dite marxiste...

Il y a évidemment un rapport entre ces trois éléments nouveaux de la pensée économique de Marx et d'Engels qui se dégagent de *L'Idéologie Allemande.* L'universalité des besoins conçue comme partie intégrante de l'universalité du développement humain est créée par le commerce mondial et la grande industrie. Et le rejet de toute « distribution d'après le travail » ou « d'après les capacités » dans la société communiste se fonde précisément sur la nécessité d'assurer ce développement universel chez *tous* les hommes. A partir de *L'Idéologie Allemande,* Marx et Engels établissent clairement les liens qui unissent l'abolition de la production marchande et l'avènement d'une société communiste[89]. Ils ne modifieront plus cette opinion jusqu'à la fin de leur vie. Des conceptions qui conçoivent la survie de la production marchande même en société communiste[90] sont en tout cas étrangères à la théorie marxiste.

3

Du refus à l'acceptation de la théorie de la valeur-travail

Pour vraiment comprendre, il vaut mieux commencer par ne pas comprendre. Ce vieil adage populaire se reflète dans l'attitude que le jeune Marx adoptera à l'égard de la théorie de la valeur-travail, élaborée par l'école classique anglaise d'économie politique, et qu'il sera amené à parfaire plus tard lui-même.

Dans les notes critiques qui accompagnent sa première étude systématique de l'économie politique[91], Marx rejette explicitement la valeur-travail. Dans *Misère de la Philosophie*, Marx l'accepte non moins explicitement[92]. Entre ces deux écrits s'écoulent trois ans : du début de 1844 au début de 1847. Comment la pensée économique de Marx a-t-elle évolué pendant cette période ? Est-il possible de préciser davantage, sinon le moment exact, du moins la période approximative, à laquelle Marx a accepté la théorie de la valeur-travail ? Voilà les deux questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre.

Le point de départ de cette analyse est constitué par les notes de lecture de Marx pendant son exil parisien, notes qui s'échelonnent sur une année entière (début 1844 - début 1845). L'hypothèse de travail selon laquelle ces notes se présentent dans un ordre chronologique est plus que vraisemblable ; elle a été acceptée par tous les commentateurs qui nous sont connus[93]. Dans ce sens, un examen attentif de ces notes nous permet déjà de dégager une *certaine évolution* de l'attitude de Marx à l'égard de la théorie de la valeur-travail.

Les économistes qu'il commente se présentent notamment dans l'ordre suivant : Jean-Baptiste Say, Adam Smith, Ricardo (dans l'édition française, accompagnée de notes critiques de Jean-Baptiste Say), James Mill, MacCulloch et Boisguillebert. C'est chez Adam Smith que Marx rencontre pour la première fois la définition classique de la valeur. Il copie le passage suivant de *La Richesse des Nations* : « Ce n'est point avec de l'or ou de l'argent, c'est avec du travail que toutes les richesses du monde ont été achetées originairement, et leur valeur pour ceux qui les possèdent et qui cherchent à les échanger contre de nouvelles productions, est précisément égale à la quantité de travail qu'elles les mettent en état d'acheter ou de commander »[94]. Mais il n'y ajoute pas de commentaires, réservant sa critique à un autre passage d'Adam Smith, où celui-ci avait déduit la division du travail d'une exigence de l'échange,

l'existence de l'échange dépendant à son tour de l'existence préalable de la division du travail[95]. C'est en abordant Ricardo qu'il formulera sa polémique contre la théorie de la valeur-travail.

Il le fait en suivant pas à pas la polémique qu'Engels avait déjà développée sur le même sujet dans ses *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie.* La valeur des marchandises est encore conçue comme identique aux prix. Elle est composée de l'apport du travail et de celui des matériaux sur lesquels œuvre le travail. Marx approuve la remarque de Proudhon, selon laquelle la rente et le profit sont« surajoutés » et constituent donc un facteur de renchérissement des prix[96]. Marx accepte le reproche de Say à l'égard de Ricardo, d'après lequel celui-ci fait abstraction de la demande dans la détermination de la valeur. Il réduit la loi de l'offre et de la demande à deux phénomènes de concurrence : la concurrence entre fabricants, qui détermine l'offre ; la concurrence entre consommateurs, qui détermine la demande. Mais cette dernière, conclut Marx en critiquant J.-B. Say, se dissout en pratique dans des considérations sur la mode, les caprices et le hasard[97]. Et il n'accepte point la « loi des débouchés » qui postule une identité dernière entre offre et demande, rendant incompréhensible le phénomène des crises périodiques.

Mais le reproche fondamental que Marx formule à l'égard de la théorie de la valeur-travail, c'est que l'économie politique est obligée de faire abstraction de la concurrence. Or, la concurrence est la réalité. Pour donner une plus grande cohésion à ses propres lois, l'économie politique est donc obligée de considérer la réalité comme accidentelle et l'abstraction seule comme réelle[98].

Cette objection est d'autant plus valable aux yeux de Marx qu'il reproche précisément à l'économie politique de *voiler* un *rapport d'exploitation,* contenu dans l'institution de la propriété privée, derrière des considérations juridiques abstraites. Si dans ce dernier cas, il faut redescendre des principes abstraits à la réalité tangible pour comprendre la nature de la « société civile », pourquoi la même démarche ne serait-elle pas valable dans le domaine de la valeur, où il faut donc abandonner également l'univers des conceptions abstraites en faveur de la « réalité phénoménologique », c'est-à-dire du monde des prix ?[99].

Marx lie à cette critique de la théorie de la valeur-travail une remarque fort perspicace concernant la « valeur du travail » dans la théorie ricardienne. « Au début de ce chapitre, le philanthrope Ricardo présente les moyens de subsistance en tant que prix naturel de l'ouvrier, donc également en tant que but unique de son travail, puisqu'il travaille pour son salaire. Où restent donc les facultés intellectuelles ? Mais Ricardo ne veut que (confirmer) les distinctions des différentes classes. C'est le cercle habituel de l'économie politique. Le but, c'est la liberté spirituelle. Donc il faut (imposer) la servitude spirituelle à la majorité. Les besoins physiques ne sont pas le seul but (de la vie). Ils deviennent donc le seul but pour la majorité »[100].

Et dans le même contexte, il se déchaîne plus loin contre Ricardo, lorsque celui-ci

affirme que seul le revenu net (représenté comme la somme du profit et des rentes) d'un pays importe, et non le revenu brut. « Dans le fait que l'économie politique conteste toute importance au revenu brut, c'est-à-dire à la quantité de la production et de la consommation, abstraction faite du superflu, qu'elle conteste donc toute importance à la vie elle-même, son abstraction a atteint le sommet de l'infamie. Ici on reconnaît 1) qu'il ne s'agit nullement chez elle de l'intérêt national, de l'homme, mais seulement d'un revenu net, du profit, du fermage, que c'est cela le but final de la nation ; 2) que la vie d'un homme n'a en soi aucune valeur ; 3) que plus spécialement la valeur de la classe ouvrière se réduit aux coûts de production essentiels, et qu'ils ne sont là que pour (produire) le profit des capitalistes et le fermage des propriétaires fonciers »[101].

Mais en examinant la critique de J.-B. Say et de Sismondi à l'égard de cette thèse de Ricardo, Marx fait déjà un pas en avant. Ce que ces deux économistes contestent, dit-il, c'est l'expression cynique d'une vérité économique[102]. Pour combattre les conséquences inhumaines de l'économie politique, Say et Sismondi doivent sortir de ses limites. Cela démontre donc que l'humanisme se trouve en dehors de cette science, qu'il s'agit d'une science inhumaine.

Malgré la vigueur de l'expression polémique, Marx commence ici à *défendre* Ricardo contre ses critiques, à saisir que ce qui apparaît comme cynisme est en réalité une reconnaissance franche de la réalité du mode de production capitaliste, que d'autres auteurs s'efforcent de voiler.

Lorsqu'il commente les écrits de James Mill, Marx reprend le reproche adressé à « Ricardo et son école ». Elle fait abstraction de la réalité, qui montre une discordance entre coûts de production et valeur d'échange, et ne s'en tient qu'à une « loi abstraite ». Mais ces commentaires marquent déjà un deuxième pas en avant. Il ne rejette plus entièrement la « loi abstraite » ; il la considère seulement comme « un moment du mouvement réel ». Lorsque l'offre et la demande s'équilibrent, ce sont effectivement les coûts de production qui déterminent les prix. Mais l'offre et la demande ne s'équilibrent qu'exceptionnellement, par suite de leurs oscillations et de leur déséquilibre. L'économie politique devrait donc expliquer le mouvement réel, qui représente une unité dialectique de correspondance et de non-correspondance entre les coûts de production et la valeur d'échange[103].

Les commentaires des économistes classiques dans les notes de lecture de l'exil parisien déterminent l'attitude de Marx à l'égard de la théorie de la valeur dans ses écrits de 1844 et de 1845, notamment dans les *Manuscrits économico-philosophiques* et dans *La Sainte Famille*. Valeur-travail et prix continuent à être séparés l'une des autres ; la première continue à être déclarée « abstraite », les seconds seuls « concrets ». En outre, comme nous l'avons signalé plus haut, dans *La Sainte Famille*, le temps de travail qu'a coûté la production d'une marchandise est considéré comme « faisant partie » de ses « coûts de production » ; ceux-ci ne sont pas réduits à celui-là.

Mais au moment où s'achève la rédaction de *La Sainte Famille*, Marx a déjà élaboré le plan d'un autre ouvrage qui constituerait une « Critique de la politique et de l'économie politique ». Le 1er février 1845, il conclut un contrat avec l'éditeur C.W. Leske pour lui fournir ce livre, pour lequel les *Manuscrits économico-philosophiques de 1844* ont sans doute été une première ébauche. Et dès le 20 janvier 1845, Engels le presse d'achever son livre concernant l'économie politique[104], ce qui prouve donc que Marx avait déjà pareil ouvrage sur le métier. Le manuscrit de cet ouvrage semble avoir été perdu[105] ; il existait encore en 1847, puisque dans sa lettre à Annenkov du 28 décembre 1846, Marx écrit : « J'aurais bien voulu envoyer, ensemble avec ce livre (*Misère de la Philosophie*, E.M.), mon ouvrage sur l'économie politique, mais jusqu'ici, il ne m'a pas été possible de faire publier ce livre... »[106].

Pour le rédiger, Marx entreprit dès son exil à Bruxelles un voyage de six semaines en Grande-Bretagne, en compagnie d'Engels, et étudia notamment tous les livres concernant l'économie politique qu'il put découvrir à Manchester[107], aussi bien chez son ami que dans des bibliothèques publiques et privées. Et c'est au cours de cette seconde rencontre systématique avec l'économie politique qu'il découvrit l'usage social-révolutionnaire que des écrivains socialistes anglais avaient pu faire de la théorie de la valeur-travail, et des contradictions qu'elle renferme chez Ricardo. Parmi les écrivains qu'il étudie à Manchester en juillet et août 1845 se placent T.R. Edmonds et William Thompson[108] qui avaient précisément employé les théorèmes ricardiens dans cet esprit-là. (Il étudiera après août John Bray, qui fait partie de la même catégorie d'auteurs.) Plus tard, Marx critiquera l'analyse de la valeur-travail comme créant un « droit de l'ouvrier à tout le produit de son travail ». Mais il est plus que probable que l'étude de ces auteurs lui fit apparaître les raisons *apologétiques* pour lesquelles l'économie politique bourgeoise s'était détournée de Ricardo en Grande-Bretagne.

Il n'y a pas de preuve que Marx eût lu dès cette époque Hodgskin et Ravestone, les deux meilleurs disciples prolétariens de Ricardo. Mais Engels, qui avait étudié en grand détail l'agitation ouvrière en Grande-Bretagne pour rédiger sa *Situation de la Classe Laborieuse en Angleterre*, connaissait du moins l'effet que ces écrivains avaient eu sur la classe ouvrière et sur la classe bourgeoise.

Ronald L. Meek écrit à ce sujet : « Thomas Hodgskin était un nom avec lequel on effrayait les enfants à l'époque suivant l'abrogation des Lois sur la Coalition en 1824. Il était probablement inévitable, pour cette raison, que beaucoup d'économistes plus conservateurs en arrivaient à considérer la théorie de la valeur de Ricardo non seulement comme logiquement incorrecte, mais encore comme socialement dangereuse. « Que le travail soit la seule source de richesse, écrit John Cazenove en 1832, voilà ce qui semble être une doctrine aussi dangereuse que fausse, puisqu'elle fournit malheureusement un levier à ceux qui cherchent à représenter toute propriété comme appartenant aux classes laborieuses, et la part reçue par d'autres comme du

vol ou une fraude à l'égard des ouvriers »[109]. Marx, qui avait commencé par considérer Ricardo comme « cynique », ne pouvait pas ne pas être frappé de l'abandon autrement cynique de cette théorie de la valeur à des fins de conservation sociale. Nous sommes convaincus qu'il retourna de Manchester à Bruxelles avec des vues beaucoup plus favorables à l'égard de la théorie de la valeur-travail.

Une brève remarque ajoutée par Marx à des notes de lecture de l'économiste Babbage, remarque datant de juin ou du début juillet 1845, à la veille de son départ pour Manchester, dénote encore une certaine neutralité à l'égard de cette théorie[110]. Mais *L'Idéologie Allemande,* rédigée au printemps 1846, contient deux passages précis qui marquent l'acceptation de la théorie de la valeur-travail. Nous y lisons d'une part : « Il (Stirner) n'a même pas appris de la concurrence ceci... que dans le cadre de la concurrence *le prix du pain est déterminé par les coûts de production et non par le bon vouloir des boulangers* » (nous soulignons, E.M.)[111]. Et d'autre part Marx et Engels y écrivent encore plus clairement : « Et même en ce qui concerne la monnaie métallique, elle est déterminée purement *par les coûts de production, c'est-à-dire par le travail* » (nous soulignons, E.M.)[112]. La conclusion semble donc s'imposer : c'est après juillet 1845, et avant d'achever la rédaction de *L'Idéologie Allemande,* au printemps de 1846, que Marx et Engels ont été définitivement acquis à la théorie de la valeur-travail.

Ce serait évidemment commettre une injustice à l'égard des deux amis que de les soupçonner d'avoir changé de position à l'égard de la théorie ricardienne sous le seul effet de la *valeur d'agitation* de cette théorie, que le séjour de Marx à Manchester lui avait révélée. S'ils ont pu, en l'espace d'une demi-année, progresser de la conception éclectique qui avait été celle d'Engels dans les *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie* à une conception plus nette de la théorie de la valeur-travail — en fait une conception qui commence déjà à corriger certaines faiblesses intrinsèques de la théorie ricardienne — cela résulte avant tout de l'approfondissement des études économiques de Marx, et d'un dépassement analytique des contradictions qu'il avait auparavant cru déceler dans la théorie de la valeur-travail.

Ce dépassement peut être facilement saisi dans les termes suivants. Ce qui avait choqué Marx, lors de sa première rencontre avec Ricardo et toute l'école classique, c'était l'opposition apparente entre les effets de la concurrence — les fluctuations des prix résultant du jeu de la loi de l'offre et de la demande — et la stabilité relative de la « valeur d'échange », déterminée par la quantité de travail nécessaire à la production. Mais à la réflexion, son esprit solidement éduqué dans la dialectique devait se poser la question si ce qui était apparent était vraiment l'expression la plus directe de la réalité — et si « l'abstraction » ne pouvait pas renfermer une vérité en définitive beaucoup plus « concrète » que l'apparence.

Les prix de marché varient constamment. Mais si on s'en tient à ces fluctuations, on risque de dissoudre rapidement tous les mouvements économiques dans le hasard[113].

Or, un moment de réflexion, ainsi que l'examen empirique de la réalité économique, révèlent que ces fluctuations ne s'effectuent nullement au hasard mais autour d'un axe déterminé. Si le prix de vente d'un produit tombe en dessous des coûts de production, son fabricant est éliminé de la concurrence. Si le prix de vente du même produit s'élève trop fortement au-dessus des coûts de production, le fabricant touche un surprofit qui attire vers cette branche des concurrents supplémentaires, et provoque une surproduction temporaire qui fait ainsi rebaisser les prix. Les coûts de production s'avèrent empiriquement être l'axe des fluctuations des prix.

Il est intéressant de citer à ce propos un commentaire critique qu'inspire à Marx une nouvelle lecture de Ricardo en 1851 : « Ici il admet donc qu'il ne s'agit pas de production de « richesse » dans sons sens mais de production de « valeurs ». Le « prix naturel » s'impose contre *le prix de marché,* mais ce à travers une lutte, qui n'a rien à voir avec la simple péréquation de R(icardo). Au début de l'industrie, lorsque la demande correspond le plus souvent à l'offre, lorsque la concurrence était limitée et des prix de monopole étaient de mise dans toutes les industries, la propriété foncière est constamment éliminée par la propriété industrielle. De ce fait, il y avait enrichissement d'un côté et appauvrissement de l'autre. La lutte entre le prix de marché et le prix réel n'y conduit donc pas au même phénomène et n'y a pas lieu dans la même mesure que dans la société moderne. Il y avait ici un surplus permanent du prix de marché par rapport au prix réel[114]. »

A notre avis, ce commentaire permet de cerner de plus près la manière concrète dont Marx progressa d'un rejet vers une acceptation de la théorie de la valeur-travail : une analyse des *tendances dévolution historiques* des rapports entre l'offre et la demande dans le mode de production capitaliste, et leurs liens avec le *natural price* de Ricardo, c'est-à-dire avec la valeur-travail. Cette analyse devait le conduire à la conclusion que par suite de l'énorme accroissement de la production industrielle, ce *natural price* devient de plus en plus la règle, le prix de monopole qui s'écarte fortement de ce *natural price* devenant de plus en plus l'exception. Du moment où l'on admet cela, l'acceptation de la théorie de la valeur-travail s'impose d'elle-même, car il s'avère dès lors que la valeur n'est pas déterminée par des « lois du marché » mais par des facteurs immanents à la production elle-même.

Menant côte à côte ses études économiques (préparatoires à la *Critique de la politique et de l'économie politique* perdue) et ses études historico-philosophiques (préparatoires à *L'Idéologie Allemande),* Marx a formulé vers la même époque sa théorie du matérialisme historique, qui est essentiellement un déterminisme socio-économique[115]. L'histoire de l'humanité doit toujours être étudiée en rapport avec l'histoire de l'industrie et de l'échange. L'humanité commence à se différencier du règne animal en *produisant* ses vivres. Ce que sont les hommes, cela dépend en dernière analyse des conditions matérielles de leur production. Celle-ci présuppose des rapports sociaux entre eux. Le degré de développement des forces productives se

reflète de la manière la plus manifeste par le développement de la division du travail[116].

En d'autres termes : la conclusion de leurs études historico-philosophiques a ramené Marx et Engels exactement au point de départ de la théorie classique de la valeur-travail, que Marx reformulera d'une manière toute particulière : le travail (abstrait) est l'essence de la valeur d'échange, parce que dans une société fondée sur la division du travail, il constitue le seul tissu conjonctif qui permet de comparer mutuellement et de rendre commensurables les produits du travail d'individus séparés les uns des autres. Il y a un parallèle saisissant entre la manière dont Marx remonte des « prix de marché » fluctuants à une redécouverte de la valeur d'échange, et la manière dont un économiste contemporain, Piero Sraffa, a évolué du marginalisme vers une théorie qui réduit en dernière instance tous les « imputs » de la production à des « quantités datées de travail » (dated quantities of labour)[117]. Tous les deux effectuent cette démarche *en faisant abstraction des fluctuations mineures à court terme*, qui constituent précisément le point de départ du marginalisme.

Quand il rédige *Misère de la philosophie*, Marx est déjà devenu « ricardien » au point de citer Ricardo immédiatement après avoir formulé la détermination de la valeur d'une marchandise par la quantité de travail nécessaire à sa production. Il le cite précisément dans la partie la plus faible de sa théorie, celle concernant la détermination de la « valeur », ou du « prix naturel », du « travail » par les « frais d'entretien des hommes »[118].

Mais au même moment, Marx se sépare déjà de Ricardo en un point essentiel. Ecrivant à Annenkov le 28 décembre 1846, il parle de « l'erreur des économistes bourgeois, qui voient dans ces catégories économiques des lois éternelles et non des lois historiques, qui ne sont des lois que pour un certain développement historique, pour un développement déterminé des forces productives »[119]. L'élaboration de sa théorie du matérialisme historique lui avait en même temps permis de saisir le « noyau rationnel » de la théorie de la valeur-travail, et son *caractère historiquement limité*. Et cette conception de la nature historiquement limitée des lois économiques devient une partie tout aussi intégrante de la théorie économique marxiste[120] que la théorie de la valeur-travail.

Ce caractère historiquement limité et précis s'applique selon Marx à toutes les « catégories économiques » ; il n'y voit en dernière analyse qu'un certain *rapport social*. Ceci est clarifié en ce qui concerne la catégorie « valeur d'échange » dès *L'Idéologie Allemande* et *Misère de la Philosophie*. Dans les œuvres ultérieures, Marx ne fait que revenir encore et toujours sur ce même principe[121]. On ne peut donc admettre la tentative récemment entreprise par Milentije Popovic de déclarer valable pour l'ensemble de l'histoire humaine, jusqu'à la disparition totale du travail vivant, les rapports marchands, et le phénomène du travail abstrait, qui représente selon Marx le secret dernier de la valeur d'échange[122].

Marx lui-même s'est d'ailleurs prononcé avec une grande clarté à ce propos. Il s'est catégoriquement refusé d'identifier la nécessité d'une comptabilité en temps de travail (qui s'applique à toute société humaine, sauf peut-être la société communiste la plus avancée) et l'expression *indirecte* de cette comptabilité sous forme de valeur d'échange[123]. Et il a explicitement affirmé que lorsque la propriété privée des moyens de production sera remplacée par celle des producteurs associés, la production marchande cessera, pour faire place à une comptabilité directe en heures de travail[124].

On peut considérer qu'il a raison. On peut essayer de démontrer qu'il a eu tort. Mais on ne peut lui attribuer la parenté de conceptions opposées aux siennes. On ne peut pas affirmer que pour Marx tout travail social vivant prendrait nécessairement la forme de travail abstrait créant de la valeur[125], et que le socialisme serait non pas la suppression de la production marchande, mais son « humanisation ». Ces conceptions de Popovic sont contraires à toute la doctrine marxiste[126].

4

Une première analyse d'ensemble du mode de production capitaliste

Entre la fin de l'année 1846 et le début de l'année 1848 — c'est-à-dire, pour l'essentiel, au cours de l'année 1847 — Marx et Engels ont rédigé quatre ouvrages qui contiennent une première analyse critique d'ensemble du mode de production capitaliste. L'étude des grands économistes du XVIIIe et du XIXe siècle leur a maintenant donné une vision du fonctionnement de l'économie capitaliste qui avait fait défaut dans leurs œuvres de jeunesse. Dans *Misère de la Philosophie* (de Marx), dans les *Grundsätze des Kommunismus* (d'Engels), dans *Travail salarié et Capital* (de Marx) et dans le *Manifeste Communiste* (de Marx et d'Engels), il ne s'agit plus d'une vue partielle de la société bourgeoise, axée principalement ou exclusivement sur la misère du prolétariat. Il s'agit d'une vision grandiose, qui examine les lois qui ont fait naître le capitalisme, qui analyse ses mérites historiques (notamment celui d'avoir rendu possible la suppression de toutes les classes, grâce à un essor prodigieux des forces productives) et qui asseoit le mouvement ouvrier et le mouvement communiste sur la base d'une analyse qui se veut rigoureusement scientifique, la base du matérialisme historique.

Les vues développées dans ces quatre ouvrages sont pratiquement identiques, du moins en ce qui concerne les questions économiques. On peut donc les traiter comme un ensemble.

Il n'est pas indiqué d'analyser ici les rapports entre Marx et Proudhon qui ont donné lieu à une littérature abondante. Il nous paraît incontestable que ces rapports ont passé par trois stades. D'abord une admiration sincère de Marx pour le socialiste français, ouvrier autodidacte déjà célèbre, dont le style hardi devait le séduire (Marx parle lui-même des nuits entières qu'ils ont passées ensemble en discutant) et auquel il avait emprunté en 1843 et en 1844 l'implacable critique de la propriété privée. Ensuite, une déception profonde de ce que Proudhon n'ait pu suivre Marx sur les traces d'une appropriation critique sérieuse de l'économie politique classique, et qu'il se soit laissé entraîner dans l'utopie fade et stérile des *labor bazars* (voir les lettres d'Engels du 16 et du 18 septembre 1846)[127] déception combinée avec une indignation réelle devant la confusion et les erreurs[128] qui abondent dans *Philosophie de la*

Misère. Finalement, avec vingt ans de recul, un jugement plus serein, mais qui maintient, en gros, la critique scientifiquement correcte des thèses erronées de Proudhon.

Misère de la Philosophie constitue le prototype de littérature polémique implacable, qui a souvent inspiré des disciples de Marx (pas toujours à bon escient). Pour l'histoire du marxisme, il représente « le premier exposé concret et global de la conception matérialiste de l'histoire, qui n'avait jusque-là été développée que de manière sporadique, par allusions, en passant, et par esquisses »[129]. Elle représente aussi « la première œuvre économique que Marx ait toujours considérée comme partie intégrante de son œuvre scientifique de maturité »[130]. Du point de vue de l'évolution des idées économiques de Marx, il s'agit du premier ouvrage qui donne une vue d'ensemble des origines, du développement, des contradictions et de la chute future du régime capitaliste, marquant de ce point de vue un progrès considérable sur les *Manuscrits économico-philosophiques.* Il est significatif que ce qui ressort de sa critique des conceptions économiques de Proudhon, c'est qu'elle reste dans la lignée de tout le travail critique qu'il avait entrepris à partir de la critique de la philosophie du droit de Hegel : combattre la mystification qui consiste à créer des catégories immuables, au moyen d'abstractions, ce qui a pour conséquence de proclamer éternel l'état des choses donné, et de conserver donc toute sa misère fondamentale[131].

Travail salarié et capital reprend et élargit les mêmes idées, surtout en ce qui concerne la détermination du salaire. Cette série d'articles parue dans la *Neue Rheinische Zeitung* en 1849 n'est qu'une reproduction de conférences que Marx avait tenues en 1847 devant l'association ouvrière de Bruxelles (voir lettre de Marx à Engels du 3 juin 1864)[132].

Un manuscrit, *Salaire ouvrier,* non publié, a été découvert dans un cahier intitulé « Bruxelles 1847 » et donne des développements allant plus loin que le texte de *Travail salarié et capital.* Il s'agit sans doute du schéma d'une (ou des) conférence (s) qui devai(en)t développer celles de *Travail salarié et capital*[133]. Ce manuscrit contient également les notes de lecture des ouvrages d'une dizaine d'économistes.

C'est dans *Travail salarié et capital* que Marx a pressenti pour la première fois l'essentiel de sa théorie de la plus-value, sans utiliser ce terme et sans s'exprimer de manière précise. « Le capital... se conserve et s'accroît par son échange contre le travail immédiat, vivant... L'ouvrier reçoit des moyens de subsistance en échange de son travail, mais le capitaliste, en échange de ses moyens de subsistance, reçoit du travail ; l'activité productive de l'ouvrier non seulement restitue ce qu'il consomme, mais donne au travail accumulé une valeur plus grande que celle qu'il possédait auparavant »[134].

Quant aux *Grundsätze des Kommunismus* et au *Manifeste Communiste,* ils constituent les deux projets de « profession de foi » communiste, écrits le premier par Engels pour la section parisienne de l'*Association des Justes* entre le 23 et le 27

octobre 1847, le second par Marx et Engels au lendemain du congrès de novembre 1847 de l'Association à Londres, et achevé en janvier 1848 par les deux amis. Ils reprennent les idées des deux ouvrages précédents, sous une forme plus succincte devenue classique.

L'origine du mode de production capitaliste est maintenant retracée dans des termes qui ne varieront plus fondamentalement, même lors de la rédaction du *Capital.* Une de ses conditions d'existence est l'accumulation des capitaux, facilitée par la découverte de l'Amérique et l'importation en Europe de ses métaux précieux. Il en résulta une chute générale des salaires et des rentes foncières féodales et une hausse considérable des profits. Simultanément, le développement du commerce maritime et colonial élargit les débouchés et accroît le volume de la production des marchandises. Une masse de marchandises se transforme de produits de luxe en produits de consommation plus courante.

D'autre part, la chute de la rente foncière féodale oblige la noblesse à renvoyer une bonne part de sa suite. Une masse de vagabonds et de mendiants apparaît aux XVIe et XVIIe siècles, que les manufactures mettront au travail[135]. Ces manufactures ne sont pas une création des maîtres artisans, mais bien une création des commerçants. Ceux-ci réunissent d'abord sous le même toit un certain nombre de producteurs et d'instruments de travail, ne réalisant comme économies que celles qui résultent d'un meilleur contrôle et d'une meilleure protection des capitalistes contre le vol. Ensuite, la division du travail crée un accroissement de la productivité au sein de la manufacture, jusqu'à ce que l'emploi de la force de la vapeur et la révolution industrielle produisent la grande usine moderne[136].

Le mode de production ainsi né représente avant tout de *nouveaux rapports de production sociaux*[137]. « Etre capitaliste, cela ne signifie pas seulement occuper une position personnelle, mais encore une position sociale dans la production. Le capital est un produit commun, et ne peut être mis en mouvement que par l'activité commune de beaucoup de membres, en dernière analyse seulement par l'activité commune de tous les membres de la société »[138].

La naissance du mode de production capitaliste implique un essor prodigieux des forces productives, qui n'auraient pas pu naître sans lui[139]. Marx et Engels ont saisi la nature profondément révolutionnaire de ce mode de production beaucoup plus nettement et beaucoup plus lucidement que les autres économistes de leur époque, pourtant pour la plupart des apologistes du Capital[140]. Ils ont chanté un véritable hymne à sa gloire dans le *Manifeste Communiste* qui doit pourtant sonner le glas pour lui : « La bourgeoisie ne peut exister sans bouleverser constamment de manière révolutionnaire les instruments de travail, donc les rapports de production, donc tous les rapports sociaux... Le bouleversement constant de la production, l'ébranlement ininterrompu de toutes les conditions sociales, l'insécurité et les mouvements éternels caractérisent l'époque bourgeoise à l'opposé de toutes les autres époques historiques...

capitalistes. Cette force de travail sera donc, elle aussi, traitée comme une marchandise, et de même que toute autre marchandise, sa valeur (Marx utilise encore couramment en 1847 le terme ricardien, son « prix naturel ») sera déterminée par la quantité de travail nécessaire à sa production, c'est-à-dire à la production des moyens de subsistance nécessaires pour conserver la force de travail et laisser subsister des enfants qui maintiendront en vie « l'espèce des prolétaires »[145].

Ce salaire est essentiellement maintenu à ce niveau *minimum* par suite de la *concurrence entre les ouvriers.* Tout en conservant les conclusions de la théorie ricardienne des salaires, Marx et Engels la dépassent largement dans l'analyse. Ils font dépendre le niveau des salaires du *rythme d'accumulation des capitaux*[146]. Et ils amendent d'ailleurs les conclusions rigoureuses de la théorie ricardienne en précisant que les salaires ne restent pas stables, mais qu'ils fluctuent, et que le « minimum vital » (le prix des moyens de subsistance nécessaires à la reproduction de la force de travail) résulte d'une *élévation temporaire* des salaires au-dessus de ce minimum, pendant les périodes de haute conjoncture, et d'une *chute temporaire* des salaires en-dessous de ce minimum, pendant les périodes de crise et de chômage massif[147].

Néanmoins, si Marx et Engels admettent que les salaires peuvent s'élever au-dessus du minimum vital, durant les périodes de haute conjoncture, et que c'est seulement grâce à cette condition que les ouvriers peuvent tant soit peu participer aux progrès de la civilisation, ils découvrent néanmoins une tendance à l'abaissement de ce minimum de salaire, de ce prix de la force de travail, et ce au sens absolu du terme : « Puisqu'on trouve constamment des moyens pour nourrir le travail avec des objets meilleur marché et de plus en plus misérables, le minimum des salaires diminue sans cesse »[148], Cette même idée est illustrée dans *Misère de la Philosophie* par l'exemple du coton (remplaçant le lin), des pommes de terre (remplaçant le pain) et de l'eau-de-vie (remplaçant le vin)[149]. Plus tard, Marx citera volontiers le rôle joué à ce propos par l'introduction du thé dans l'alimentation de la classe ouvrière britannique.

Bref, Marx et Engels admettent à cette époque encore une loi générale *de la baisse des salaires à long terme* — position qu'ils corrigeront plus tard — et Marx la définit dans *Arbeitslohn* et *Travail salarié et capital* par les traits que voici : le salaire minimum des différents pays est différent, mais il tend à s'égaliser, et ce au niveau le plus bas. Lorque les salaires tombent et se relèvent par la suite (dans la phase de haute conjoncture suivant celle de dépression), ils n'atteignent jamais le niveau précédemment abandonné. La concurrence entre les ouvriers augmente constamment et tend à abaisser le minimum des salaires ; les impôts et les tromperies des commerçants jouent dans le même sens. Bref, « au cours de l'évolution, le salaire ouvrier tombe dans un double sens : premièrement, dans un sens relatif, en rapport avec le développement de la richesse générale ; deuxièmement, dans un sens absolu, dans ce sens que la quantité de marchandises que l'ouvrier reçoit en échange devient de plus en plus réduite »[150].

En même temps, reprenant une idée que l'économiste John Barton avait formulée le premier[151], Marx élabore *une loi de l'accumulation du capital* qui est destinée à jouer un rôle particulièrement fertile dans son œuvre ultérieure : « C'est donc une loi générale qui découle nécessairement de la nature des rapports du Capital et du Travail, qu'au cours de la croissance des forces productives la partie du capital productif, qui est transformée en machines et matières premières, c'est-à-dire le capital en tant que tel, croît en une proportion plus forte que la partie (du capital) qui est destinée aux salaires, c'est-à-dire en d'autres termes : les ouvriers doivent se partager, par rapport au capital productif dans son ensemble, une partie toujours plus petite de celui-ci. Leur concurrence en devient d'autant plus violente »[152].

Ce que nous trouvons ici, ce n'est rien d'autre qu'une *première esquisse de la loi de l'augmentation de la composition organique du capital,* dont découle la loi de la chute tendantielle du taux moyen de profit, une des lois de développement fondamentales du mode de production capitaliste que Marx découvrira quelques années plus tard. Remarquons en passant que la dernière phrase de la citation que nous venons de reproduire contient une erreur de raisonnement. Le fait que les salaires (le capital variable) constituent une fraction « sans cesse plus réduite » du capital productif dans son ensemble n'implique pas nécessairement que la part de cette masse salariale qui revient à *chaque ouvrier* diminue en valeur absolue. Cela dépend en effet de toute une série de variables indépendantes : le rythme de croissance du capital productif général comparé au rythme d'accroissement de la composition organique du capital (si le capital productif total augmente par exemple de 20 % tous les ans, alors que le capital variable voit sa part relative réduite de 10 % pendant cette même année, il augmente en valeur absolue au lieu de diminuer) ; le rythme de croissance absolue du capital variable comparé au rythme de croissance de la main-d'œuvre salariée (si le capital variable augmente en termes absolus de 10 % par année, alors que la main-d'œuvre salariée n'augmente que de 5 %, la part revenant en moyenne à chaque salarié peut augmenter) ; le rythme de l'évolution du taux de la plus-value comparé au rythme d'évolution du capital productif, etc.

Le fait que l'évolution du capitalisme implique une concentration simultanée de richesse et de misère aux deux pôles de la société est déjà ressenti par Marx et Engels comme une des causes des crises périodiques de surproduction : « La société se trouve brusquement rejetée dans une situation de barbarie momentanée ; une famine, une guerre d'extermination générale, semblent lui avoir coupé tous les moyens de subsistance ; l'industrie, le commerce semblent détruits, et pourquoi ? Parce que la société possède trop de moyens de subsistance, trop d'industrie, trop de commerce »[153].

« L'employeur ne peut pas employer les ouvriers, parce qu'il ne peut pas vendre ses produits. Il ne peut pas vendre ses produits parce qu'il n'a pas de clients. Il n'a pas de clients, parce que les ouvriers n'ont à échanger que leur travail et justement ne

peuvent pas échanger leur travail (à ce moment-là) »[154].

Par ailleurs, ils présentent également ces crises périodiques de surproduction, et la marche cyclique que la production capitaliste adopte généralement, comme le résultat de l'anarchie de la production et de la libre concurrence : « La proportion exacte entre offre et demande... ne fut possible qu'à l'époque où les moyens de production étaient limités, où l'échange s'effectua dans des limites extrêmement étroites[155]. Avec la naissance de la grande industrie, ces proportions exactes devaient disparaître, et avec nécessité inéluctable la production doit passer par l'alternance constante de la prospérité et de la dépression, crise, dépression, nouvelle prospérité, etc. »[156].

De même dans les *Grundsätze des Kommunismus* : « La libre concurrence qui découle nécessairement de la grande industrie prit bientôt un caractère particulièrement violent, vu la facilité (d'entreprendre) cette production ; une masse de capitalistes se jetèrent sur cette industrie, et rapidement on produisit davantage qu'on ne put utiliser. Il s'ensuivit que les marchandises fabriquées ne purent être vendues, et qu'une crise appelée commerciale se produisit »[157].

A noter que les conséquences de la concurrence capitaliste en ce qui concerne la peréquation du taux de profit ne sont encore indiquées qu'en passant[158].

Les crises de surproduction démontrent que les rapports de propriété et de production capitalistes sont devenus à leur tour des freins du développement des forces productives. Les capitalistes essayent de s'en sortir en dévalorisant ou en détruisant une masse de forces productives, en recherchant de nouveaux marchés. Mais ce faisant, ils préparent de futures crises encore plus graves[159].

A partir de ce moment, les armes que la bourgeoisie avait forgées contre la féodalité se retournent contre elle-même. Au sein de la société bourgeoise, le Capital a créé une classe sociale, le prolétariat, qui est révolutionnaire, ne fût-ce que parce que ses conditions d'existence deviennent de plus en plus insupportables[160]. Or, ce prolétariat, concentré dans de grandes entreprises, où il commence par se déchirer dans une concurrence mutuelle entre tous les prolétaires, prend conscience de la nécessité de s'organiser pour défendre son salaire. Ainsi, la coalition ouvrière poursuit le double but de supprimer la concurrence entre ouvriers afin de pouvoir mener une concurrence d'autant plus tenace contre les capitalistes. Dans cette lutte de classes, la masse prolétarienne se constitue en tant que classe pour elle-même[161].

Et sa lutte pour défendre ses salaires se transforme bientôt en une lutte politique qui vise l'abolition du salariat, la création d'une nouvelle société, fondée sur l'appropriation collective des moyens de production et sur l'association libre de tous les producteurs. Cette société ne pourra voir le jour qu'à un haut niveau de développement des forces productives, et elle connaîtra un nouvel essor de ce développement qui permettra la satisfaction de tous les besoins des producteurs, et le développement universel de tous les individus[162].

Nous avons vu que les quatre ouvrages analysés dans ce chapitre constituent une première critique d'ensemble du mode de production capitaliste, une première application concrète de la méthode générale du matérialisme historique à une société particulière : la société bourgeoise. La synthèse de la sociologie et de la science économique que Marx s'est efforcé de réaliser dégage son énorme supériorité du fait qu'elle est fondée sur une synthèse de la méthode logique (dialectique) et historique[163]. Aucune autre théorie sociale n'a réussi jusqu'ici une synthèse qui s'approche, même de loin, du succès opératoire de la méthode marxiste.

Récemment le sociologue américain Talcott Parsons s'est efforcé d'effectuer une synthèse analogue. Dans le cadre d'une sociologie hautement formalisée, et d'une théorie générale de l'action, il traite l'économie comme un cas spécial d'un « système social », spécialisé dans l'accroissement de « l'adaptabilité » du système plus large[164]. On peut considérer que cette tentative de synthèse a échoué pour trois raisons fondamentales : son caractère largement a-historique ; son incapacité à comprendre la nature foncièrement contradictoire de tout « système social » (et de toute réalité) ; sa tendance assez nettement apologétique par rapport à la réalité du capitalisme contemporain (le capitalisme des monopoles s'étant étroitement intégré l'Etat, ou le néo-capitalisme).

Talcott Parsons affirme, il est vrai, que son analyse s'applique à « toute société » et à « tout » système social[165]. Mais cette affirmation ambitieuse ne résiste pas à une critique historique. Lorsque Parsons déclare que « l'état de la demande et les conditions de production » changent continuellement dans toutes les sociétés — à l'exception d'économies primitives « hautement traditionnelles »[166], il renverse les enseignements de l'histoire économique. En fait, ces changements « continuels » de la demande et des conditions de production ne sont que le produit de l'économie marchande généralisée — qui n'occupe qu'une fraction infime de l'ensemble de l'ère de *l'homo sapiens.* Parsons découvre l'origine du « capital » (défini de manière apologétique comme l'ensemble des ressources « fluides » de la société : comme si le stock de semences d'un village primitif, ou le troupeau d'une tribu nomade vivant dans le cadre du communisme clanique, était un « capital » ! Comme si le capital n'était pas un *rapport social* !) dans les liens entre l'économie et la collectivité politique par généralisation du rôle que le crédit joue à l'époque de déclin du capitalisme des monopoles. Mais comment donc expliquer l'accumulation « normale » du capital dans la grande industrie à l'aube du laissez-faire britannique, quand le rôle du crédit était manifestement secondaire, et qu'il était en outre largement privé ?

Le caractère a-historique des schémas fonctionnalistes de Talcott Parsons apparaît clairement quand on se rend compte que la plupart de ses définitions, dans le domaine économique, ne sont que des généralisations (rendues à peine un peu plus abstraites) de traits essentiels d'une économie *capitaliste,* et même d'une économie capitaliste

dans une phase particulière de son développement. Ainsi sa définition de l'économie comme cherchant à atteindre le « but » d'un maximum de production dans le cadre du système de valeurs institutionnalisées[167] (comme s'il n'y a pas eu une série de modes de production dont les « valeurs institutionnalisées » impliquaient précisément le *refus délibéré* de « maximiser la production » !). De même sa définition du « contrat » comme l'institution économique centrale (comme si le contrat n'était pas né de la production *marchande)*[168].

L'incapacité à saisir le caractère contradictoire des « systèmes sociaux », et a fortiori des « systèmes économiques », est la plus importante des trois faiblesses du schéma de Talcott Parsons. En éliminant les *conflits entre les groupes sociaux* du fondement de son analyse ; en considérant les « systèmes » comme tendant à « l'intégration », à la « réduction des tensions » ; en voilant le fait que les « valeurs » dominantes d'un système ne correspondent nullement aux intérêts de tous ses membres mais seulement à ceux de la minorité dominante, Talcott Parsons ne peut expliquer ni le moteur de l'évolution historique qui passe d'un système socio-économique à l'autre (le conflit périodique entre le degré de développement des forces productives et les rapports de production), ni la forme concrète que prend celle-ci (la lutte entre des classes et des forces sociales antagonistes).

Alors que le système marxiste permet d'expliquer à la fois l'origine du mode de production asiatique, le déclin de l'Empire romain, la naissance des cités du Moyen Age, l'avènement de la grande industrie, l'effacement de la libre concurrence, l'irruption et la défaite du fascisme, on chercherait en vain dans les formules de Talcott Parsons les éléments suffisants pour comprendre ces différents phénomènes. Les rares remarques concernant des contradictions sociales précapitalistes qu'on trouve dans l'ouvrage de Parsons et Smelser font preuve d'une incompréhension quelquefois presque grotesque[169].

La thèse fondamentale de Talcott Parsons se brise d'ailleurs contre cette incompréhension des conflits sociaux et de leur racine économique. Tout « système économique » arrivé à un certain point de développement n'accroît pas mais réduit fortement l'adaptabilité de son « système social plus large ». L'évolution de l'Empire romain à partir du IIe - IIIe siècle de notre ère, ou l'évolution de la Chine au XVIIIe - XIXe siècle, offrent des exemples frappants de cette réfutation du schéma de Parsons.

Quant à la nature apologétique de la théorie de Talcott Parsons, elle se dégage surtout de la manière dont il traite le cadre institutionnel de la société capitaliste. La main-d'œuvre prend la décision — au sein des ménages ! — d'offrir ses « services » aux « organisations », en échange et en fonction de « rémunérations » et d'autres « satisfactions ». Cette décision i est prise d'abord (!) sur la base d'une « motivation socialisée générale »[170]. Etc. Le fait qu'une classe sociale n'a ni ressources propres ni accès aux biens de subsistance, et qu'elle subit de ce fait une *contrainte économique préalable à toute « motivation socialisée* », à toute « acceptation du fait de

travail » — la seule solution de rechange étant la mort par l'indigence absolue ! — n'a pas de place dans cette analyse « institutionnelle » de Parsons. De même on chercherait en vain la moindre explication du fait que la rente foncière féodale représente de toute évidence le produit de travail non payé par la noblesse, que celle-ci s'approprie, ni la moindre tentative de réfuter l'analogie apparente entre le surproduit social précapitaliste et la plus-value produite au sein du mode de production capitaliste...

5

Le problème des crises périodiques

Entre le *Manifeste Communiste* et la *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue,* dans laquelle Marx et Engels formulent leurs opinions détaillées sur la marche cyclique de la production capitaliste et sur les crises de surproduction qui ébranlent périodiquement ce mode de production, s'intercalent à peine deux années. Mais quelles années ! Révolution de février 1848 en France ; révolution de mars 1848 à Berlin ; retour de Marx et d'Engels en Allemagne ; publication d'un quotidien, la *Neue Rheinische Zeitung* de Cologne, dirigé par les deux amis ; première insurrection prolétarienne en juin 1848 à Paris ; première interdiction de la *Neue Rheinische Zeitung* ; éclatement et défaite de la révolution en Italie et en Hongrie ; éclatement et défaite de la révolution à Vienne (où Marx s'était rendu pendant deux mois pour préparer les travailleurs viennois à ce qui allait arriver)[171] ; victoire de la contre-révolution à Berlin ; dissolution de l'Assemblée nationale allemande ; interdiction définitive de la *Neue Rheinische Zeitung ;* expulsion de Marx d'Allemagne ; participation d'Engels à la campagne militaire menée par la démocratie petite-bourgeoise en Allemagne méridionale contre les troupes contre-révolutionnaires ; nouvel exil des deux amis, cette fois-ci en Angleterre.

Après avoir forgé et perfectionné la doctrine communiste en tant que doctrine de la révolution prolétarienne, voilà que les deux jeunes penseurs se trouvaient plongés au cœur de l'action révolutionnaire elle-même, critiquant les hésitations, les faiblesses, le manque de logique et d'audace de la démocratie petite-bourgeoise, s'efforçant d'insuffler le maximum d'énergie et d'intrépidité aux prolétaires, pour la première fois en lutte ouverte avec leurs ennemis de classe, dans la moitié de l'Europe[172]. Comme tous les révolutionnaires, Marx et Engels croyaient passionnément à la révolution. Comme tous les révolutionnaires, ils avaient la tendance à crier : « La révolution est morte ? Vive la révolution qui renaîtra bientôt de ses cendres ! » Mais ils étaient des esprits trop rigoureux, trop scientifiques, trop portés vers la critique impitoyable de toute pensée, y compris de leur propre pensée, pour rester victimes d'illusions.

En mars 1850, Marx écrit encore dans l'adresse envoyée du Comité Central à l'Association des Communistes en Allemagne, qu'il faut s'attendre bientôt à une

nouvelle révolution, soit par suite d'un rebondissement de la révolution en France, soit par suite d'une guerre de « Sainte Alliance » menée par toute la réaction contre cette France révolutionnaire[173]. Sept mois plus tard, le 1er novembre 1850, dans la « Revue des événements de mai à octobre 1850 » parue dans le numéro mai-octobre 1850 de la *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue,* Marx et Engels écrivent au contraire : « Devant cette prospérité générale, dans laquelle les forces productives se développent de manière aussi exubérante qu'elles peuvent le faire dans le cadre de rapports bourgeois, on ne peut parler d'une véritable révolution. Une telle révolution n'est possible que dans les périodes dans lesquelles ces deux facteurs, les forces productives modernes et les formes de production bourgeoises, entrent en contradiction les unes avec les autres... Une nouvelle révolution n'est possible qu'à la suite d'une nouvelle crise. Elle est aussi certaine que celle-ci »[174].

Une étude approfondie de la marche cyclique de la production capitaliste les a amenés à cette conclusion, qui conserve sa valeur du moins pour toute la phase ascendante du capitalisme international. Cette étude s'étend surtout sur la crise de 1847 et la phase de prospérité qui lui a succédé (et dont les résultats sont consignés avant tout dans la *Neue Rheinische Zeitung* quotidien, puis revue trimestrielle), et sur la crise de 1857, dont l'analyse a été faite dans la correspondance Marx-Engels et dans les articles écrits pour le *New York Daily Tribune.*

Déjà précédemment — notamment dans *Situation de la Classe laborieuse en Angleterre* d'Engels, dans *Misère de la Philosophie* de Marx et dans le *Manifeste Communiste* — Marx et Engels avaient traité brièvement du problème des crises périodiques. Dès les *Notes de Lecture* et les *Manuscrits économico-philosophiques* de 1844, nous voyons Marx reprocher à Ricardo et à J.-B. Say leur incompréhension de la contradiction entre la tendance du Capital au développement illimité des forces productives, et les limites étroites imposées par ce même Capital à la consommation des masses laborieuses. Il distingue correctement dès cette époque la *demande physique* et la *demande solvable*[175].

Dans *L'Idéologie Allemande,* nous voyons Marx et Engels reprendre cette même distinction, analyser brièvement les raisons pour lesquelles des crises monétaires peuvent se produire, et préciser que la crise de surproduction n'a pas pour cause une surproduction physique mais des perturbations de la valeur d'échange[176].

En outre, avec l'étude du cycle économique, Marx s'était appliqué à une étude plus détaillée des rapports entre les intérêts économiques immédiats et les tendances politiques. Cette étude, *Les Luttes de Classe en France 1848-1850,* parut également dans la *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue.* Elle est importante pour l'histoire de la formation de la pensée économique de Marx, parce que celui-ci y formula pour la première fois explicitement l'idée de l'appropriation collective des moyens de production[177].

Cette étude l'amena à s'occuper de phénomènes auxquels il n'avait pas apporté une

grande attention auparavant. L'évolution de l'attitude politique de la paysannerie française était incompréhensible, sinon en fonction du poids que la dette hypothécaire et l'impôt représentaient pour elle. Les diverses fractions de la bourgeoisie s'opposaient et se combattaient en fonction de la forme principale que prit leur capital : propriété foncière, propriété bancaire, propriété industrielle ou commerciale. L'étude économique s'écartait dès lors des abstractions et des généralités, pour devenir souvent minutieuse[178]. Les fluctuations presque quotidiennes des cours en Bourse, ou les détails de la politique financière du gouvernement, furent intégrés dans l'analyse. Il semble évident que cette familiarité plus grande avec les problèmes du crédit et avec les phénomènes monétaires préparait nos deux amis à une meilleure compréhension du « cycle industriel ».

Marx et Engels ne s'étaient cependant pas encore appliqués à une étude systématique de cette marche cyclique de la production capitaliste, de la succession des phases de reprise économique, de haute conjoncture, de prospérité, de « boom » (surchauffe économique), de krach, de crise et de dépression. Mais voici que dans la *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue*, les deux amis publient périodiquement une revue des événements politiques et économiques courants, qui devient progressivement une véritable étude de conjoncture. Dans le deuxième fascicule de cette revue mensuelle, qui n'a connu que cinq numéros (janvier 1850, février 1850, mars 1850, avril 1850, mai-octobre 1850), Marx et Engels insistent sur le fait que l'éclatement de la révolution de février 1848 en France a eu un effet bénéfique sur la conjoncture économique en Grande-Bretagne, frappée par la dépression depuis 1845, « Une masse de marchandises déprimant les marchés d'outre-mer avait entre-temps progressivement trouvé des débouchés. La révolution de février a éliminé en outre, précisément sur ces marchés, la concurrence de l'industrie continentale, alors que l'industrie anglaise ne perdit pas davantage du fait du marché continental ébranlé qu'elle n'eût perdu de toute façon par suite du déroulement ultérieur de la crise »[179]. De ce fait, l'industrie anglaise a pu traverser la crise plus rapidement que prévu, et est entrée dès 1849 dans une nouvelle phase de prospérité qui, selon les industriels, dépasse toute prospérité précédente.

Dans cette revue de la conjoncture économique, Marx et Engels soulignent avant tout l'importance des « grands débouchés d'outre-mer » pour la situation économique de la Grande-Bretagne (et de l'industrie européenne en général). Après avoir mentionné à ce propos l'influence des révolutions européennes sur le commerce international, ils mettent en relief l'importance historiquement décisive — « fait plus important encore que la révolution de février » — de la découverte de l'or en Californie. Le passage qui suit est d'une vision prophétique extraordinaire, puisque Marx et Engels y prévoient la percée du canal de Panama, le déplacement du centre du commerce mondial vers l'océan Pacifique (qui ne reste que tendantiel jusqu'à nos jours), la supériorité industrielle et commerciale des Etats-Unis sur l'Europe (qui ne

deviendra un fait que plus d'un demi-siècle plus tard), et jusqu'à la révolution chinoise ![180].

Si dans le fascicule n° 4, Marx et Engels tendent plutôt à annoncer une nouvelle crise de surproduction[181], ils deviennent plus prudents dans le fascicule n° 5-6, dont la « Revue » constitue en fait une analyse détaillée de toute la conjoncture économique du monde capitaliste de 1836 à 1850. Cette analyse est déjà fonction à la fois d'une étude approfondie des faits et d'une conception d'ensemble du cycle qui reconnaît le rôle stratégique de certains facteurs.

Ainsi, les auteurs insistent sur le fait qu'en Grande-Bretagne l'investissement de capitaux surabondants dans la construction ferroviaire donna l'impulsion à la prospérité de 1843-45 ; l'expansion de la navigation à vapeur, vers la côte Pacifique des Etats-Unis, vers l'océan Pacifique, vers l'Australie, a joué un rôle dans le même sens. Cette vague d'investissements a provoqué la création de nombreuses nouvelles entreprises, qui à leur tour aboutirent à la surproduction. Mais comme la prospérité est accompagnée d'une spéculation de plus en plus débridée, c'est la spéculation et non la surproduction qui *paraît* être la cause de la crise. Marx et Engels rectifient à ce propos une impression superficielle et insistent sur le fait que la crise est toujours en dernière analyse crise de surproduction[182].

La crise internationale de 1847, commencée sur le plan ferroviaire, s'étend ensuite sur le plan monétaire et commercial, où elle est aggravée par les suites de la mauvaise récolte des pommes de terre en Irlande, en Angleterre, en France, aux Pays-Bas et en Belgique en 1845 et 1846, qui provoqua un accroissement considérable des prix du blé. Marx et Engels attachent ainsi une importance prononcée à l'interaction entre l'industrie et l'agriculture dans le mécanisme du cycle de la production capitaliste.

Ils attachent une importance tout aussi prononcée aux phénomènes purement monétaires et au rôle clé qu'ils jouent dans la genèse de la crise. Une première panique en avril 1847, causée par une brusque augmentation du taux d'escompte de la Banque d'Angleterre et la publication d'un bilan hebdomadaire de cette Banque montrant que ses réserves d'or étaient tombées à 2,5 millions de livres, n'entraîne pas l'effondrement de grandes maisons bancaires ou commerciales. Celui-ci va se produire en août 1847, par suite de la banqueroute d'une série de maisons spécialisées dans le commerce du blé et des produits coloniaux, suivie d'une série de banqueroutes spectaculaires de banques et de courtiers en octobre de la même année.

Une fois de plus, Marx et Engels insistent sur le rôle joué par la surproduction réelle dans le mécanisme de la crise : expansion excessive de construction ferroviaire d'une part, importation (et exportation) excessive d'une série de produits coloniaux d'autre part. Ils soulignent le même mécanisme en analysant la prospérité de 1848-1850 dans l'industrie britannique, marquée beaucoup moins par la spéculation que par l'expansion réelle de la production, avant tout de l'industrie cotonnière et des exportations, notamment vers les pays d'Extrême-Orient (nos auteurs parlent à ce

propos du marché des Indes néerlandaises orientales « ouvert » au commerce britannique) et vers l'océan Pacifique (marqué par le développement fiévreux de la Californie).

Marx et Engels expriment l'avis que les fluctuations irrégulières du prix du coton rendent de plus en plus irritante pour la bourgeoisie britannique sa dépendance à l'égard de la culture du coton dans les Etats du sud des Etats-Unis. Ils formulent l'avis que la Grande-Bretagne cherchera à développer la culture du coton ailleurs (c'est ce qui s'est effectivement produit, surtout en Inde et en Egypte), et que c'est cette concurrence de travailleurs libres qui portera un coup mortel à l'esclavage des Noirs des Etats du sud[183] (prévision qui s'est également vérifiée).

Ils soulignent de même le rôle moteur joué par la Grande-Bretagne dans le déroulement du cycle pour l'ensemble du monde capitaliste. C'est en Grande-Bretagne que commence le mouvement cyclique ; c'est là que se produit le mouvement originel. Sur le continent européen, les phases successives du cycle, que la production capitaliste traverse chaque fois de nouveau, n'apparaissent que sous forme de phénomènes dérivés[184]. C'est que la Grande-Bretagne est le marché principal pour tous les pays du continent, et que les fluctuations de la conjoncture britannique provoquent — avec un inévitable retard — des fluctuations analogues des exportations, et donc de la conjoncture, dans ces pays continentaux. C'est que la conjoncture dans les pays d'outre-mer, vers lesquels l'industrie britannique exporte bien davantage que l'industrie des pays continentaux, exerce ses effets sur la Grande-Bretagne, bien avant de les exercer sur les pays du continent européen.

Cette analyse qui est fort subtile, et qui dépasse tout ce que la science académique de l'époque avait pu saisir, n'en souffre pas moins de plusieurs faiblesses. La distinction entre des crises monétaires, qui ne sont que le reflet de crises de surproduction, et des crises monétaires « autonomes », qui peuvent apparaître même à des moments de prospérité, surtout dans le cadre des « mécanismes automatiques » régis par l'étalon-or, n'est pas suffisamment établie. La *durée du cycle* est saisie de manière purement empirique et non en rapport avec la durée de reproduction du capital fixe.

Ces deux déficiences amèneront Marx et Engels à prédire plusieurs fois à tort l'éclatement d'une nouvelle crise, notamment en 1852[185], en 1853[186] et en 1855[187]. C'est seulement en 1857 que cette crise éclatera finalement, la durée moyenne du cycle sous le capitalisme classique s'avérant être non de six à sept années, comme les deux amis l'avaient d'abord cru[188], mais bien de sept à dix ans, comme Marx l'a largement développé plus tard dans les *Grundrisse* et dans le *Capital.*

Ces deux facteurs ont joué un rôle déterminant dans les erreurs de prévision économique des années 1852-1855. Dans la *Politisch-ökonomische Revue,* c'est l'analogie avec la durée du cycle précédent (1843-1847) qui amène Marx et Engels à prédire une nouvelle crise pour l'année 1852. Dans les articles envoyés au *New York*

Daily Tribune, ce sont les problèmes monétaires qui jouent un rôle principal dans le diagnostic erroné.

Pendant toute cette période, la découverte et l'exploitation fiévreuse des mines d'or de Californie et d'Australie ont fortement détraqué le marché monétaire. Ainsi que Rjasanov l'indique dans ses commentaires des articles de 1852[189], Marx a plus tard, dans le troisième tome du *Capital*[190], corrigé l'impression qu'il avait eue à cette époque que l'accumulation d'or à la Banque d'Angleterre ne pouvait résulter que des fluctuations de la balance commerciale, étroitement liées à la conjoncture économique britannique et internationale. Cette accumulation pouvait aussi résulter de brusques augmentations de la production d'or, expédiée en Grande-Bretagne, et exerçant ainsi une influence autonome sur la conjoncture. Nous touchons ici à un des aspects du *caractère double de l'or*, à la fois équivalent général de toutes les marchandises (fonction qu'il semble exercer indépendamment de sa valeur intrinsèque), et lui-même marchandise, métal produit du travail humain, dont la valeur fluctue avec l'évolution de la productivité dans l'industrie aurifère. Quelques années plus tard, en rédigeant les premiers chapitres de *Zur Kritik der politischen Oekonomie*, Marx soulignera ce phénomène contradictoire.

En 1852, Marx avait encore raisonné par pure analogie : puisque l'histoire des crises nous apprend que l'accumulation d'un excès de capitaux dans les banques fouette la spéculation jusqu'au paroxysme, et que cette « surchauffe » de la conjoncture précède de peu la crise[191], l'excès de capitaux qui existe en 1852 doit nécessairement signaler une crise proche. Quelques mois plus tard, en janvier 1853, il est déjà amené à corriger cette impression[192]. Malgré cette prévision erronée, l'analyse de la conjoncture économique de 1852 contient des éléments valables, notamment cette remarque pertinente qui a conservé sa valeur jusqu'à l'époque contemporaine : « Il n'y a jamais eu une période de prospérité, au cours de laquelle ils (les optimistes bourgeois) n'avaient pas saisi l'occasion de démontrer que *cette fois-ci*, le destin implacable serait vaincu. Mais le jour où la crise éclata, ils simulaient l'innocence et attaquaient le commerce et l'industrie avec une indignation moralisatrice, et des reproches banals, parce qu'ils n'avaient pas fait preuve de suffisamment de prudence et de prévision »[193].

Quant à la « crise » de 1854-5, l'erreur de Marx fut davantage pardonnable, parce qu'elle ne découla pas simplement de raisonnements par analogie ou de déductions abstraites. Il y eut effectivement une crise de surproduction de l'industrie cotonnière, causée notamment par une baisse des exportations vers l'Australie (où il y eut spéculation excessive au cours des deux années précédentes, par suite du « boom » de l'or). Il y eut également des fluctuations graves sur le marché monétaire, causées par une brusque chute de l'apport d'or américain et australien. De nombreuses faillites dans les pays d'outre-mer entraînèrent des faillites d'importantes maisons britanniques. Néanmoins, ainsi que Rjasanov le précise dans ses commentaires des

articles de Marx de janvier 1855[194], il ne s'agissait pas d'une crise *générale* mais d'une crise *partielle,* au cours de laquelle le rôle *autonome* du facteur monétaire s'est une fois de plus révélé.

Dans ses articles de janvier 1855, Marx souligne l'importance colossale des marchés américains et australiens pour l'expansion de la production industrielle et des exportations britanniques. Ces exportations avaient plus que doublé entre 1842 et 1853. Mais sur les 100 millions de livres exportés par la Grande-Bretagne en 1853, 40 % allaient vers ces deux pays (25 millions de livres vers les Etats-Unis, 15 millions vers l'Australie). Or, sur les 45 millions de livres de marchandises britanniques exportées en 1842, l'Australie n'en absorbait pas 1 million, les Etats-Unis n'en absorbaient que 3,5 millions (soit pour les deux pays pris globalement, 10 % des exportations britanniques). *L'accroissement* des exportations britanniques, qui était de plus de 50 millions de livres pendant cette décennie, a donc été absorbé *pour près de 80* % par ces deux « nouveaux » marchés d'outremer. Puisque ce « boom » des exportations semblait maintenant arrêté, n'était-ce pas l'ensemble de la prospérité qui se trouverait frappé à mort ? On le voit, à ce moment-là, l'erreur de prévision de Marx avait eu des fondements plus solides que celle de 1853.

Ce que l'auteur du *Capital* avait cette fois-ci sous-estimé, c'était *l'effet stimulant de la guerre de Crimée* sur la conjoncture économique. L'expérience historique fournit ici un exemple de ce que Rosa Luxemburg appellera plus tard le rôle de « débouché de substitution » que les commandes d'Etat pouvaient jouer par rapport aux débouchés extérieurs[195]. Les fournitures à l'armée et le développement de l'industrie de guerre ont largement compensé le recul des exportations vers l'Australie. Marx l'a d'ailleurs reconnu plus tard, puisqu'il classe les années 1854 et 1855 parmi les années de prospérité dans le tome III du *Capital.*

Mais l'année suivante, l'analyse de la « surchauffe » faite d'abord par Engels (lettre à Marx du 14 avril 1856), puis par Marx (lettre du 28 septembre 1856 à Engels), s'avère correcte[196]. Un « magnifique crash » (Engels à Marx, 29 octobre 1857)[197] lui succède et ouvre largement les vannes de la crise. Cette fois-ci, les deux amis étaient équipés des connaissances et en possession des données empiriques nécessaires pour suivre pas à pas le développement de la crise. La crise de 1857-58 était d'ailleurs plus générale que les crises précédentes : elle s'étendait géographiquement sur une aire plus large et touchait toutes les branches de l'industrie.

C'est au cours de l'étude de la crise de 1857-58 que Marx découvre pour la première fois les rapports entre la durée du cycle et la durée de reproduction du capital fixe. Il pose une question à ce propos à Engels dans sa lettre du 2 mars 1858, et son ami lui répond longuement deux jours plus tard[198]. Ainsi le cercle est fermé, et Marx et Engels corrigent maintenant dans le sens du cycle décennal la supposition erronée d'un cycle sexennal avancée sept ans plus tôt.

Ce n'est plus que la Chine qui apparaît à Marx comme débouché supplémentaire

possible au cours du cycle qui succédera à la crise de 1857-58[199] ; et il prévoit correctement qu'il ne sera pas facile de briser la résistance que l'agriculture chinoise archaïque et parcellaire oppose à la pénétration du Grand Capital[200], Mais ces huit années d'études des problèmes conjoncturels auront fourni à Marx les instruments conceptuels avec lesquels il nous offrira dans le *Capital* sinon une théorie complète du cycle capitaliste — il n'eut pas le temps de rédiger celle-ci — du moins les principaux matériaux pour la construction d'une telle théorie.

Ceux-ci ont d'ailleurs largement inspiré les économistes qui, à partir de Tugan-Baranowsky — lui-même un « marxiste légal » — ont développé au XXe siècle les diverses théories dites des crises périodiques[201]. Alvin Hansen affirme que « le professeur Aftalion, de même que Cassel et Spiethoff, doit beaucoup à Marx et aux idées dérivées de Marx et d'autres... Ses écrits sont pleins de suggestions qui ont influencé beaucoup la pensée non marxiste au sujet des cycles, malgré le fait que des auteurs non orthodoxes n'ont pas toujours reconnu l'ampleur de leur dette à l'égard de Marx, ou ne s'en sont même pas rendu compte[202]. »

Cette remarque s'applique particulièrement à ceux qui, comme les auteurs précités, ont construit leur théorie des crises sur la durée du cycle de reconstitution du capital fixe, ou, si l'on veut, sur l'activité d'investissement (d'accumulation du capital) comme moteur principal du cycle. Mais elle s'applique également à ceux qui ont cru pouvoir découvrir dans la sous-consommation des masses la cause principale des crises cycliques. En fait, les deux idées sont présentes dans l'œuvre de Marx, pour la simple raison que pour lui, la cause des crises réside *à la fois* dans la concurrence capitaliste — le caractère irrégulier des investissements capitalistes — et dans le retard que la « demande solvable » des masses doit nécessairement prendre sur la capacité de production globale de la société[203].

6

Le perfectionnement de la théorie de la valeur, de la théorie de la plus-value et de la théorie de la monnaie

La crise de 1857 avait réduit les ressources déjà fort maigres de Marx ; le *New York Daily Tribune* limita ses contributions à deux articles par semaine. Mais elle n'en avait pas moins stimulé son ardeur et sa joie au travail, au point où il écrit le 18 décembre 1857 à Engels : « Je travaille (actuellement) de manière fort colossale, le plus souvent jusqu'à quatre heures du matin »[204]. Ces travaux se concentrèrent sur deux points : l'enregistrement minutieux des « faits et gestes » de la crise ; l'élaboration des « traits fondamentaux » de l'analyse économique[205]. De ces derniers travaux naîtront la *Contribution à la Critique de l'Economie politique,* les *Grundrisse* et les *Théories sur la plus-value,* qui constituent l'ensemble des travaux directement préparatoires à l'élaboration du *Capital.*

Depuis longtemps, Marx avait nourri l'espoir de rédiger de manière systématique une critique de l'économie politique bourgeoise, ainsi que l'exposé de ses propres conceptions en matière économique. Il y avait fait allusion dès 1851, écrivant le 2 avril de cette année à Engels[206] que dans six semaines, il aurait terminé avec tout le fatras économique à la bibliothèque (du *British Museum)* et qu'il élaborerait ensuite « l'économie » à la maison. Mais la nécessité d'un travail journalistique pour subvenir à ses besoins à partir de 1852, des difficultés familiales et une santé déficiente ont retardé de quatre ans l'exécution de ce plan. La rédaction des *Grundrisse* fut commencée en septembre 1857[207]. Et M. Rubel note que d'août 1852 à la fin de 1856, Marx a été obligé de renoncer à ses études économiques[208].

Le fait que Lassalle put trouver un éditeur qui s'engagea à publier l'œuvre économique de Marx par fascicules stimula la rédaction finale ; celle-ci ne fut cependant terminée pour le premier fascicule (« Contribution à une critique de l'économie politique ») que le 21 janvier 1859, et en l'annonçant à Engels, Marx ne put s'empêcher de soupirer : « Je ne crois pas qu'on n'ait jamais écrit au sujet de l'argent en souffrant soi-même d'un tel manque d'argent », ainsi que Franz Mehring le rappelle opportunément dans sa biographie de Marx[209].

C'est entre ces deux dates du 18 décembre 1857 et du 21 janvier 1859, ou plus

exactement entre novembre 1857 et fin juin 1858, que se situent vraisemblablement les contributions les plus valables que Marx aura faites au développement de la science économique. Il les annonça à Engels dans une lettre du 29 mars 1858, qui contient en même temps la nouvelle que l'éditeur Duncker avait accepté la publication de son manuscrit économique. Il les lui esquissa trois jours plus tard, et en résuma le sens le 22 juillet 1859 : essayer de démontrer le caractère spécifiquement social, et nullement absolu, du mode de production capitaliste, à partir de son phénomène le plus simple : la marchandise[210].

La *Contribution à la critique de l'économie politique* est surtout connue pour sa préface, qui résume la théorie du matérialisme historique dans des paroles choisies par son auteur, et sur laquelle nous ne devons pas nous étendre ici. L'ouvrage lui-même a trouvé moins de résonance, lors de sa publication, et jusqu'à nos jours, du fait de son caractère abstrait ; Engels s'en était d'ailleurs déjà plaint dès que Marx lui avait esquissé les grandes lignes du travail[211]. Néanmoins, ce livre contient la plupart des contributions spécifiques de Marx au développement de la théorie économique, qu'il a élaborées en grand détail dans les *Grundrisse*, ouvrage resté inconnu du public jusqu'au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

Il se présente avant tout comme un perfectionnement de la théorie de la valeur-travail, élaborée par les représentants de l'école classique : William Petty, Adam Smith et Ricardo. Mais il constitue en même temps un perfectionnement des théories économiques que Marx lui-même avait élaborées jusqu'à son nouvel exil anglais.

Dans *Travail salarié et capital*, comme dans tous les ouvrages précédents de Marx, la distinction entre « travail » et « force de travail » n'est pas encore établie. De ce fait, Marx n'y put pas donner une analyse scientifique de la plus-value, qui résulte précisément de la découverte d'une *valeur d'usage spécifique de la force de travail.* Mieux, ni *Misère de la Philosophie*, ni le *Manifeste Communiste*, ni *Travail salarié et capital* ne contiennent encore la notion de plus-value. De même, dans tous ces ouvrages, Marx n'avait pas encore élucidé définitivement le secret de la *valeur d'échange* des marchandises. Ayant été acquis à la théorie de la valeur-travail dès son exil à Bruxelles, il n'avait pas encore appris à distinguer la valeur d'échange des prix de production, ni ceux-ci des prix de marché.

Ainsi, dans *Misère de la Philosophie*, Marx ne distingue pas la valeur d'échange des prix ; ceux-ci ont complètement disparu de l'analyse. Dans *Travail salarié et capital*, le terme « valeur d'échange » disparaît à son tour, pour faire place aux prix. Mais ce que les économistes avaient auparavant considéré comme une contradiction inacceptable[212] est maintenant compris comme une réalité de nature éminemment dialectique : « Ce sont ces oscillations (des prix) seules qui, au fur et à mesure qu'elles se produisent, déterminent le prix par les frais de production. *C'est l'ensemble du mouvement de ce désordre qui est son ordre même* »[213].

C'est dans sa *Contribution à la Critique de l'Economie politique* que Marx

perfectionnera sa théorie de la valeur, et en même temps la théorie de la valeur-travail en général, en formulant sa théorie du travail abstrait, créateur de valeur d'échange[214]. Il distingue les deux formes de travail, le « travail concret » qui crée la valeur d'usage, et le « travail abstrait », c'est-à-dire la fraction du temps de travail social globalement disponible dans une société de producteurs de marchandises, séparés les uns des autres par la division sociale du travail, qui est producteur de valeur d'échange. Les deux formes de la valeur — valeur d'usage et valeur d'échange — se fondent sur ces deux formes du travail. Marx considère cette analyse de la marchandise comme l'aboutissement de plus d'un siècle et demi d'évolution de l'économie politique classique[215]. Et après avoir développé sa propre analyse de manière détaillée, il s'efforce de représenter la marche historique concrète par laquelle la science économique aboutit à une conception correcte de la nature de la valeur d'échange, donnant son dû à chacun des grands penseurs économiques du XVIIIe et du début du XIXe siècle, mais ne manquant pas non plus de souligner les déficiences dont souffre l'analyse chez chacun d'eux. Le petit sous-chapitre de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, intitulé « Données historiques concernant l'analyse de la marchandise », se présente ainsi comme un résumé d'un ouvrage consacré aux « Théories sur la valeur », servant de préface aux « Théories sur la plus-value »[216].

Les deux pages qui résument les critiques avancées en général contre la théorie de la valeur de Ricardo[217] constituent en même temps le résumé des contributions particulières de Marx au développement de la théorie économique. Il les appelle lui-même la théorie du travail salarié (la réciproque de la théorie de la plus-value) ; la théorie du capital ; la théorie de la concurrence ; et la théorie de la rente foncière. Et il formule des réponses convaincantes à ces quatre critiques.

Si le travail constitue l'essence de la valeur d'échange, quelle est alors la valeur d'échange du travail ? N'est-ce pas un cercle vicieux que de faire de la valeur d'échange la mesure de la valeur d'échange ?

Cette objection se dissout dans le problème suivant : étant donné le temps de travail en tant que critère de la valeur d'échange, comment peut-on déterminer le salaire ?[218]. Comment s'effectue l'échange entre le Capital et le Travail, sur la base objective d'un échange égal ?

Marx répond : « S'il fallait une journée de travail pour maintenir en vie un ouvrier pendant une journée, le capital ne pourrait pas exister, car la journée de travail s'échangerait contre son propre produit, et le capital ne pourrait pas se valoriser en tant que capital, et ne pourrait donc pas subsister... Mais si une seule demi-journée de travail suffit pour maintenir en vie un ouvrier pendant toute une journée de travail, alors la plus-value résulte d'elle-même... »[219].

Ce n'est pas l'échange qui crée la plus-value, mais bien un processus grâce auquel le capitaliste obtient *sans échange*, sans équivalent, gratuitement, du temps de travail

cristallisé en valeur. Et ce processus n'est rien d'autre que la jouissance par le capitaliste de la *valeur d'usage de la force de travail,* qui a la qualité de pouvoir produire de la valeur bien au-delà de l'équivalent de sa propre valeur d'échange, de ses propres frais d'entretien, une fois donné un niveau déterminé de productivité du travail, sans lequel le mode de production capitaliste serait inconcevable.

C'est donc cette distinction subtile entre la valeur d'échange et la valeur d'usage de la force du travail qui apparaît comme le fondement de la théorie marxiste de la plus-value, la contribution principale que Marx a faite au développement de la science économique[220].

« *Valeur d'usage* pour le capital, le travail n'est que *valeur d'échange* pour l'ouvrier, (seule) valeur d'échange disponible... La valeur d'usage d'une chose ne concerne pas son vendeur en tant que tel, mais ne concerne que son acheteur. La qualité du salpêtre de pouvoir être usé pour fabriquer de la poudre ne détermine pas le prix du salpêtre ; ce prix dépend des coûts de production du salpêtre lui-même, de la quantité de travail qui est cristallisée en lui. Dans la circulation, dans laquelle les valeurs d'usage entrent en tant que prix, leur valeur d'échange ne résulte pas de cette circulation, bien qu'elle se réalise en elle ; elle est déjà prédéterminée, et ne fait que se réaliser dans l'échange contre l'argent. De même le travail[221] que l'ouvrier vend au capitaliste en tant que *valeur d'usage.* Il est pour l'ouvrier une valeur d'échange qu'il désire réaliser, mais qui est déjà *prédéterminée* avant l'acte d'échange... La valeur d'échange du travail... est donc aussi prédéterminée... Elle ne dépend pas de la valeur d'usage du travail. Pour l'ouvrier, elle n'a de valeur d'usage que dans la mesure où elle *constitue une valeur d'échange,* et non pas dans la mesure où elle *produit* des valeurs d'échange. Mais pour le capital, elle n'a de valeur d'échange que dans la mesure où elle a valeur d'usage... Que l'ouvrier ne puisse pas s'enrichir dans cet échange, dans la mesure où il... aliène sa capacité de travail en tant que force créatrice, cela est évident... Il aliène le travail en tant que force capable de produire la richesse ; et c'est le capital qui s'approprie cette force. La séparation du travail et de la propriété du produit du travail, du travail et de la richesse, est donc déjà posée dans cet acte d'échange lui-même »[222].

Si la valeur d'échange d'un produit est égale au travail qu'il contient, mesurée par le temps de travail, comment la valeur d'échange d'une journée de travail peut-elle être différente du produit de cette journée de travail, comment le produit d'une journée de travail peut-il être supérieur au salaire touché par l'ouvrier pour cette journée de travail ? Cette objection, dit Marx, se dissout dans le problème suivant : « Comment la production, basée sur la valeur d'échange déterminée par le temps de travail pur, peut-elle conduire au résultat que la valeur d'échange de la force de travail est plus réduite que la valeur d'échange des produits de cette force de travail ? »

La difficulté est résolue par l'analyse du *capital obtenant la plus-value.* C'est-à-dire elle se réduit, elle aussi, au problème de la détermination de la valeur de la force de

travail dans une société où cette force de travail est devenue une marchandise, par la création d'une classe sociale séparée de ses moyens de travail, ce qui présuppose la concentration de ces mêmes moyens de production comme propriété privée d'une autre classe sociale.

C'est cette juxtaposition de deux classes sociales, l'une obligée de vendre sa force de travail à l'autre, *qui transforme la force de travail en marchandise, et les moyens de production en capital.* Et cette transformation suffit pour expliquer à la fois la valeur d'échange de cette force de travail et la différence nécessaire entre la valeur produite par la force de travail et sa valeur propre, différence qui constitue la plus-value. Sans l'existence de cette différence, le propriétaire du capital n'aurait pas d'intérêt à acheter la force de travail, et celle-ci n'aurait pas la possibilité d'être vendue.

Théoriquement, le problème revient donc à la distinction de la *valeur d'échange* de la force de travail (le salaire, la valeur de toutes les marchandises nécessaires à la reconstitution de la force de travail) et de sa *valeur d'usage* (qui est précisément celle de fournir pour son acheteur du travail gratuit, au-delà du point où elle a produit l'équivalent de sa propre valeur d'échange, de ses propres frais d'entretien). *Historiquement*, le problème revient à l'analyse de la formation du prolétariat moderne, de la création d'une armée de réserve industrielle, de la séparation des artisans et des paysans de leurs moyens de travail, de la transformation de tout le sol en propriété privée (suppression des communaux, etc.), c'est-à-dire de la création d'une classe sociale obligée par son état de dénuement et son insécurité d'existence à accepter la vente de sa force de travail « au prix de marché », déterminé par la loi de la valeur[223].

Pour que l'argent devienne capital et que le travail devienne du travail salarié, du travail produisant du capital, il faut : « 1) d'une part l'existence de la capacité de travail vivant comme existence purement *subjective*, séparée des moments de sa réalité objective ; c'est-à-dire séparée autant des *conditions* du travail vivant que des *moyens d'existence*, des moyens de vie (des vivres), des moyens de subsistance de la capacité de travail vivant... ; 2) la valeur ou le travail cristallisé d'autre part doit consister en une accumulation de suffisamment de valeurs d'usage, pour créer les conditions matérielles non seulement de la production de produits ou de valeurs nécessaires pour la reproduction ou le maintien de la capacité de travail vivant mais encore pour absorber le surtravail... ; 3) un rapport d'échange libre — la circulation monétaire — entre les deux parties ; des rapports entre]es deux extrêmes fondés sur des valeurs d'échange et non sur des relations de domination et d'asservissement ; c'est-à-dire une production qui ne fournit pas immédiatement des vivres aux producteurs, mais qui doit passer par l'intermédiaire de l'échange... Aussi longtemps que les deux côtés n'échangent mutuellement leur travail qu'en tant que *travail cristallisé*, leur rapport est impossible ; il l'est également si la capacité de travail

vivant apparaît elle-même comme la propriété de l'autre côté... »[224].

C'est cette analyse du caractère *historiquement déterminé* de la plus-value, du capital et du travail salarié — séparé de toutes les formes antérieures d'exploitation de classe — qui donne d'ailleurs aux *Grundrisse* sa signification dans le processus d'élaboration de la théorie économique marxiste.

Mais si la valeur d'échange des marchandises est déterminée par le temps de travail qu'elles contiennent, comment concilier cette définition avec le fait empiriquement constaté que les prix de marché de ces mêmes marchandises sont déterminés par « la loi de l'offre et de la demande » ? Cette objection, dit Marx, revient à ceci : comment des prix de marché différents des valeurs d'échange des marchandises peuvent-ils se former, ou, mieux encore, *comment la loi de la valeur ne peut-elle se réaliser en pratique qu'à travers sa propre négation ?*

Ce problème est résolu par la théorie de la concurrence des capitaux, que Marx développe à fond dès la rédaction des *Grundrisse*, en élaborant la théorie de la péréquation du taux de profit, et de la formation des prix de production, sur la base de la concurrence entre les capitaux. La fameuse « contradiction », que tant de critiques ont cru pouvoir découvrir entre le tome I et le tome III du *Capital* n'est rien d'autre qu'un écho vulgaire de cette vieille objection à la théorie ricardienne, qui oppose les prix de marché à la valeur d'échange[225]. La publication des *Grundrisse* lui a enlevé le dernier soupçon de validité, puisqu'elle démontre que Marx avait déjà élaboré la « solution » du tome III, avant même de rédiger le tome I du *Capital*...[226].

Reste finalement la quatrième et dernière objection fondamentale à la théorie ricardienne, que Marx lui-même appelle « l'objection apparemment la plus frappante » : si la valeur d'échange n'est rien d'autre que le temps de travail contenu dans les marchandises, comment des marchandises qui ne contiennent point du temps de travail peuvent-elles néanmoins avoir une valeur d'échange ? Ou plus simplement : d'où provient la valeur d'échange des simples forces de la nature ?[227]. La réponse à cette objection est fournie par la théorie de la rente foncière.

Soit dit en passant, pour Marx la solution du problème de la péréquation du taux de profit et la solution du problème de la rente foncière[228] sont simultanées et pratiquement identiques, comme il l'indique dans sa lettre à Engels du 18 juin 1862[229].

Mais à peine le manuscrit de la *Contribution à la Critique de l'Economie politique* était-il envoyé à l'éditeur qu'une tâche immédiate urgente détourna Marx de la rédaction « au net » de toutes les découvertes économiques qu'il venait de faire au cours de l'année 1858. Il s'agissait de la nécessité de répondre aux calomnies que Karl Vogt avait répandues contre lui dans son pamphlet *Mein Prozess gegen die Allgemeine Zeitung*. Une de celles-ci, accusant Marx de se procurer des fonds en écrivant « des centaines de lettres de chantage » à des personnalités allemandes qu'il aurait essayé préalablement d'impliquer dans des activités révolutionnaires, provoqua

un tel écho dans les milieux de la bourgeoisie libérale allemande que la réponse devint indispensable[230]. Marx rédigea donc sa brochure *Herr Vogt*, qui l'occupa pendant toute l'année 1860. Avait-il encore écrit le 3 février 1860 à Engels qu'il poursuivait ses travaux pour le *Capital*, et qu'il espérait (encore une fois !) les achever « dans six semaines »[231], par suite on ne trouve plus d'allusion à ces travaux économiques dans sa correspondance avec son meilleur ami avant la lettre précitée du 18 juin 1862.

Avant de passer à une analyse plus approfondie de cette œuvre décisive pour l'élaboration de la théorie économique marxiste que sont les *Grundrisse*, nous devons cependant souligner une dernière découverte fondamentale de Marx de la période allant de l'automne 1857 au début de 1859 : le perfectionnement de la théorie de la monnaie, grâce à une critique systématique de la théorie de la monnaie de Ricardo. Elle est largement contenue dans le deuxième chapitre, le plus long, de la *Contribution à la Critique de l'Economie politique.*

Le perfectionnement de la théorie monétaire par Marx n'est rien d'autre qu'une application logique de la théorie de la valeur-travail à la monnaie. Si la valeur d'échange de toutes les marchandises ne représente que des quantités de travail socialement nécessaires, mesurables par le temps de travail, alors il est évident que la monnaie fondée sur les métaux précieux n'est pas pur intermédiaire, simple moyen de circulation, comme Ricardo le pensait fondamentalement[232]. Car l'or est lui-même une marchandise et possède dès lors sa propre valeur d'échange, qui est déterminée par les conditions matérielles de sa propre production[233].

Il s'ensuit que la théorie quantitative de la monnaie développée par Montesquieu et Hume, et reprise par Ricardo[234], qui fait dépendre la hausse et la baisse des prix d'un accroissement ou d'une réduction de la masse monétaire en circulation, ne peut être valable lorsqu'il s'agit de monnaies fondées sur les métaux précieux. Cette monnaie ayant une valeur intrinsèque ne peut guère modifier *par ses propres mouvements* les fluctuations des prix des autres marchandises. Ces fluctuations doivent être considérées comme les mouvements *primaires*, la hausse ou la baisse de la quantité de monnaie en circulation comme le mouvement dérivé : « Les prix ne sont donc pas hauts ou bas parce qu'il y a plus ou moins de monnaie en circulation ; mais il y a au contraire plus ou moins de monnaie en circulation parce que les prix sont hauts ou bas »[235]. Une baisse générale des prix provoque un reflux de la masse monétaire vers la thésaurisation, le stockage, etc. ; une hausse générale des prix ramène les masses supplémentaires de métaux précieux vers la circulation.

C'est surtout l'étude du grand ouvrage de Tooke sur l'histoire des prix qui fournit à Marx les matériaux en vue d'une critique de la théorie ricardienne de la monnaie. C'est pourquoi Marx considère que la découverte de cette loi de la détermination de la masse monétaire en circulation par les fluctuations des prix constitue « peut-être le seul mérite » de l'école postricardienne de l'économie politique[236].

Mais Marx distingue clairement les lois qui gouvernent la circulation de la monnaie

métallique de celles qui gouvernent la circulation de la monnaie de papier, qu'il appelle les « signes monétaires ». « Alors que la quantité de l'or en circulation dépend des prix des marchandises, la valeur des billets de papier en circulation dépend au contraire de leur propre quantité »[237]. Ici, encore, nous restons sur le terrain d'une application logique de la théorie de la valeur-travail. La monnaie de papier, le billet de banque, n'est qu'un intermédiaire, « signe de remplacement » d'une masse d'or ayant sa valeur propre. Et si cette valeur se répartit sur dix fois plus de billets, il est évident que chaque billet ne représentera plus qu'un dixième de la quantité d'or qu'il est censé représenter nominalement, et que par conséquent les prix exprimés en cette monnaie de papier augmenteront, eux aussi, de dix fois, pour conserver l'équivalence avec une quantité d'or déterminée.

Mais dans une économie monétaire généralisée, la monnaie n est pas seulement *moyen de circulation général* pour toutes les marchandises ; elle est encore *moyen de payement général.* Plus se développe le mode de production capitaliste, plus croît le crédit, et plus la fonction de la monnaie en tant que moyen de payement sélargit aux dépens de sa fonction en tant que moyen de circulation[238]. Marx souligne que la *monnaie scripturale* se développe précisément en partant de cette fonction de moyen de payement de la monnaie, et il en déduit une loi générale du volume monétaire nécessaire pour effectuer à la fois les deux fonctions de moyen de circulation et de moyen de payement, compte tenu de la vitesse de circulation de la monnaie dans ces deux fonctions. Cette analyse des rôles de la monnaie se clôt par une étude du rôle des métaux précieux en tant que moyens de payement internationaux.

Il est intéressant d'examiner quelques-unes des objections qui ont été formulées au cours des dernières décennies à l'égard de la théorie de la valeur-travail perfectionnée par Marx[239]. Nous traiterons à ce propos les remarques du professeur Frank H. Knight, de Schumpeter, d'Oskar Lange et de Joan Robinson.

Selon le professeur Frank H. Knight[240], une théorie de la valeur-travail ne se justifierait qu'à condition que le travail soit un « facteur de production » rigide et non transférable. Mais la mobilité du « travail », associée à la mobilité des « autres agences de production » aboutit à une situation dans laquelle diverses combinaisons de ces « agences » sont possibles, ce qui entraîne la détermination de leur valeur par leur « productivité marginale ».

Seulement voilà : la valeur des machines — disons leur coût de production — est parfaitement connue[241]. Elle est absolument indépendante du nombre ou de la valeur des marchandises que ces machines peuvent produire. Aucun industriel n'achète une pièce d'équipement en calculant le « surplus de valeur » que cette pièce lui rapporte. Ce qu'il calcule, ce sont les économies qu'elle lui permet d'effectuer dans ses frais de production (ou, si l'on veut, dans son prix de revient unitaire). Et lorsqu'on interroge les industriels, ils diront spontanément, neuf fois sur dix, que ce sont les « économies de travail » qui les intéressent (aux Etats-Unis, on a d'ailleurs longtemps désigné les

machines sous le vocable de « labor saving devices », des « dispositifs pour économiser du travail »).

Chaque industriel sait également que des machines qui restent dans son usine sans tourner ne produisent aucune parcelle de valeur ; pour qu'elles servent à pareille production, il faut qu'elles soient mises en mouvement par le travail vivant[242]. C'est lui, et lui seulement, qui incorpore à la marchandise une valeur nouvelle ; quant à la valeur des machines et autres « agences », elle est simplement conservée par le travail vivant, qui en transfère la contre-valeur (en tout ou en partie) dans les marchandises qu'il produit. Cela aussi, les industriels et les statisticiens ne l'ignorent guère, puisqu'ils parlent d'une « valeur ajoutée » qui se répartit entre les capitalistes et les travailleurs, et qui s'ajoute à la « valeur conservée » (matières premières et machines). Il faut donc analyser le secret de cette « valeur ajoutée » dans le seul travail. Et Marx l'a découvert en formulant sa loi de la plus-value.

L'argument de Schumpeter contre la théorie de la valeur-travail, et en faveur de la théorie dite « des facteurs de production », est du même ordre. Il reproche aux partisans de la théorie de la valeur-travail de s'inspirer de « doctrines politiques et de philosophies éthiques » qui sont sans rapport avec la réalité économique en tant que telle. « En d'autres termes, ils ne voient pas que tout ce qui importe à ce sujet, c'est le simple fait que pour produire, une firme n'a pas seulement besoin de travail mais aussi de toutes les choses qui sont incluses dans la terre et dans le capital ; c'est tout ce qu'implique l'établissement des trois facteurs (de production) »[243].

En vérité, si on veut se placer à ce niveau de lieux communs il faudrait ajouter que pour produire, une « firme » n'a pas seulement besoin de travail, de terre, de bâtiments, de machines, de matières premières et d'argent, mais encore d'une société organisée, d'une protection de la police, d'un système étatique comportant des voies de communication, une infrastructure, etc., et bien d'autres choses encore. Pourquoi arbitrairement isoler « trois facteurs de production » parmi ceux-là ? Pourquoi ne pas parler des cinq « facteurs de production » : le travail, la terre, les machines, les réserves d'argent liquide et l'organisation étatique, et découvrir dès lors cinq « revenus » de ces « facteurs » : les salaires, la rente foncière, le profit, l'intérêt et l'impôt ?

A cela, les capitalistes et leurs idéologues opposent une forte objection : il n'y a pas d'« apport réel » de l'Etat ou de la société organisée à la valeur nouvelle créée au sein de l'entreprise ; il s'agit simplement d'« économies externes », d'un cadre général indispensable. Mais à partir de ce moment se justifie également la question de savoir si « la terre » ou « les machines » (sans parler de « l'argent liquide ») font, elles, un « apport réel » à la création de valeur nouvelle au sein de l'entreprise. Car on reconnaît dès lors implicitement que tout ce qui est « facteur indispensable à la production » n'est pas pour cette raison « source de valeur nouvelle ». Et nous sommes ainsi renvoyés au problème de l'origine dernière de la « valeur ajoutée » dans

la production, qui ne peut provenir que du travail vivant[244].

Plus sérieuse et plus sophistiquée est l'objection contre la théorie de la valeur-travail avancée par Oskar Lange dans un écrit de jeunesse[245]. L'argumentation de Lange pourrait être résumée de la manière suivante : bien que la théorie marxiste ait été capable de prédire correctement les lois de développement du capitalisme, elle n'a pas pu fournir une théorie adéquate des prix (et surtout des prix de monopoles), ni une théorie adéquate d'emploi optimum des ressources dans une société socialiste, ni surtout une théorie des crises, parce qu'il s'agit au fond d'une « théorie statique d'équilibre économique généralisé »[246]. En outre, la théorie de la valeur-travail serait incapable d'expliquer la nature des salaires et la survie du profit ; celles-ci seraient déterminées par le progrès technique inhérent dans le régime capitaliste. Mais cet élément « dynamique » ne résulterait pas tellement de la logique interne de la théorie de la valeur-travail que du cadre institutionnel du capitalisme, révélé par Marx. Et ce serait l'analyse de ce cadre institutionnel, plutôt que la théorie de la valeur-travail, qui serait la source de la supériorité analytique du marxisme quant à la découverte des lois de développement du capitalisme.

Il nous semble que Lange commet une erreur dès son point de départ. Il est impossible de considérer la théorie de la valeur-travail comme une « théorie statique d'équilibre économique généralisé »[247]. La théorie de la valeur-travail corrigée et perfectionnée par Marx est indissolublement liée à la théorie de la plus-value. Les deux théories prises comme un tout, loin de constituer une « théorie statique » forment par définition une « théorie dynamique ». Elles représentent en effet une synthèse de deux contraires, une conception de l'échange égal liée à une conception de l'échange inégal. C'est avant tout l'échange entre : le Travail et le Capital qui a cette *double qualité.*

Dès lors, le « modèle marxiste » est par nature dynamique, puisqu'il aboutit à la conclusion que la production de valeur nouvelle, l'accroissement de valeur, l'expansion économique, la croissance économique sont inhérents au mode de production capitaliste. Le même modèle marxiste n'est pas une « théorie d'équilibre généralisé », mais, encore une fois, une synthèse de deux contraires, la démonstration du fait que le déséquilibre permanent (et àpparent) de la vie économique capitaliste se fonde sur un équilibre plus profond, équilibre qui produit à son tour des déséquilibres nécessaires et inévitables (crises périodiques, chute tendancielle du taux moyen de profit, concentration capitaliste, accentuation de la lutte de classe) qui finissent par saper le système.

L'idée de Lange selon laquelle l'élément dynamique (l'évolution économique) résulterait du cadre institutionnel plutôt que de la logique interne de la théorie de la valeur-travail est de même fondée sur une erreur. Selon Lange, le « progrès technique » serait indispensable pour comprendre pourquoi « les salaires ne menacent pas de faire disparaître les profits des entrepreneurs »[248] ; le profit capitaliste ne

pourrait subsister que dans le cadre de ce progrès technique. Lange oublie que, même sans progrès technique, les salaires ne *peuvent* pas faire disparaître les profits parce que les capitalistes *cessent d'embaucher la main-dœuvre* longtemps avant que ce point ne soit atteint. Ils préfèrent dans ce cas fermer leurs usines et recréer du même coup ainsi une armée de réserve industrielle — même sans « progrès technique ». C'est en fait ce qui arrive dans toutes les récessions néo-capitalistes plus ou moins « préfabriquées ». Les capitalistes peuvent attendre, alors que les travailleurs ne le peuvent pas, parce qu'ils ne possèdent ni moyens de production ni moyens de subsistance.

En outre, ce n'est pas seulement la concurrence entre le Capital et le Travail, mais aussi la concurrence entre les capitalistes qui explique le progrès technique, d'après le modèle marxiste. Les deux sont fonction de la double nécessité d'accumuler du capital et de réaliser de la plus-value dans des conditions économiques où la quantité de travail *socialement* nécessaire pour produire une marchandise se révèle seulement *a posteriori*, et est *a priori inconnue.* Ce sont ces deux raisons — qui ont trait à la nature fondamentale du mode de production capitaliste, c'est-à-dire d'un système d'économie marchande généralisée — qui sont la racine dernière de l'élément « dynamique » dans la théorie économique marxiste. Elles découlent toutes les deux de la nature même de la théorie de la valeur-travail.

Mentionnons finalement la critique de la théorie de la valeur-travail que Mme Joan Robinson a formulée au lendemain de la deuxième guerre mondiale[249]. Selon elle, Marx s'est trompé en recherchant une « valeur intrinsèque » des marchandises, qui serait « analogue au poids ou à la couleur » de ces marchandises, comme chez Ricardo. Et de même qu'Adam Smith il aurait recherché une « mesure inchangeable » de cette valeur, qu'il aurait découverte dans le travail. La théorie de la valeur-travail érigée sur ces fondements théoriques serait inutile, et Marx aurait pu expliquer dans un langage beaucoup moins compliqué toutes les lois de développement qu'il a découvertes, sans faire appel à la théorie de la valeur-travail.

Ainsi que Roman Rosdolsky l'a excellemment développé en détail[250], ces arguments reflètent une incompréhension étonnante des conceptions de Marx, pourtant clairement énoncées par celui-ci. Marx a explicitement contesté que la valeur d'échange des marchandises soit une « qualité intrinsèque » des marchandises dans le sens *physique* du terme ; il a au contraire précisé que la « qualité » commune qui rend les marchandises commensurables n'est pas de nature physique mais de nature *sociale.* Ce que Mme Robinson n'a pas saisi, c'est la différence entre le travail concret, créateur de valeurs d'usage et des qualités physiques des produits, et le travail abstrait, créateur de valeur d'échange. De même Marx n'a-t-il jamais eu l'intention de découvrir une « mesure inchangeable de la valeur ». Il a au contraire démontré que la mesure de la valeur d'échange doit elle-même être marchandise, c'est-à-dire doit elle-même être changeable. C'est justement parce que la valeur d'échange présuppose une

qualité commune entre toutes les marchandises — le fait qu'elles soient toutes produits du travail abstrait, d'une fraction du potentiel de travail global dont dispose la société — qu'elle est à la fois sociale et changeable, et non physique et immuable !

Ce que tous ces critiques ont de commun, c'est en fait leur incapacité à saisir *le niveau d'abstraction* auquel Marx s'est élevé pour découvrir les problèmes socio-économiques sous-jacents à celui de la valeur d'échange. La question à laquelle il cherche à répondre est la suivante : étant donné le fait que le mode de production capitaliste opère à travers des lois « naturelles », « automatiques », indépendantes de la volonté des hommes[251], comment se fait-il que des milliards d'opérations d'échange, somme toute aveugles, ne produisent pas constamment des crises et des arrêts d'activité économique, mais se déroulent au contraire dans le cadre d'une continuité nécessairement interrompue périodiquement par la discontinuité ? Quelle force assure cette continuité ? Quelle force distribue la main-d'œuvre et les capitaux entre les différentes branches industrielles ?

En affirmant que la valeur d'échange est constituée par du travail humain abstrait, Marx n'a pas « choisi une théorie » pour essayer de « démontrer l'exploitation des ouvriers par le capital ». Il a offert une réponse à cette question. En formulant leurs objections à sa théorie, ses critiques n'ont pas seulement manqué d'opposer une réponse cohérente à la sienne. Ils n'ont en général même pas saisi la question...

Roman Rosdolsky[252] s'oppose donc à juste titre à l'affirmation de Mme Joan Robinson, selon laquelle la théorie de la valeur-travail que Marx a créée s'appliquerait de façon pleine et entière seulement... dans la société socialiste. Lorsque le travail individuel est reconnu immédiatement comme travail social — et c'est bien une des caractéristiques fondamentales d'une société socialiste ! — faire le détour par le marché pour « redécouvrir » la qualité sociale de ce travail est évidemment absurde. C'est pourquoi il n'y a pas de place pour la production marchande, et *a fortiori* pour la « valeur marchande » ou pour la « loi de la valeur », dans une société socialiste.

Il est étonnant qu'un auteur comme Maurice Godelier, qui connaît bien les œuvres de Marx et qui s'est efforcé d'approfondir l'étude de la méthode et de la doctrine marxistes, ait pu écrire dans ces conditions : « Si le système capitaliste repose sur une structure particulière de l'appropriation du surproduit, on peut construire idéalement, par une hypothèse différente sur la structure de l'appropriation, le fonctionnement d'une économie socialiste. Nous aboutissons à un modèle différent, mais qui repose également sur la théorie de la valeur. La théorie de la valeur permet donc la constitution d'un modèle de développement socialiste... »[253].

Ceci n'est absolument pas conforme à la conception que Marx avait de la théorie de la valeur. Pour Marx, l'économie du temps de travail, qui est générale à toutes les sociétés, n'est pas identique à l'économie régie par la loi de la valeur ; celle-ci est seulement une forme particulière de celle-là[254]. La théorie de la valeur ne s'applique qu'à une société où des propriétaires individuels échangent des produits de travail et

où, pour cette raison, ceux-ci prennent la forme de marchandises (où la quantité de travail socialement nécessaire pour produire les marchandises n'est pas établie *a priori* par les producteurs associés, mais seulement *a posteriori* par les lois du marché). Affirmer que la théorie de la valeur reste valable dans le socialisme, c'est se méprendre sur la nature même des marchandises, et c'est ce qui arrive effectivement à Maurice Godelier[255].

De même qu'il part d'une caractérisation incomplète de la marchandise, de même donne-t-il une définition inadmissible du capitalisme : « Nous avons montré que la théorie du capital ne commence vraiment qu'au moment où la formation de la plus-value est expliquée. Mais celle-ci ne détermine pas directement et par elle-même le rapport capitaliste de production. Ce qui est spécifique du capitalisme, c'est l'appropriation de cette plus-value par l'individu possesseur des moyens de production, c'est-à-dire l'appropriation privée du surproduit... »[256]. Ceci ressemble fâcheusement à la caricature étriquée que les apologistes du stalinisme ont faite du marxisme.

Pour Marx, le capitalisme ne se définit nullement par la seule appropriation privée de la plus-value ; Engels conçoit même le cas où l'Etat s'approprierait la plus-value pour la classe bourgeoise prise collectivement, sans que cela abolisse le capitalisme[257]. La théorie marxiste du capital définit le capitalisme par la transformation des moyens de production en capital et de la force de travail en marchandise, c'est-à-dire par la généralisation de la production marchande. Un « socialisme » où les moyens de production resteraient des marchandises (c'est-à-dire pourraient être achetés ou vendus sur le marché, ce qui implique des décisions d'investissement décentralisées, ce qui implique la possibilité de crises périodiques de surproduction et du chômage) et où la force de travail resterait marchandise, ne serait qu'un capitalisme d'Etat, même si la propriété privée des moyens de production était supprimée. Les rapports de production capitaliste, pour lesquels l'appropriation privée de la plus-value n'est qu'un des aspects, et qui se définissent entre autres par des rapports hiérarchiques sur les lieux de travail, et l'impossibilité pour la masse des producteurs de disposer des produits de leur travail (ce qui implique la nature de ce travail comme travail aliéné), y subsisteraient intégralement.

Ce qui est exact, c'est que la production marchande, qui est antérieure au mode de production capitaliste, lui est également postérieure, et survit pendant toute la phase de transition du capitalisme au socialisme. Mais elle y survit *en tant que survivance capitaliste,* en tant que scorie de l'ancienne société non encore entièrement dépassée, en conflit avec la nature planifiée de l'économie socialisée. Le processus de construction d'une société socialiste, c'est justement le processus de dépérissement de la production marchande. Vouloir formuler, sur la base de la théorie de la valeur, un modèle d'économie socialiste, c'est tout aussi absurde que de vouloir formuler un modèle de droit socialiste fondé sur le droit bourgeois, pour reprendre la formule

célèbre de Marx, dans la *Critique du Programme de Gotha*.

7

Les *Grundrisse* ou la dialectique du temps de travail et du temps libre

Les *Grundrisse*, qui constituent ensemble avec la *Contribution à la Critique de l'Economie politique* le point culminant de l'œuvre économique de Marx avant le *Capital*, représentent une somme énorme d'analyses économiques. Conçues comme les travaux préparatoires du *Capital*, ou plus exactement comme un développement de l'analyse du capitalisme dans tous ses aspects, dont l'œuvre maîtresse de Marx allait naître, elles contiennent à la fois les matériaux de construction de tout ce que Marx allait développer par la suite et une foule d'éléments qui n'ont pas servi plus tard de ferments à de nouvelles œuvres.

Cette distinction a probablement deux causes.

En premier lieu, il est connu que Marx n'a pas pu achever son travail d'analyse d'ensemble de tous les éléments du mode de production capitaliste. Dans son plan initial, datant de la rédaction des *Grundrisse*, l'analyse du capital devait être suivie par celle de la propriété foncière, du travail salarié, de l'Etat, du commerce extérieur et du marché mondial. Dans le cadre de ce plan d'origine, nous ne disposerions aujourd'hui que d'un sixième de l'ensemble de l'œuvre, dont le tome IV du *Capital* (« Les théories sur la plus-value ») ne ferait qu'achever la première partie. Les spécialistes pourront discuter à l'infini pour savoir pour quelles raisons Marx avait finalement abandonné ce plan en 1866 en faveur d'un traitement du *Capital* seul, en quatre parties : processus de production du capital ; processus de circulation du capital ; unité des deux ou capital et profit, et histoire critique des doctrines économiques[258]. Il n'en reste pas moins vrai que dans les *Grundrisse*, on trouve une série de remarques de la plus grande importance concernant la propriété foncière, le travail salarié, le commerce extérieur, le marché mondial, qui ne se retrouvent dans aucun des quatre tomes du *Capital*. Ce sont des germes qui n'ont pas pu éclore, mais dont la richesse n'en constitue pas moins une source de stimulation constante de la pensée des marxistes contemporains et futurs.

En second lieu, la méthode d'exposition des *Grundrisse* est plus « abstraite », plus déductive que celle du *Capital*, et s'il y a beaucoup moins de matériaux d'illustration, il y a par contre une foule de digressions, surtout de nature historique ou ouvrant des

fenêtres sur l'avenir, qui ont été supprimées pour la rédaction finale du *Capital*, mais qui sont quelquefois d'une richesse incomparable, d'authentiques apports supplémentaires à la théorie socio-économique marxiste. R. Rosdolsky indique à ce propos que la publication des *Grundrisse* a constitué « une véritable révélation », et que cet ouvrage « nous a pour ainsi dire introduit dans le laboratoire économique de Marx, et a révélé toutes les finesses, tous les chemins ondoyants de sa méthodologie »[259]. Cet auteur, qui est un des meilleurs connaisseurs de Marx, annonce la publication d'un livre *Zur Entstehungsgeschichte des Marxschen Kapital* aux éditions Europaïsche Verlagsaustalt, à Francfort.

Nous avons déjà souligné les contributions essentielles à l'élaboration de la théorie économique marxiste qui se trouvent dans les *Grundrisse* : le perfectionnement de la théorie de la valeur, de la théorie de la plus-value et de la théorie de la monnaie. Il faut y ajouter le perfectionnement des instruments analytiques que Marx avait hérités de l'école classique d'économie politique. C'est ainsi qu'apparaissent pour la première fois dans les *Grundrisse* : la distinction exacte du capital constant (dont la valeur est conservée par la force de travail) et du capital variable (dont la valeur est accrue) (p. 289) ; la représentation de la valeur d'une marchandise comme la somme de trois éléments : capital constant, capital variable, et plus-value (c + *v* + *pl*) (notamment pp. 219-343) ; l'accroissement de la masse annuelle de la plus-value par le raccourcissement du cycle de circulation du capital (pp. 417-8) ; la division de la plus-value en plus-value absolue et plus-value relative (pp. 311-2) et même sous forme de surtravail absolu et surtravail relatif (pp. 264-5) ; toute la théorie de la péréquation du taux de profit (pp. 217-362), etc.

En fait, il n'y a que la théorie de la chute tendancielle du taux moyen de profit qui ne semble pas se trouver mûrement élaborée dans les *Grundrisse* (bien que Marx la connût déjà et l'analysât — mais de façon assez laborieuse — dans les pages 283-289) ainsi que le problème de la reproduction[260].

Ce sont surtout les parties des *Grundrisse* qui n'ont pas été reprises dans le *Capital* qui méritent une étude particulière. A ce sujet, on doit bien se référer à un passage de la lettre de Marx à Engels du 14 janvier 1858 — rédigée en plein milieu de la rédaction des *Grundrisse* — passage dans lequel le fondateur du socialisme scientifique affirme : « Quant à la *méthode* d'élaboration, le fait que par pure chance, j'ai de nouveau parcouru la *Logique* de Hegel — Freiligrath a trouvé quelques volumes de Hegel, qui appartenaient à l'origine à Bakounine, et me les a envoyés comme cadeau — m'a rendu un grand service »[261]. Il ne nous paraît pas contestable que l'extraordinaire richesse de l'analyse et de l'exposé d'une série de « couples dialectiques » comme « marchandise-argent », « valeur d'usage-valeur d'échange », « capital-travail salarié », « temps de travail - loisir », « travail-richesse », dont les *Grundrisse* abondent, a été sinon provoquée, du moins stimulée par cette seconde rencontre avec son vieux maître à penser.

Comment d'ailleurs ne pas établir le parallèle qui s'impose avec la seconde rencontre de Lénine avec Hegel (septembre-décembre 1914, puis 1915), qui précède de près la période la plus riche de la pensée théorique de Lénine, celle qui devait aboutir à la rédaction de *L'Impérialisme* et de *L'Etat et la Révolution ?*

Comme Marx l'a lui-même affirmé, et ainsi que Lénine l'a souligné à plusieurs reprises, c'est effectivement l'application de la méthode de recherches dialectiques aux problèmes économiques, que Marx a inaugurée, qui lui a permis d'effectuer ses principales découvertes économiques. C'est grâce à cette méthode qu'il place les phénomènes économiques dans un contexte global (le mode de production, les rapports de production), mû par ses contradictions internes. C'est grâce à la même méthode qu'il peut nettement saisir le caractère historiquement déterminé, et limité seulement à une période de l'histoire humaine, des phénomènes de l'économie marchande et des « catégories » qui en sont le *reflet*[262bis].

Il est difficile d'établir une échelle de valeur entre l'importance de ces passages analytiques éblouissants, dont quelques-uns sont d'une force prophétique géniale, et les passages historiques qui représentent un complément valable des parties historiques du *Capital.*

Nous l'avons déjà dit : Marx distingue dans les *Grundrisse* la catégorie générale de « plus-value » de ses formes d'apparition particulières. Il distingue de même la plus-value apparue accidentellement au sein du processus de circulation, *par suite de l'échange inégal,* de la plus-value *produite* au cours du processus de production. La première précède l'apparition du mode de production capitaliste ; la seconde ne peut se développer qu'au sein de ce mode de production. Marx parle crûment de la « fraude dans l'échange » qui explique l'origine du profit du capital marchand dans les sociétés précapitalistes[263]. Et il ne manque pas de signaler que l'échange non équivalent peut d'ailleurs réapparaître au sein du mode de production capitaliste, non seulement dans l'échange entre capital et travail, mais également dans l'échange entre différentes nations, dans le commerce international. Et de là cette remarque pertinente de Marx, qui éclaire tout à la fois sa conception de la cause des crises, foncièrement différente de celle de Rosa Luxemburg[264], et sa conception du commerce mondial capitaliste en tant qu'instrument d'exploitation des peuples moins développés : « Non seulement des capitalistes individuels mais des nations peuvent continuellement échanger entre elles, peuvent continuellement renouveler cet échange sur une échelle sans cesse élargie, sans qu'elles doivent pour cela en profiter également. L'une de ces nations peut s'approprier continuellement une partie du surtravail de l'autre, pour laquelle elle ne donne rien en échange, mais seulement pas dans la même mesure que dans l'échange entre capitaliste et ouvrier »[265].

Quelques-uns des passages les plus frappants des *Grundrisse* se rapportent, comme nous l'avons déjà dit, à la dialectique « temps disponible/temps de travail/temps libre ». « Toute économie se dissout en dernière analyse dans une économie du

temps », écrit Marx, et il précise que cette règle s'applique autant aux sociétés de classe qu'à une société qui a déjà réglé collectivement sa production : « Une fois donnée la production collective, la détermination du temps reste évidemment essentielle. Moins la société a besoin de temps pour produire du blé, du cheptel, etc., plus elle gagne du temps pour d'autres productions matérielles ou spirituelles. De même que chez un individu, *l'universalité de son développement, de sa jouissance et de son activité dépend de l'économie du temps* (Zeitersparung)... La société doit diviser de manière efficace son temps afin d'obtenir une production adéquate à ses besoins d'ensemble, de la même façon que l'individu doit partager correctement son temps afin d'acquérir des connaissances dans les proportions adéquates, ou pour satisfaire les différentes exigences de son activité. Economie du temps, de même que répartition planifiée du temps de travail entre les différentes branches de la production, voilà ce qui reste donc la première loi économique sur la base de la production collective »[266]. (Nous soulignons.)

Et Marx poursuit : « Elle (cette économie du temps) y devient même loi dans une mesure beaucoup plus grande. *Mais cela est foncièrement différent de la mesure des valeurs d'échange (travaux ou produits du travail) par le temps du travail.* Les travaux des individus dans la même branche de travail, et les différents genres de travaux, ne sont pas seulement quantitativement mais qualitativement différents les uns des autres. Or, qu'implique la différence seulement quantitative des choses ? L'identité de leur qualité. La mesure quantitative des travaux (présuppose) donc l'équivalence, l'identité de leur qualité »[267]. (Nous soulignons.)

Plus loin, Marx revient sur le problème fondamental de l'économie de temps de travail, en introduisant les notions clés de « temps de travail nécessaire » et de « temps de travail excédentaire, superflu, disponible » : « *Tout le développement de la richesse se fonde sur la création du temps disponible.* Le rapport du temps de travail nécessaire et du temps de travail superflu (c'est ainsi qu'il apparaît tout d'abord du point de vue du travail nécessaire) se modifie aux différents niveaux de développement des forces productives. Aux niveaux plus productifs de l'échange, les hommes n'échangent rien que leur temps de travail superflu ; il est la mesure de leur échange, qui ne s'étend d'ailleurs qu'aux produits superflus. Dans la production fondée sur le capital, l'existence du temps de travail nécessaire est conditionnée par la création du temps de travail superflu »[268].

Marx développe cette pensée dans les pages qui suivent immédiatement ce passage des *Grundrisse*, en expliquant que le capitalisme cherche effectivement à accroître la population laborieuse — donc le nombre d'individus auxquels est garanti le temps de travail nécessaire — dans la seule mesure où elle produit en même temps du surtravail, du « travail superflu » de son propre point de vue. De là la tendance du capital à développer à la fois la masse totale de la population et la masse de la « population superflue » (l'armée de réserve industrielle), cette population superflue

devant garantir pour le capital que la population laborieuse fournisse du « travail superflu » : l'armée de réserve industrielle fait baisser les salaires, et augmente de ce fait la plus-value qui n'est rien d'autre que du « travail superflu » du point de vue du travailleur.

Ce n'est là évidemment qu'un aspect du problème. Marx souligne aussi l'autre aspect du « travail superflu », à savoir le fait qu'il est source de jouissance et de richesse du point de vue du développement des individus. Mais il ne l'est d'abord que pour une *partie* de la société, et ce à condition qu'il devienne travail forcé pour une autre partie de la société : « Ce n'est pas du tout la marche d'évolution de la société qu'un individu crée de l'abondance pour lui-même, à partir du point où il a satisfait ses besoins fondamentaux. Mais c'est parce qu'un individu ou une classe d'individus sont obligés de travailler davantage qu'il est nécessaire pour satisfaire leurs besoins fondamentaux — parce que du surtravail apparaît d'un côté — que le non-travail et la richesse supplémentaire apparaissent de l'autre. D'après la réalité, le développement de la richesse n'existe que dans ces contradictions ; mais d'après les possibilités, c'est justement son développement qui crée la possibilité de supprimer ces contradictions »[269].

Nous voyons ainsi s'épanouir progressivement la dialectique « temps de travail nécessaire/temps de surtravail/temps libre », dans le développement et le dépassement successifs de toutes ses contradictions internes. Car le développement du surtravail implique aussi, du moins dans le mode de production capitaliste, un énorme développement des forces productives — et c'est là sa « mission civilisatrice » indispensable. C'est seulement sur cette base qu'une société collectiviste pourra réduire au minimum la journée de travail tout court, sans devoir en même temps refouler ou mutiler le développement universel des possibilités de chaque individu.

Le développement du surtravail chez la classe ouvrière, cela implique déjà au sein du mode de production capitaliste *le développement du temps libre* chez le capitaliste : « Le fait que l'ouvrier doive travailler pendant un surplus de temps est identique avec cet autre fait que le capitaliste ne doit pas travailler, et que son temps est donc conçu comme négation du temps de travail ; qu'il ne doive même pas fournir le travail nécessaire. L'ouvrier doit travailler pendant le temps du surtravail, pour avoir la permission d'objectiver, de valoriser le temps de travail nécessaire à sa reproduction. D'autre part, même le *temps de travail nécessaire* du capitaliste est ainsi du *temps libre*, c'est-à-dire du temps qui ne doit pas être consacré à la subsistance immédiate. Comme tout *temps libre* est du temps pour le développement libre, le capitaliste usurpe le temps libre que les travailleurs ont produit pour la société, pour la civilisation »[270].

Le développement du capital fixe, qui semble être la « mission historique » du mode de production capitaliste, est lui-même indice et reflet du degré de richesse sociale. « L'objet de la production tournée immédiatement vers la valeur d'usage et de

même immédiatement vers la valeur d'échange, c'est le produit lui-même, destiné à la consommation. La partie de la production tournée vers la production du capital fixe ne produit pas des objets immédiats de la jouissance, ni des valeurs d'échange immédiat ; du moins pas des valeurs d'échange immédiatement réalisables. Il dépend donc du degré déjà atteint par la productivité — c'est-à-dire du fait qu'une partie du temps de production suffit pour la production immédiate — qu'une autre partie sans cesse croissante de ce (même) temps puisse être utilisée pour la production de moyens de production. Cela implique que la société puisse attendre[271] ; qu'elle puisse soustraire une grande partie de la richesse déjà créée autant à la jouissance immédiate qu'à la production destinée à la jouissance immédiate, afin de l'employer à du travail qui n'est pas immédiatement productif (au sein du processus de production matérielle lui-même).

Cela exige un haut niveau de productivité déjà atteint, et une abondance relative, et plus exactement un tel niveau directement en rapport avec la transformation de capital circulant en capital fixe. *De même que l'ampleur du surtravail relatif dépend de la productivité du travail nécessaire,* de même *l'ampleur du temps de travail utilisé pour la production du capital fixe...* dépend de la productivité du temps de travail destiné à la production directe du produit[272]. »

Mais dans la mesure où le capitalisme développe de manière toujours plus riche et plus complexe ce capital fixe, cette technologie scientifique, la production devient de plus en plus indépendante du travail humain proprement dit. Marx a ici le pressentiment de ce que sera l'automation de plus en plus avancée, et de la riche promesse qu'elle contient pour une humanité socialiste : « Dans la mesure où la grande industrie se développe, la création de la véritable richesse dépend moins du temps de travail et de la quantité de travail (vivant) appliquée que de la puissance des agences qui sont mises en mouvement au cours du temps de travail, et qui elle-même — dont l'efficacité puissante — est sans rapport avec le temps de travail immédiat qu'a coûté leur production, mais dépend plutôt du niveau général de la science et des progrès de la technologie, ou de l'application de cette science à la production. La véritable richesse se manifeste plutôt — et c'est cela que révèle la grande industrie — comme une disproportion énorme entre le temps de travail appliqué et son produit... *Le travail n'apparaît plus tellement inclus dans le processus de production, mais l'homme se comporte plutôt comme surveillant et régulateur du processus de production »*[273].

Au sein du mode de production capitaliste, cet énorme progrès apparaît sous la forme d'une énorme contradiction : plus la production immédiate de la richesse humaine s'émancipe du temps de travail humain, plus sa création effective est subordonnée à l'appropriation privée du surtravail humain, sans laquelle la mise en valeur du capital, et toute la production capitaliste, deviennent impossibles. Mais cette contradiction ne fait qu'annoncer l'effondrement de la production capitaliste, de la

production marchande, et de toute production qui ne serait pas orientée directement vers la satisfaction des besoins humains, vers le développement universel des individus :

« Ce n'est plus le travail immédiat fourni par l'homme, ni le temps durant lequel il travaille, mais c'est la compréhension de la nature et sa domination grâce à l'existence (de l'homme) en tant que corps social — en un mot c'est le développement de l'individu social, qui apparaît comme le grand pilier fondamental de la production et de la richesse. *Le vol du temps de travail d'autrui, sur lequel se fonde la richesse d'aujourd'hui, paraît une base misérable* en comparaison avec cette base nouvellement développée, créée par la grande industrie elle-même. A partir du moment où le travail sous sa forme immédiate cesse d'être la grande source de la richesse, le temps de travail cesse d'être sa mesure, et il doit cesser de l'être, et du même fait, la valeur d'échange doit cesser d'être la mesure de la valeur d'usage. *Le surtravail de la masse a cessé d'être la condition du développement de la richesse générale, de même que le non-travail d'une petite minorité a cessé d'être la condition du développement des forces générales de la tête humaine.* De ce fait s'effondre la production fondée sur la valeur d'échange... Le développement libre des individualités (est maintenant le but), et du même fait *non pas la réduction du temps de travail nécessaire en vue de créer du surtravail, mais de façon générale la réduction au minimum du travail nécessaire de la société,* à laquelle correspond alors la formation artistique, scientifique, etc., des individus *grâce au temps devenu libre pour tous* et aux moyens maintenant disponibles à tous »[274]. (Nous soulignons.)

Les contradictions du capitalisme s'expriment notamment en ceci qu'il cherche à réduire au maximum le temps de travail nécessaire à la production de chaque marchandise, tandis que d'autre part il pose le temps de travail comme seule mesure et source de la richesse. Il en découle qu'il cherche à *limiter* au maximum le temps de travail nécessaire et à *élargir* au maximum la durée du surtravail, du « travail superflu ». Le conflit entre le développement social des forces productives et les conditions privées de l'appropriation capitaliste, entre le développement des forces productives et les rapports de production capitalistes, apparaît ainsi comme un conflit entre la création de richesse, qui s'émancipe de plus en plus du travail humain immédiat, et l'effort constant de canaliser ces forces immenses vers la valorisation de la valeur existante, par l'appropriation du surtravail humain. Marx en déduit le caractère à la fois énormément productif et énormément destructeur, énormément créateur et énormément gaspilleur, du mode de production capitaliste.

Dans un autre passage, Marx précise que dans sa soif insatiable de profit, le capital pousse le travail à dépasser constamment les limites de ses besoins *naturels,* et crée ainsi les éléments matériels d'une riche individualité, qui est aussi universelle dans sa production que dans sa consommation, et « dont le travail n'apparaît plus comme travail mais comme développement plein et entier de l'activité »[275]. Il renoue ici avec

une idée fondamentale de *L'Idéologie Allemande*, contrairement à l'avis de certains « marxologues », qui considèrent les idées de cette œuvre de jeunesse de Marx comme quelque peu « romantiques » et « idéalistes », dépassées dans l'œuvre du savant plus mûr.

Cet aspect « historiquement nécessaire » du capital et du capitalisme est d'ailleurs un des thèmes sur lesquels Marx revient constamment dans les *Grundrisse*. La création du marché mondial ; le développement universel des besoins, des goûts, des connaissances, des jouissances de l'homme ; la rupture radicale et brutale avec toutes les limites que l'histoire et un milieu étroit avaient imposées préalablement à sa vision de la nature et de ses propres possibilités ; le développement tumultueux des forces productives : voilà la « mission civilisatrice » du capital.

Mais contrairement à beaucoup de ceux qui s'appellent ses disciples, pour Marx il n'y a aucune contradiction entre le fait de reconnaître et de souligner cette « mission historiquement nécessaire » du capitalisme et le fait de mettre constamment au pilori tout ce qui est exploiteur, inhumain, oppresseur dans ce mode de production. Marx a constamment en vue les *deux aspects contradictoires* de la réalité historique qu'il a vécue, et il se garde constamment du double écueil du subjectivisme et de l'objectivisme[276].

Il n'oppose pas à la réalité existante une réalité idéale, pour laquelle les conditions n'existent pas encore mais doivent précisément être créées par le développement du capitalisme ; mais il n'idéalise pas non plus cette réalité existante. Il ne nie pas que la misère soit misérable, parce qu'elle est le produit d'une phase d'évolution historiquement inévitable. Ce caractère double de la conception marxiste de la « nécessité historique » est nettement visible dans les *Grundrisse*, où se trouvent quelques-unes des condamnations les plus brutales du capitalisme, côte à côte avec des pages qui reconnaissent franchement ses mérites du point de vue du progrès général des sociétés humaines.

Il y a beaucoup d'autres problèmes « modernes », « contemporains », qui sont soulevés dans les *Grundrisse* : celui du développement des services et celui de l'application de la science et du machinisme à l'agriculture par exemple. Celui des limites posées à la concentration du capital est intéressant en tant que réfutation « avant la lettre » de la théorie du capitalisme d'Etat[277] : « Le capital n'existe *et ne peut exister* que sous la forme de nombreux capitaux, et son autodétermination apparaît ainsi comme l'interaction de ces nombreux capitaux les uns sur les autres », dit Marx[278]. Et il précise : « La production de *capitalistes et de travailleurs salariés* est donc le principal produit du processus de valorisation du capital. L'économie vulgaire, qui ne regarde que les choses produites, oublie cela complètement »[279]. Le problème du capital qui doit à la fois limiter et stimuler la consommation des travailleurs a de même une résonance moderne. Mais il soulève toute la question de la théorie marxiste des salaires, qui représente la dernière grande contribution à

l'élaboration de la théorie économique de Marx, avant la rédaction définitive du *Capital*.

Les discussions courantes soulèvent deux aspects essentiels de cette dialectique des *Grundrisse* que nous venons d'esquisser : le problème du rapport « temps de travail/temps libre » au sein de la société capitaliste ; et le problème du développement des forces productives considéré comme condition nécessaire — suffisante ou insuffisante — pour l'abolition de la production capitaliste et de la production marchande tout court.

La réduction de la durée du temps de travail dans les pays capitalistes les plus industrialisés est un fait, un fait dont Marx lui-même a célébré la portée progressiste à l'occasion de l'introduction de la journée de dix heures en Grande-Bretagne. Il est vrai que la tendance à la réduction de la journée de travail s'est ralentie au cours des dernières décennies et qu'il y a même eu des rechutes (comme en France). L'extension progressive de la distance du domicile du travailleur vers son lieu de travail compense d'ailleurs en partie la réduction du temps du travail. La fatigue nerveuse accrue, à la fois du fait de la technique contemporaine, du bruit envahissant, de la pollution de l'air, de la tension de plus en plus grave sous-jacente à tous les rapports sociaux, doit aussi entrer en ligne de compte. Néanmoins, s'il est excessif de parler d'une « civilisation des loisirs », il est certain que d'importants secteurs de la masse des salariés et appointés jouissent aujourd'hui apparemment de bien plus de « temps libre » qu'à l'époque de Marx.

Nous disons : jouissent apparemment. Car ce qui devait arriver dans cette société fondée sur l'économie marchande généralisée qu'est la société capitaliste est évidemment arrivé. Les loisirs ont été en grande partie commercialisés. L'équation : des revenus accrus + des loisirs plus étendus = plus de liberté, s'est révélée illusoire. Le prolétaire ne pouvait pas regagner dans la sphère d'une « consommation de loisir » ce qu'il avait perdu dans la sphère de la production[280]. Une immense littérature analyse et souligne le « façonnement industriel des esprits », l'abrutissement provoqué par les moyens de diffusion massive[281], l'ennui béant qui prolonge la fatigue et finit par se combiner avec elle, dans le travail aussi bien que dans le « temps libre »[282]. Il ne pouvait en être autrement au sein d'une société où toute la vie économique reste tournée vers la réalisation du *profit privé*, où toute activité tend à devenir un but en soi, où tout acquit nouveau risque de devenir une source nouvelle de mutilation de l'homme aliéné.

Est-ce à dire que l'extension des loisirs soit un mal, et qu'il faille plutôt s'orienter vers une « humanisation du travail », à travers le travail communautaire prôné par Erich Fromm, ou l'autogestion ?[283]. Le Marx des *Grundrisse* répond dans le même sens que le Marx du tome III du *Capital* : c'est une illusion de croire que le travail industriel, que le travail de la grande usine, puisse jamais devenir du travail « libre ». Le règne de la liberté ne commence *qu'au-delà* du règne de la production matérielle,

c'est-à-dire du travail mécanique, si on ne veut pas ramener celle-ci au niveau de la production artisanale. La véritable solution réside donc en une réduction si radicale du temps de travail (du « temps nécessaire ») que les rapports entre « travail » et « loisirs » s'en trouvent totalement bouleversés. L'abolition du capitalisme n'en est pas seulement une condition parce qu'elle stimule la croissance des forces productives, et permet ainsi d'accélérer cette réduction de la durée du travail. Elle en est également le moteur, parce qu'elle permet de *réduire fortement le surtravail* — aujourd'hui si nettement gaspillé — et de répartir le travail nécessaire sur un nombre beaucoup plus élevé d'individus[284].

La transformation du rapport quantitatif temps de travail/loisir (disons de 1/1 à 1/2 ou à 1/3, ce qui implique la semaine de 32 ou de 24 heures, ou plus précisément, la demi-journée de travail[285]) provoque une révolution qualitative, à condition d'être intégrée dans un processus de désaliénation progressive du travail, de la consommation et de l'homme, par le dépérissement progressif de la production marchande, des classes, de l'Etat et de la division sociale du travail.

Les loisirs cessent d'être commercialisés lorsque le « commerce » dépérit. Les moyens de diffusion massive cessent d'être des instruments d'abrutissement lorsque l'enseignement supérieur se généralise et que l'opinion se différencie et se cultive par l'abolition de tout monopole sur la presse, la radio-télévision, le cinéma. Le « temps libre » cesse d'être source d'ennui et d'oppression lorsque ses « consommateurs » se transforment de spectateurs passifs en participants actifs.

Mais ces transformations radicales doivent *d'abord* se réaliser dans la sphère de la production et de la vie politique, avant de pouvoir se manifester dans la sphère des loisirs : voilà le grain de vérité que contient la conclusion fausse de Fromm. Le « temps libre » ne peut devenir un « temps de liberté », une source d'appropriation par l'homme de toutes ses possibilités, que dans la mesure où il a conquis d'abord les conditions matérielles de cette liberté par son affranchissement de toute exploitation économique, de toute contrainte politique et de tout asservissement aux besoins élémentaires.

Le développement du machinisme, de l'automation, des forces productives de la science et de la technologie, sont-ils des conditions nécessaires et suffisantes pour rendre possible cette liberté humaine ? Nécessaires certainement : le jugement de Marx, de *l'Idéologie Allemande* aux *Grundrisse*, n'a pas varié à ce propos ; et l'expérience pratique nous a enseigné depuis lors l'impossibilité d'une organisation économique vraiment socialiste — impliquant notamment la disparition de la production marchande — dans l'absence d'un acquis technique suffisant.

Mais peut-on suivre Kostas Axelos lorsque celui-ci affirme que « l'espoir de Marx en la technique est inébranlable », que pour lui « la technique productive « déchaînée » (est)... chargée de résoudre pratiquement toutes les questions et toutes les énigmes dans son devenir » ?[286]. C'est sous-estimer singulièrement la nature

dialectique de la pensée marxiste, qui a répété à de nombreuses reprises, dès ses œuvres de jeunesse jusqu'aux *Grundrisse*, que *les forces productives risquent de se transformer en forces destructives* si les rapports de production capitalistes ne sont pas renversés. Et avec le changement des rapports de production — une fois donné un niveau de développement déterminé des forces productives — les révolutions technologiques ultérieures seront guidées par de véritables *options* de l'humanité socialiste, où la volonté d'assurer un développement multilatéral de *l'homme* prendra certainement le dessus sur la tentation vaine de vouloir accumuler sans cesse une quantité supérieure de *choses*.

Dans ce sens, nous acceptons le jugement de Jean Fallot : « Le marxisme n'est pas une philosophie de la domination de la nature par la technique, mais de la transformation des rapports sociaux de production par la lutte de classe[287] », bien qu'une technique élevée apparaisse sans aucun doute pour Marx comme précondition d'une telle transformation.

Dans le même sens faut-il inclure dans la tendance à l'appropriation par l'homme (par tous les hommes) de *toutes* leurs relations sociales — qui est en fait le processus de leur individualisation, de leur humanisation progressive en société socialiste — une tendance au développement universel des aptitudes scientifiques, ce qui fait tomber un des derniers arguments opposés au caractère libérateur du socialisme par des sociologues contemporains pessimistes comme Touraine ou Hannah Arendt : l'impossibilité dans laquelle se trouverait l'homme contemporain, confronté avec une technique déchaînée qui se libère déjà de ses entraves terrestres, de conserver sa capacité d'agir efficacement : celle-ci serait réduite aux seuls savants ou « cadres supérieurs »[288]. En réalité, rien ne s'oppose aujourd'hui à la possibilité de transformer progressivement tous les hommes en savants[289], c'est-à-dire à cette dissolution progressive du travail productif en travail scientifique que prévoit Marx dans le passage précité des *Grundrisse*, à condition que la société humaine se réorganise de manière telle à entourer chaque enfant des mêmes soins infinis avec lesquels elle prépare aujourd'hui des sous-marins nucléaires ou des fusées interplanétaires[290].

8

Le “mode de production asiatique” et les préconditions historiques de l’essor du capital

C’est le 10 juin 1853 que Marx traite pour la première fois publiquement du mode de production asiatique ; il venait d’échanger ses idées à ce sujet avec Engels dans une lettre envoyée le 2 juin, à laquelle Engels répondit le 10 juin[291]. Dans les mois et les années qui suivent, il y reviendra à plusieurs reprises, notamment dans des articles envoyés au *New York Daily Tribune* et dans la *Contribution à une Critique de l’Economie politique.* Mais c’est dans les *Grundrisse* que cette idée a trouvé son développement le plus étendu, sous le titre de *Formes qui précèdent la production capitaliste*[292]. La diffusion de ce texte en Europe après 1953, coïncidant avec le début de la déstalinisation, a permis de relancer une discussion qui s’était passablement embrouillée, sinon enlisée, au cours des années précédentes.

Il semble bien établi que Marx s’était tenu à l’idée d’un « mode de production asiatique » jusqu’à la fin de ses jours[293]. Mais Engels l’élimina de la succession des « stades » que l’humanité aurait traversés, succession qu’il avait tracée dans *Les Origines de la Famille, de la Propriété Privée et de l’Etat,* en s’appuyant étroitement sur Morgan. (Il l’avait encore maintenue dans *Anti-Dühring,* publié six ans plus tôt). C’est ce qui alluma la controverse entre marxistes.

En Europe occidentale, la notion fut peu ou prou utilisée. En Russie, Lénine la reprit sous une forme considérablement modifiée d’« asiatisme », ne désignant plus une formation socio-économique particulière[294]. Plekhanov finit par en rejeter l’application à la Russie, voire à l’histoire tout court[295]. Lénine la mentionne cependant encore explicitement en 1914 parmi les quatre formations socio-économiques majeures[296].

Au lendemain de la révolution russe et de la renaissance des études marxistes que celle-ci avait incontestablement stimulée, Rjasanov attira de nouveau l’attention sur l’importance du « mode de production asiatique » dans une introduction à la publication de trois articles de Marx sur la Chine et l’Inde dans Eugène Varga consacra une étude au même sujet, tandis que la revue *Sous le Drapeau du Marxisme*[297]. La même année, Madyar fit paraître en 1928 un livre volumineux sur

l'économie villageoise chinoise, dans lequel l'idée du « mode de production asiatique » était discutée.

La Chine était évidemment à la mode, à cette époque qui vit l'apogée et la défaite de la deuxième révolution chinoise. Mais c'est justement l'interférence des problèmes stratégiques et tactiques de cette révolution chinoise qui fut fatale à la discussion scientifique du « mode de production asiatique » : la tendance stalinienne ravalait toute discussion scientifique à un niveau « fonctionnel » par rapport aux luttes fractionnelles au sein du Komintern. Reconnaître l'existence d'un « mode de production asiatique » en Chine, cela équivaudrait à une sous-estimation des « tâches anti-féodales » de la révolution chinoise. Aussi, la notion de « mode de production asiatique » fut-elle « condamnée » lors des discussions de Léningrad de février 1931 : « E. Iolk constatait... que les conceptions des trotskistes soulignant l'existence en Chine d'un capitalisme commercial, et insistant sur le caractère anti-capitaliste de la révolution actuelle, se distinguaient de celles des partisans du mode de production asiatique (par exemple E. Varga, L. Madyar) mais que cependant les conséquences politiques des deux conceptions étaient identiques : elles repoussaient le caractère anti-féodal (démocratique-bourgeois) de l'étape actuelle du mouvement révolutionnaire chinois »[298].

Pendant deux décennies, la catégorie de « mode de production asiatique » allait connaître, en U.R.S.S. d'abord, dans les pays des « démocraties populaires » et en Chine ensuite, un sort de plus en plus obscur, pour disparaître finalement des manuels[299].

Cependant, en Occident, un communiste allemand, Karl August Wittfogel, avait entre temps consacré au « mode de production asiatique » une œuvre monumentale, qui finit par influencer durablement la pensée des sociologues[300]. C'est aussi en Occident que le débat sur le « mode de production asiatique » rebondit le premier, notamment en Grande-Bretagne et en France. Dans les démocraties populaires, dès le début de la déstalinisation, le concept fut de nouveau utilisé pour se libérer de la gangue mécaniste et antimarxiste des « quatre phases » que toute l'humanité aurait obligatoirement traversées : communisme primitif, société esclavagiste, féodalité et capitalisme. Cette gangue avait notamment obligé les auteurs qui se revendiquent du marxisme, mais qui désirent se faire reconnaître comme « orthodoxes » par les PCs, à rassembler sous l'étiquette « société féodale » le mélange le plus hétéroclite de formations socio-économiques[301].

Elle avait de même mené dans l'impasse la recherche historique relative aux empires créés par des peuples nomades ou semi-nomades, si importants pour l'histoire de l'Europe centrale et orientale (Huns, Turcs, Ottomans, Mongols). Il était en effet impossible de caractériser ces Empires soit comme « sociétés esclavagistes », soit comme « sociétés féodales », soit comme représentant la transition de l'esclavage à la féodalité. La différenciation qui résulta de la discussion autour de ces problèmes a

facilité l'abandon du dogme des « quatre stades universels » et a accéléré la renaissance du concept de « mode de production asiatique »[302].

La renaissance du débat autour du « mode de production asiatique » doit être saluée. Mais il faut en même temps distinguer soigneusement ce que Marx et Engels avaient désigné par cette formule, la déformation qu'elle a subie par la suite, du fait de certains disciples de Marx et de certains adversaires, et l'usage qu'en font aujourd'hui les historiens et sociologues qui s'inspirent du marxisme. Et à cette fin, un bref examen de la genèse de cette notion chez Marx et Engels nous semble utile.

Sans vouloir remonter jusqu'à l'origine de la formule de « despotisme oriental » qui date du XVIIe siècle, et sans remonter à Montesquieu, qui l'employa abondamment[303], il est probable que Marx et Engels ont élaboré leur théorie du « mode de production asiatique » sous l'influence de trois courants : d'abord, des économistes comme John Stuart Mill et Richard Jones, que Marx avait étudiés ou qu'il était en train d'étudier en 1853, et qui utilisèrent des formules analogues[304] ; ensuite, des récits de voyages, mémoires ou monographies consacrés aux pays d'Orient, que Marx et Engels ont lus vers cette époque[305] ; enfin, des études particulières entreprises sur la communauté du village dans d'autres parties du monde, et qui ont attiré leur attention sur l'importance de cette communauté dans les pays d'Orient[306].

Toutes ces études étaient au fond des sous-produits d'une analyse constante et minutieuse du *commerce extérieur de la Grande-Bretagne* et de la conjoncture économique dans ce pays. Les marchés orientaux jouaient un rôle croissant de débouché pour l'industrie britannique. L'expansion des exportations britanniques provoqua des bouleversements profonds dans la société orientale. La révolution des Taï-Ping en Chine, la mutinerie des Cipayes en Inde, étaient des réactions directes ou indirectes sur cette action dissolvante. Passionnés de révolutions, qu'elles se produisent à l'ouest ou à l'est, Marx et Engels se mirent à étudier la structure des sociétés ainsi ébranlées. C'est ainsi qu'ils formulèrent l'hypothèse de travail d'un « mode de production asiatique ».

Les caractéristiques fondamentales de ce mode de production sont déjà exposées assez exhaustivement dans les trois lettres précitées de juin 1853, ainsi que dans quatre articles publiés dans le *New York Daily Tribune.* Nous pouvons les résumer ainsi :

1) Ce qui caractérise avant tout le « mode de production asiatique », c'est l'absence de la propriété privée du sol[307].

2) De ce fait, la communauté villageoise conserve une force de cohésion essentielle, qui a résisté à travers les âges aux conquêtes les plus sanglantes[308].

3) Cette cohésion interne de l'ancienne communauté villageoise est encore augmentée du fait de l'union intime de l'agriculture et de l'industrie (artisanale) qui y

est maintenue[309].

4) Mais pour des raisons géographiques et climatologiques, l'agriculture prospère réclame dans ces régions des travaux hydrauliques imposants : « L'irrigation artificielle y est la première condition de l'agriculture »[310]. Cette irrigation réclame presque partout un pouvoir central régulateur et entrepreneur de grands travaux[311].

5) De ce fait, l'Etat réussit à concentrer la majeure partie du surproduit social dans ses mains, ce qui donne lieu à la naissance de couches sociales entretenues par ce surplus, qui sont la force dominante de la société (de là l'expression « despotisme oriental »). La « logique interne » d'une telle société joue dans le sens d'une très grande stabilité des rapports de production fondamentaux.

Dans les *Grundrisse*, nous retrouvons toutes ces caractéristiques, y compris l'importance accordée aux travaux hydrauliques[312]. Mais nous y trouvons en même temps une série d'idées supplémentaires, qui permettent de mieux circonscrire ce que Marx et Engels désignaient par « mode de production asiatique ».

Tout d'abord l'accent est mis à plusieurs reprises sur le développement tout à fait accidentel et secondaire des villes en Orient, étroitement subordonnées aux chefs d'Etat ou à leurs satrapes[313]. Ceci signifie que la production reste presque exclusivement une production de valeurs d'usage[314]. Or, *c'est le développement de la production de valeurs d'échange dans les villes qui permet de préparer la prédominance du capital.* Lorsque la puissance de l'argent devient prédominante dans des sociétés non industrielles, elle conduit à la domination de la campagne sur la ville[315]. En d'autres termes : la structure particulière du « mode de production asiatique », la subordination des villes à la fois à l'agriculture et au pouvoir central[316], impliquent que le Capital ne peut pas y prendre son plein essor. Cela équivaut non pas à une stagnation des forces productives — qu'on ne peut surtout pas démontrer dans un cas comme celui de la Chine — mais à un *développement retardé,* qui finit par être fatal aux nations fondées sur ce mode de production[317].

Le caractère dissolvant que le développement du commerce et de l'économie monétaire exerce sur le mode de production asiatique est attesté par de nombreux exemples de l'histoire de la Mésopotamie antique, de l'histoire de la Chine et de l'histoire de l'Inde. Le sinologue hongrois Ferenc Tokei emploie à ce propos le terme de « développement précapitaliste » pour la Chine. Il est incontestable que ce pays a connu, à l'époque de la dynastie des Ming, de même que l'Inde lors de l'apogée de l'empire des Moghuls, un essor de la production de luxe et du commerce privé qui conduisent jusqu'au seuil d'un capitalisme manufacturier et commercial[318]. Mais la structure particulière du mode de production asiatique permet de préciser pourquoi ce seuil n'a pas été franchi.

Que faut-il penser dès lors des tentatives faites par des auteurs comme Maurice Godelier, Jean Chesneaux, Jean Suret-Canale, et P. Boiteau, de ramener le « mode de

production asiatique » à une formation socio-économique marquant le passage de la société sans classes à la société de classes[319] ?

Pour ce faire, ils sont obligés de *supprimer* en premier lieu le rôle clé que Marx et Engels avaient attribué aux travaux hydrauliques et autres grands travaux[320] dans la création de ce mode de production. Godelier, que suit Suret-Canale, affirme que « le contrôle du commerce inter-tribal ou inter-régional exercé par des aristocraties tribales sur l'échange de produits précieux : or, ivoire, peaux, etc., entre Afrique Noire et Afrique Blanche »[321], peut donner naissance à des royaumes comme le Ghana, Mali, Songhoï, etc. Mais en dilatant ainsi la notion de « mode de production asiatique » — exactement comme les auteurs marxistes « dogmatiques », qui rejetaient ce concept, étaient obligés de dilater la notion de « féodalité » — la spécificité du « mode de production asiatique » risque de disparaître.

Car ce que font ces auteurs, c'est ramener insensiblement les caractéristiques du « mode de production asiatique » à celles qui marquent *toute* apparition première de l'Etat et de classes dominantes au sein d'une société encore essentiellement fondée sur la communauté villageoise. On peut en effet considérer comme démontré que dans *tous* ces cas, il s'agit d'abord d'un tribut volontaire accordé par les communautés à des fins d'intérêt commun (fût-ce un intérêt imaginaire, religieux ou magique[322]) ; que progressivement, une aristocratie tribale ou inter-tribale s'est approprié d'abord l'usufruit puis la propriété de ce tribut ; et que pendant une période intermédiaire plus ou moins longue, une « démocratie à la base », fondée sur la communauté villageoise, a cohabité avec un gouvernement de plus en plus « despotique » au sommet, expression de la nouvelle classe dominante[323].

Après avoir posé d'abord que le « mode de production asiatique » se laisse en dernière analyse ramener à la seule combinaison d'une communauté villageoise et d'un pouvoir central exploiteur[324], les auteurs susmentionnés n'ont évidemment pas de difficulté pour découvrir, non sans étonnement d'ailleurs, ce mode de production « asiatique » *(sic)* en Afrique noire et en Amérique précolombienne, voire dans l'Europe méditerranéenne, à savoir chez les Etrusques et dans la civilisation créto-mycénienne[325]. Mais cette opération de réduction heureusement réussie, il faut bien se demander ce qui subsiste de spécifiquement asiatique dans cette catégorie ainsi dilatée. Et la réponse est claire : pas grand-chose, surtout en ce qui concerne les phénomènes qui furent, malgré tout, le point de départ de l'analyse de Marx et d'Engels : le caractère *hypertrophié et despotique* de l'Etat ; l'absence de propriété privée du sol.

Mais l'extension excessive de la notion de « mode de production asiatique » à *toutes* les sociétés « de passage de la société sans classe à la société de classe » ne permet pas de rendre compte d'un autre aspect, encore plus capital, que cette notion a acquis chez Marx. En faisant du « mode de production asiatique » une société qui s'intercale entre le communisme du clan et la société esclavagiste ou la société

féodale ; en la faisant « éclater » soit dans une voie, soit dans l'autre, on supprime de nouveau tout ce qui est spécifique dans l'histoire d'Orient, on ramène celle-ci, après un bref détour, vers l'ancienne ornière de « l'esclavage » ou de la « féodalité » universelles... après avoir regretté préalablement la dilatation excessive de ces notions[326]. On ne semble pas se rendre compte du fait que cette notion de « mode de production asiatique » recouvre, chez Marx et Engels, non pas seulement une quelconque société indienne ou chinoise « primitive », perdue dans les brumes du passé, mais la *société indienne et chinoise telles que le capital industriel européen les a rencontrées au* XVIIIe *siècle,* à la veille de la conquête (Inde) ou de la pénétration massive (Chine) par ce capital[327].

A ce propos d'ailleurs, Romesh Dutt cite des auteurs de rapports officiels du début du XIXe siècle qui confirment qu'à ce moment encore les champs appartenaient collectivement aux communautés du village[328].

Dès lors, la notion de « mode de production asiatique » dénuée de son sens spécifique n'est plus capable de rendre compte du développement *particulier* de l'Orient par rapport à l'Europe occidentale et méditerranéenne. Elle perd sa principale utilité comme instrument d'analyse des sociétés auxquelles Marx et Engels l'avaient pourtant explicitement destinée. Elle ne peut regagner cette utilité qu'en revenant à ses formulations originelles, et à la fonction que Marx et Engels avaient prévue pour elle : expliquer les particularités du développement historique de l'Inde, de la Chine, de l'Egypte, de l'Islam, par rapport au développement historique de l'Europe occidentale.

Son dernier « magnum opus » manque visiblement d'objectivité scientifique[329] ; il nous semble néanmoins que c'est dans l'ancien chef-d'œuvre de K.A. Wittfogel de 1931, *Wirtschaft und Gesellschaft Chinas,* qu'on peut trouver jusqu'à ce jour la meilleure clé pour comprendre le caractère spécifique du « mode de production asiatique », dans le double sens où Marx et Engels avaient compris cette spécificité dans les *Grundrisse.* Wittfogel y décrit amplement l'extraordinaire prouesse du paysan chinois, qui a fait très tôt de la Chine un des pays les plus densement peuplés du monde. Mais cette prouesse est subordonnée à des travaux hydrauliques d'une ampleur telle que les communes, ou même des groupements de communes ou de provinces, ne peuvent pas les exécuter[330]. C'est de là que naît la nécessité objective, le rôle fonctionnel, d'un puissant pouvoir central. De là aussi la possibilité de voir se développer assez rapidement de grandes manufactures, beaucoup plus tôt qu'en Europe[331], mais sans donner naissance à une bourgeoisie libre, même au sens médiéval du terme. L'Etat est trop fort, il impose à l'accumulation du capital-argent un rythme trop discontinu, il subordonne trop la vie intellectuelle et scientifique aux besoins de l'agriculture[332], pour permettre un processus équivalant à celui de l'accumulation primitive du capital et de la constitution d'une industrie moderne avec

prolétariat libre de l'Europe occidentale.

Il faut insister sur le fait que cette société n'est nullement « primitive », dans le sens d'une absence de classes sociales clairement délimitées ou constituées. Au contraire, à côté des paysans existent non seulement les fonctionnaires publics mais encore des propriétaires fonciers (qui s'approprient illégalement la propriété du sol) et des marchands et banquiers, souvent immensément riches. Mais ce qui détermine la spécificité de ces classes dans le « mode de production asiatique », c'est que, devant l'hypertrophie du pouvoir d'Etat, ils ne peuvent jamais acquérir *la puissance sociale et politique* qui, dans d'autres pays, a donné naissance à la féodalité d'abord, au capitalisme moderne ensuite. Voilà ce dont le concept de « mode de production asiatique » doit rendre compte.

Il faut ici répondre à une objection formulée par Michael Mauke, qui s'est particulièrement appliqué à approfondir la notion de classe chez Marx en rapport avec une thèse sur les employés qu'il était en train d'achever au moment où il est décédé brusquement, à l'âge de 37 ans. Mauke affirme qu'au sein du mode de production asiatique, il y a bien appropriation du surproduit social par des couches dominantes, et droit de commande du surtravail par elles. « Mais aussi longtemps que ces deux phénomènes sont encore liés à l'accomplissement de fonctions pour l'ensemble de la société (bureaucratie, théocratie, etc.) — quels que soient les abus et le parasitisme — il ne peut être question pour Marx de « classes », mais déjà de gouvernement, de domination et de despotie »[333].

Mauke généralise ici, abusivement à notre avis, une caractéristique de classe dominante qui ne s'applique en réalité qu'à la seule bourgeoisie capitaliste, pour laquelle la séparation entre « l'intérêt privé » et « la fonction sociale » est quasi totale[334]. Chez toutes les classes dominantes précapitalistes, et *a fortiori* chez des classes non dominantes tel l'artisanat autonome du Moyen Age, cette séparation radicale n'existe pas. Au niveau du *demesne*, le seigneur féodal ou l'abbé de l'abbaye accomplit des fonctions « utiles pour la société dans son ensemble », au même titre que le scribe de l'Egypte antique ou le mandarin de la Chine classique. Il veille à l'assèchement des marais, s'occupe à construire et à protéger des digues lorsque la nécessité géographique le commande, protège le domaine contre des incursions de brigands[335], etc. Tout cela n'empêche qu'il s'approprie en échange de ces « services » le surproduit social — alors que la préhistoire et l'histoire démontrent que ces mêmes fonctions peuvent être accomplies au service de la collectivité, sans donner lieu à des privilèges économiques.

C'est dans ce sens qu'on peut parler de l'apparition d'une classe dominante dans le mode de production asiatique, classe qui s'approprie le surproduit social. Mais sur l'échelle des classes dominantes que l'histoire humaine a connues, elle est certainement la plus proche des fonctions primitives de « serviteurs de la collectivité », et la plus éloignée de la bourgeoisie contemporaine.

L'histoire économique nous montre d'ailleurs qu'à côté de cette classe dominante, le mode de production asiatique renferme d'autres classes sociales différentes de celle des paysans et de celle des seigneurs — notamment une classe marchande relativement développée et une classe d'artisans urbains, travaillant exclusivement pour le compte des seigneurs[336].

Une critique analogue à celle que nous venons de formuler à l'égard des conceptions de Godelier, Chesneaux, Suret-Canale et autres, n'a pas encore été avancée de façon systématique par d'autres auteurs. Mais elle se trouve du moins suggérée et en partie anticipée dans diverses études.

Ainsi, dans son introduction à l'édition anglaise de *Formes qui précèdent la production capitaliste*, Eric Hobsbawn s'écarte prudemment de toute interprétation mécaniste de la célèbre série des « quatre formations socio-économiques majeures » que Marx énumère dans *l'Introduction à la Contribution à la Critique de l'Economie politique* (société asiatique, esclavagiste, féodale, capitaliste), en écrivant qu'il s'agit d'une séquence analytique et non pas chronologique[337]. Pourtant, quelques pages plus tôt, il avait repris l'idée de Godelier que le « mode de production asiatique » ne représente pas encore une société de classe, ou tout au plus une société de classe du « genre le plus primitif »[338]. Les deux remarques sont manifestement contradictoires. Si la séquence n'est pas chronologique, si le « mode de production asiatique » ne se situe pas nécessairement *avant* la société esclavagiste (ou même la société féodale), il est impossible de supposer qu'il ne s'agisse même pas d'une société de classe, ou seulement d'une société de classes rudimentaires...

Bien qu'il tende, à notre avis à tort, à minimiser le « mode de production asiatique », notamment en rapport avec des sociétés plus développées comme l'Inde ou la Chine[339], Maxime Rodinson critique implicitement la conception de Godelier, en commentant en ces termes le passage des *Grundrisse* que nous analysons en ce moment : « Essentiellement, Marx voit le développement précapitaliste en rapport avec le capitalisme. Ce qui l'intéressait, c'était l'apparition, dans des formations précédentes, de conditions qui rendent possible l'émergence d'une société capitaliste. L'histoire précapitaliste n'est pas, comme le veut une vision vulgaire marxiste, une succession de stades universels, de formations économico-sociales gouvernées par des lois implacables, qui les emmènent inéluctablement vers le capitalisme, et ainsi vers le socialisme... Elle part d'une communauté primitive, avec une structure essentiellement imposée par les conditions d'existence de l'humanité archaïque, mais qui n'en présente pas moins des types variés. Certains de ces types renferment un potentiel d'évolution au sein de leur structure particulière, du fait de leurs contradictions internes. C'est au cours de cette évolution, qui s'étend sur des milliers d'années, que des phénomènes se sont produits qui, convergeant en une région déterminée (l'Europe), à une époque donnée (le XVIe siècle), et dans un contexte donné, produisent la société capitaliste. Entre le point de départ et le point d'arrivée, il

y a d'autres phénomènes comme l'esclavage, des modes de production particuliers[340] (plutôt que des formations socio-économiques au sens strict du terme), dans lesquels, par-ci et par-là, des relations socio-économiques de domination sont cristallisées »[341].

Il faut mentionner l'« Avant-Propos » remarquable de Pierre Vidal-Naquet à l'édition française du *Despotisme Oriental* de Karl Wittfogel, « Avant-Propos » dans lequel l'auteur accepte en gros la théorie du « mode de production asiatique » appliquée aux pays auxquels Marx lui-même destinait cette notion, tout en soulignant les faiblesses et les exagérations du livre de Wittfogel, et tout en insistant sur le fait que « seule une agriculture impliquant de la part de la collectivité des grands travaux... est susceptible de créer ce type de société »[342].

Il faut finalement citer un texte ronéoté de M. Guy Dhoquois, chargé de cours à l'Université d'Alger, que l'auteur nous a gentiment envoyé[343]. Il émet des critiques analogues à celles que nous venons de formuler à l'égard des thèses de Godelier, Chesneaux, Suret-Canale. De même que Maxime Rodinson, il revient également à l'*intention* de Marx, qui était d'*opposer* la ligne d'évolution européenne à celle issue du « mode de production asiatique ». Il insiste à ce propos, à juste titre, sur la « cohérence et (la) tendance extrêmement prononcée à la stabilité, et à la « palingénésie » qui caractérisent ce mode de production : « Le commerce crée parfois une amorce de capitalisme (il serait plus correct de dire : d'accumulation du capital, E.M.), mais il est destiné aux besoins des aristocrates et du souverain qui disposent du surproduit... Les villes apparaissent parasitaires, vivant aux dépens du monde rural et ne lui rendant presque rien ; elles ne fournissent qu'une base étroite au développement du commerce et de l'artisanat urbains. Le financier travaille surtout pour le compte du « despote ». Le commerçant et le financier sont dans un milieu qui est à de multiples points de vue, économique, sociologique, politique ou culturel, défavorable à des initiatives individuelles de type nouveau. Par exemple, les modèles sociaux les incitent à acheter des droits fonciers ou à faire entrer leurs fils dans la fonction publique. Enfin, l'Etat, directeur de toute la vie économique, intervient pour contrôler leurs activités. On assiste à l'absorption continuelle par le modèle dominant de ces activités marginales »[344].

M. Guy Dhoquois indique en même temps que grâce à ce critère, l'application du concept de « mode de production asiatique » à des sociétés comme le Bas-Empire romain ou l'Empire byzantin est contre-indiquée. Dans le premier cas, l'analogie est déplacée, « car en dehors même de l'importance de la propriété privée qui, avec les grands propriétaires fonciers, a entraîné une amorce de féodalisation, la prépondérance économique de l'Etat apparaît arbitraire par rapport aux nécessités techniques »[345]. C'est pour cette raison que cette prépondérance n'a point été de longue durée, qu'elle a abouti à une dégradation continuelle de la situation économique et finalement à l'éclatement de l'Etat, *sans aboutir à la palingénésie,* si caractéristique pour des pays comme l'Inde ou la Chine. Quant au cas de Byzance,

l'Empire byzantin « a connu une évolution qui paraît bien avoir été inéluctable vers un type particulier de féodalisme qui, ici, i a pris définitivement le dessus, alors que, selon notre définition, dans le mode de production asiatique, l'Etat doit normalement réapparaître... dans son rôle traditionnel »[346].

Mais la notion de « mode de production asiatique » n'a pas seulement connu une heureuse renaissance, au cours des dernières années. Elle a aussi été soumise à une critique, d'ailleurs plus sérieuse que celle faite par les « marxistes » dogmatiques du temps de Staline. C'est notamment le cas d'E.R. Leach, dans une étude parue en 1959 sur Ceylan, et qui sert en même temps de critique de l'ouvrage de Wittfogel[347].

Cette critique, valable dans la mesure où elle vise les formulations excessives (« dogmatiques à rebours ») du Wittfogel de 1958, est beaucoup moins pertinente quand on l'examine à la lumière des conceptions de Marx et d'Engels au sujet du « mode de production asiatique » et du Wittfogel de 1931. Car incontestablement, des *éléments* de « féodalité » (c'est-à-dire de grande propriété foncière de fait, sinon de droit, cultivée à l'aide de corvées, ou imposant une rente aux paysans-fermiers) existent au sein du « mode de production asiatique ». D'après la description de Leach, ces éléments semblent plus importants à Ceylan qu'en Inde ou qu'en Chine, mais ils existaient également en Chine et dans *Wirtschaft und Gesellschaft Chinas*, Wittfogel en rend largement compte. Seulement voici : cette classe féodale n'est jamais devenue classe dominante. Ses progrès ont toujours été considérés comme des empiétements sur le pouvoir de l'Etat et sur les droits des paysans ; et lorsque ces empiétements devenaient excessifs, ils provoquaient périodiquement une crise économique et politique, qui se terminait généralement par le renversement de la dynastie existante, à travers une guerre paysanne, et l'apparition d'une nouvelle dynastie qui ramena les propriétaires fonciers à la raison[348].

Par ailleurs, il est possible, comme Leach le suggère dans son étude, que l'antique système d'irrigation à Ceylan n'était pas aussi impressionnant qu'il apparaît aujourd'hui, d'après les dimensions des ruines. Il suggère qu'il s'agit de juxtapositions progressives, chaque génération ajoutant un certain nombre de canaux et de réservoirs d'après des techniques de travail *décentralisées* (coordonnées à l'échelle du village). Mais dans ce cas, la conclusion de Leach n'infirme pas réellement la thèse du « mode de production asiatique ». Celui-ci relie en effet l'apparition d'un Etat despotique hypertrophié à la seule nécessité de *grands* travaux hydrauliques. Et lorsque ces travaux s'effectuent essentiellement au niveau du village — comme dans le système des *qanats* en Iran[349] — le *despotisme* n'en résulte point nécessairement[350].

Il y a d'ailleurs quelques autres passages des *Grundrisse*, dans lesquels Marx revient sur cette différence spécifique entre une *société fondée sur la production de valeurs d'usage*, c'est-à-dire, en dernière analyse, fondée sur l'agriculture (que ce soit dans le « mode de production asiatique », le mode de production antique, ou même la

féodalité « pure »), et une société *fondée sur la production de valeurs d'échange,* sur la production de marchandises. L'apparition du capital marchand (acheter pour vendre), « ce mouvement peut se produire au sein de peuples ou entre des peuples pour lesquels la valeur d'échange n'est nullement devenue la condition de la production. Le mouvement *n'approprie que le surplus* de leur production orientée vers la consommation immédiate, et ne se produit qu'à sa frontière (c'est-à-dire marginalement, E.M.). De même que les Juifs (l'ont fait) au sein de la vieille société polonaise ou en général au sein du Moyen Age, des peuples commerçants tout entiers, comme dans l'Antiquité, et plus tard les Lombards, peuvent occuper cette position d'intermédiaire entre des peuples, dont le mode de production ne possède pas encore la valeur d'échange comme condition fondamentale »[351].

Et encore : « L'argent en tant que fortune de marchands — tel qu'il apparaît au sein des formes de société les plus diverses et aux stades les plus différents de développement des forces productives sociales — n'est qu'un mouvement d'intermédiaire entre des extrêmes, qu'il ne domine pas, et entre des conditions qu'il ne crée pas... La plupart des peuples commerçants ou des villes commerçantes indépendants et puissamment développés pratiquent le *carrying trade*, qui est fondé sur la barbarie des peuples producteurs, entre lesquels ils jouent le rôle de l'argent (d'intermédiaire). Dans les premiers stades de la société bourgeoise, le commerce domine l'industrie ; dans la société moderne, c'est l'inverse. Le commerce réagira évidemment plus ou moins sur les communautés, entre lesquelles il s'effectue. Il soumettra la production plus ou moins à la valeur d'échange ; il refoulera de plus en plus à l'arrière-plan la valeur d'usage immédiate, dans la mesure où il fait dépendre la subsistance davantage de la vente que de l'utilisation immédiate du produit. Il dissout les anciens rapports. Il augmente de ce fait la circulation de l'argent. Il saisit d'abord le surplus de la production, puis accapare progressivement celle-ci en elle-même. *Mais l'action dissolvante dépend beaucoup de la nature des collectivités productives, entre lesquelles il* (le commerce) *opère. Ainsi, il a à peine ébranlé les communautés antiques de l'Inde et en général les conditions asiatiques* »[352].

Ce passage est important parce qu'il démontre qu'en 1857-8, Marx avait conservé son avis de 1853 au sujet de la résistance que le « mode de production asiatique » présentait à l'égard de l'action dissolvante de l'échange. Il souligne également que pour Marx, toute l'évolution progressive des modes de production est fondée sur *une dialectique du surproduit social* (du surplus), qui n'est qu'une dialectique du « temps nécessaire » et du « surtravail », comme nous l'avons vu précédemment[353].

Il reste à placer toutes ces considérations sur le « mode de production asiatique » dans leur contexte concret, c'est-à-dire dans l'analyse effectuée par Marx des conditions historiques — les plus abstraites — de l'essor du capital et du capitalisme. On aura déjà compris que, suivant la méthode dialectique qu'il utilise avec prédilection dans les *Grundrisse,* Marx ne s'attarde sur les « formes qui précèdent la

production capitaliste » que pour mettre en lumière, *de manière négative*, les facteurs qui ont conduit en Europe, positivement, à l'épanouissement du capital et du capitalisme.

Marx relève à ce propos avant tout la nécessité que le travail soit devenu effectivement « libre » — mais ce non seulement au sens juridique mais aussi et surtout au sens économique du terme, c'est-à-dire libre de toute attache avec les moyens de subsistance, de toute attache avec les moyens de travail. Ceci est « avant tout le détachement de l'ouvrier de la terre en tant que détachement de son laboratoire naturel — donc dissolution de la petite propriété libre du sol et de la propriété collective du sol, basée sur la commune orientale »[354]. C'est une idée qui revient dans de nombreux passages des *Grundrisse*, et qui y est notamment reprise dans une analyse des *conditions de la colonisation*, analyse qui sera étendue dans le tome I du *Capital*. L'essor du capitalisme est impossible aussi longtemps que subsiste l'accès libre à une terre (relativement) abondante[355] : cet axiome établi par Marx a trouvé une confirmation frappante dans la tragédie imposée aux peuples de Zimbabwé et de l'Afrique du Sud, qui ont dû être coupés de leur sol natal, et parqués dans des « réserves », pour subir l'obligation économique de vendre leur force de travail au Capital.

Ceci implique en outre une séparation du producteur de ses moyens de travail traditionnels (par exemple de l'artisan indépendant), et du fonds de consommation qui lui était acquis avant même qu'il ne se mette à produire[356].

Mais Marx révèle aussi l'autre face de la médaille : dans les communautés primitives, l'homme est étroitement intégré dans des conditions d'existence naturelles et dans la collectivité « de laquelle il est jusqu'à un certain point la propriété »[357]. Le niveau de développement des forces productives ne permet pas d'autre organisation sociale. C'est seulement si ce développement dépasse le stade de la communauté primitive, si les forces productives deviennent le *produit de l'homme beaucoup plus que le produit de la nature*[358] que l'individu se détache des communautés primitives : « l'homme ne s'individualise que par le processus historique »[359]. L'échange est un des principaux instruments de cette individualisation. Il produit en même temps l'aliénation de l'homme — mais il crée aussi les conditions nécessaires à son épanouissement intégral en tant qu'individu, avec toute « l'universalité des besoins, des capacités, des jouissances, des forces productives des individus »[360], qui est absente dans les communautés primitives et refoulée dans la société bourgeoise.

On voit ainsi combien est injuste le reproche souvent adressé à Marx, selon lequel il désirerait une intégration complète de l'individu dans la collectivité, selon lequel la socialisation qu'il désire serait une socialisation intégrale de l'individu[361]. C'est le contraire qui est vrai. Si Marx attache une si grande importance au développement des forces productives ; s'il est dans une certaine mesure « amoureux du progrès

technique » — sans d'ailleurs jamais sous-estimer les dangers de parcellisation et d'aliénation du travail qui en découlent — c'est précisément parce qu'il comprend que seul ce développement des forces productives crée les conditions nécessaires d'une *individualisation de plus en plus large de l'homme,* qui se réalisera en définitive dans la société socialiste[362].

9

La mise au point de la théorie des salaires

Comme nous l'avons vu, le premier ouvrage que Marx avait consacré plus particulièrement au travail salarié, *Lohnarbeit und Kapital* (Travail Salarié et Capital), s'appuyait encore en partie sur une théorie erronée des salaires, reprise en gros de Ricardo. La même théorie des salaires se retrouve dans d'autres écrits de Marx de la même époque notamment dans *Misère de la Philosophie* et dans le *Manifeste Communiste.*

De quoi s'agit-il ? La théorie ricardienne des salaires s'inspire largement de Malthus, et fait état d'un mouvement d'offre et demande de main-d'œuvre essentiellement stimulé par le processus *démographique.* La hausse des salaires entraînerait une procréation plus poussée chez les ouvriers — ou si l'on veut s'exprimer avec plus de circonspection : une baisse de la mortalité infantile — d'où accroissement de l'offre de bras, d'où chute des salaires. Par contre, la chute des salaires réduirait les dimensions des ménages ouvriers (ou, ce qui revient au même, accroît le taux de mortalité infantile) d'où réduction d'offre de bras. A un certain moment, la demande de main-d'œuvre doit donc dépasser l'offre, ce qui entraîne une hausse des salaires. Ces deux mouvements du balancier tendent à équilibrer le niveau des salaires, mais ce au niveau le plus bas, exactement suffisant pour maintenir en vie l'ouvrier et un ménage « moyen » (pour permettre un mouvement démographique qui correspond exactement aux besoins de main-d'œuvre créés par l'industrie capitaliste).

Qu'il s'agisse d'une théorie fort primitive[363] cela ne souffre pas de discussion. Le raisonnement est tout d'abord caduc parce qu'alors qu'il définit le salaire comme résultant des fluctuations de l'offre et de la demande de main-d'œuvre, il se limite en fait à étudier les fluctuations de l'offre (et encore !), faisant abstraction des fluctuations de la demande. Il n'examine, comme offre de main-d'œuvre, que celle qui résulte du mouvement démographique en milieu ouvrier, faisant abstraction d'un processus pourtant des plus significatifs du capitalisme : celui de la prolétarisation de producteurs qui disposaient auparavant directement de leurs moyens de production ou d'échange (paysans, artisans, petits commerçants et petits entrepreneurs), et qui apparaissent progressivement sur le marché pour offrir leur force de travail.

Finalement, dans ce que le raisonnement semble avoir de valable (les fluctuations

de la mortalité infantile gouvernées par le niveau de vie moyen des ménages ouvriers), il y a une erreur de raisonnement grossière : le facteur temps est escamoté. En réalité, une chute de la mortalité infantile n'augmente pas immédiatement l'offre de bras ; elle ne l'augmente que dix ou quinze ans plus tard (l'intervalle dépend de l'ampleur du travail infantile et de l'âge moyen auquel les enfants commencent à être embauchés). Pour savoir si cet accroissement d'offre de main-d'œuvre provoquera ou non une chute des salaires, il faut au moins se poser la question de savoir quelle est la tendance de la demande de main-d'œuvre, de décennie en décennie. La théorie des salaires de Malthus-Ricardo présuppose donc en fait tacitement une *stagnation à long terme* de la demande de main-d'œuvre (de décennie en décennie !), ce qui est en contradiction avec les phénomènes de la révolution industrielle, de l'industrialisation, et de la croissance économique sous le capitalisme en général.

Cette théorie n'a été reprise, sous cette forme crue, que par divers socialistes dits « utopiques » et par Lassalle et sa fameuse « loi d'airain des salaires »[364]. Marx et Engels ne l'ont jamais défendue ; mais elle les a incontestablement influencés pour formuler leur première théorie erronée des salaires, qui conclut, comme la théorie Ricardo-Malthus, à la tendance des salaires de tomber vers le minimum vital physiologique, et de s'y maintenir.

C'est « l'esquisse géniale » du jeune Engels, *Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie,* qui fournit la théorie des salaires que les deux amis maintiendront, en grandes lignes, jusqu'au second exil de Marx en Angleterre. Engels y condamne comme « infâme et ignoble » la doctrine de Malthus, mais il en adopte néanmoins les conclusions : « Au travail ne revient que ce qui est strictement nécessaire, les moyens de subsistance tout nus... »[365]. Il déduit ce fait non pas d'un mouvement *démographique* (bien qu'il affirme que ce soit un mérite de Malthus d'avoir démontré « que la population pèse toujours sur les moyens d'occupation »[366]), mais d'un fait économique : la *concurrence universelle* dans laquelle les ouvriers sont plus faibles que les capitalistes, et d'autant plus affaiblis qu'ils peuvent être remplacés par des machines.

Par la suite, cet argument final, qui dans les *Umrisse* paraît un peu marginal, occupera la première place dans la théorie des salaires des œuvres de jeunesse de Marx et d'Engels. Ainsi dans ses « Notes de lecture » de 1844, Marx a déjà ajouté le commentaire que voici à des textes de Ricardo et d'Adam Smith : « Dans tous les pays industriels, le nombre d'ouvriers est maintenant supérieur à la demande, et peut se recruter quotidiennement du prolétariat *chômeur,* de même que ces ouvriers augmentent à leur tour ce prolétariat. Ainsi, l'accumulation a aussi la conséquence inverse que le salaire ouvrier est de plus en plus déprimé »[367]. Dans le premier des *Manuscrits économico-philosophiques* de 1844, Marx affirme que le capitalisme réagira contre toute augmentation des salaires en cherchant à réduire la demande de main-d'œuvre *grâce au remplacement des travailleurs par des machines* : « Puisque

l'homme est tombé au niveau d'une machine, la machine peut lui faire face en tant que concurrent »[368]. C'est cette tendance innée dans le capitalisme à substituer le travail mort au travail vivant qui devient le moteur à la fois de l'accumulation du capital et de la baisse tendancielle des salaires chez le jeune Marx[369].

La conclusion qu'il dégage à cette étape de cette loi, c'est qu'il considère que plus l'ouvrier produit, moins il consomme ; il suppose donc une baisse absolue des salaires. Le fait que le salaire ne peut augmenter dans une situation donnée qu'en faisant baisser le profit est déjà clairement dégagé dans le deuxième manuscrit de 1844[370].

Ainsi, nos deux jeunes auteurs développent en fait une théorie des salaires *qui part essentiellement non du mouvement démographique mais du mouvement de l'accumulation du capital.*

Dans les *Manuscrits économico-philosophiques* de 1844, Marx constate que c'est la période d'expansion, de haute conjoncture, qui est la plus favorable à l'ouvrier, parce qu'en une telle période, la demande de main-d'œuvre dépasse l'offre, et la concurrence s'accentue entre les capitalistes. Ces deux facteurs font augmenter les salaires. Mais Marx ajoute que la logique du système capitaliste produit rapidement le résultat inverse. Car la haute conjoncture stimule l'accumulation des capitaux, donc la concentration capitaliste, qui fait retomber nombre de producteurs indépendants dans la condition prolétarienne. D'où accroissement d'offre de main-d'œuvre et chute des salaires[371].

Dans *Misère de la Philosophie,* dans le manuscrit *Arbeitslohn,* dans *Travail Salarié et Capital,* dans le *Manifeste Communiste,* Marx et Engels restent attachés à l'idée que la tendance générale des salaires en régime capitaliste est celle de baisser dans le sens absolu du terme, et de tomber vers le minimum physiologique de subsistance. Nous avons indiqué plus haut quelles sont les réserves et nuances qu'ils introduisent dans cette conception — réserves et nuances qui les aideront grandement à surmonter ce qu'il y avait d'erroné dans leur théorie. Les deux forces motrices de cette baisse tendancielle des salaires réels, ce sont d'une part le remplacement des travailleurs par les machines (c'est-à-dire une forme d'accumulation du capital qui supprime plus d'emplois qu'elle n'en crée), et d'autre part *la concurrence croissante entre ouvriers,* comme résultat de ce chômage permanent et croissant.

En rédigeant ses notes *Arbeitslohn* à Bruxelles en 1847, Marx croit encore que les objections des économistes contre les syndicats (les associations d'ouvriers), affirmant que ceux-ci ne peuvent pas empêcher les baisses des salaires, parce que leur action provoque inévitablement de nouvelles formes de division du travail, le déplacement des capitaux d'un secteur à l'autre, l'apparition de nouvelles machines, etc., sont en définitive fondées. Il n'en défend pas moins ces « associations », en estimant que c'est en leur sein que les ouvriers apprennent à se préparer au renversement de la « vieille société »[372]. Ce point de vue, Marx le revisera et

l'amplifiera également, quelques années plus tard.

Bref, pendant toute cette période, la conception fondamentale de Marx sur les salaires, c'est que « le prix naturel » (la valeur) du travail (de la force de travail), c'est le salaire minimum — ce minimum étant conçu comme une notion physiologique[373]. Quand et comment a-t-il revisé cette conception ? Il n'est pas facile de l'établir avec précision. Mais c'est sans doute l'étude des fluctuations cycliques, et de l'activité syndicale en Grande-Bretagne, qui l'a amené à des vues plus correctes[374].

Dans les *Grundrisse*, écrits en 1857-8, donc exactement dix ans après les passages que nous venons de citer[375], Marx a déjà une vue plus dialectique, plus complète et plus mûre sur le problème des salaires, vue qui ne sera pratiquement plus modifiée jusqu'à la rédaction du *Capital.*

Ainsi, Marx y note que la seule chose qui distingue l'ouvrier de l'esclave, c'est qu'il peut *élargir* le cercle de sa jouisance en période de bonne conjoncture, qu'il peut « prendre part aux jouissances supérieures, même spirituelles, à l'agitation pour ses propres intérêts, qu'il peut acheter des journaux, écouter des conférences, éduquer ses enfants, développer ses goûts », bref « participer à la civilisation » de la seule manière qui lui reste ouverte, *en élevant ses besoins*[376]. Or, Marx affirme ici implicitement que cette augmentation de la consommation, cet élargissement des besoins restent possibles pour les ouvriers du moins en période de haute conjoncture, et que la valeur de la force de travail inclut donc *deux* éléments, l'un étant l'élément physiologique plus ou moins stable, l'autre étant un élément variable, considéré comme nécessaire pour la reproduction de la force de travail *d'après les besoins croissants acquis par les ouvriers.*

Et quelques pages plus loin[377], il indique que le capital a la tendance de pousser l'ouvrier à remplacer ses « besoins naturels » (physiologiques) par des besoins « historiquement créés ».

Cette idée a d'ailleurs déjà été traitée dans un passage antérieur des *Grundrisse,* où Marx souligne que l'ouvrier est considéré également comme *consommateur* par le capitaliste, et que celui-ci a donc tendance à vouloir stimuler la consommation... sauf chez ses propres ouvriers[378]. Et elle est développée dans l'analyse de la production de la plus-value relative, où *les deux effets contradictoires de l'accumulation du capital sur la valeur de la force de travail et sur l'évolution des salaires* sont mis en lumière.

D'une part, l'accumulation du capital ; le remplacement du travail vivant par des machines ; l'accroissement de la productivité du travail, tendent à faire baisser le salaire nominal (une même quantité de vivres ou de marchandises en général est maintenant produite dans un laps de temps plus réduit) et même le salaire réel (sous la pression du chômage croissant). Mais d'autre part, l'accumulation du capital implique la création de branches industrielles nouvelles, donc la création d'emplois nouveaux, ainsi que *la création de besoins nouveaux,* et la propagation de ces besoins dans des milieux de plus en plus larges[379]. De cette manière, elle tend à augmenter la valeur de

la force de travail (parce que cette valeur inclut maintenant le prix de marchandises nouvelles, devant satisfaire ces besoins nouveaux) de même que son prix (lorsque le chômage se réduit). Les mouvements réels des salaires ne sont donc plus déterminés par des lois mécaniques et simples, mais dépendent de l'interaction dialectique de ce *double effet* de l'accumulation du capital sur la valeur de la force de travail[380].

Dans le manuscrit des *Théories sur la plus-value* (« Theorien über den Mehrwert ») rédigé en 1862-3, Marx précise que l'accumulation du capital, tout en remplaçant constamment le travail vivant par des machines, peut reproduire le travail salarié sur une échelle élargie, c'est-à-dire augmenter de manière absolue le nombre de salariés, même si la masse des salaires diminue relativement par rapport au capital global[381]. Ailleurs, il y remarque qu'en période de haute conjoncture, les ouvriers « jouent un rôle important en tant que consommateurs », en tant que « consommateurs de leurs propres produits » (biens de consommation)[382].

Mais c'est dans son exposé devant le Conseil Général de l'Association générale des Travailleurs (1re Internationale), fait les 20 et 27 juin 1865, que Marx exposera de manière complète sa théorie des salaires. Cette théorie, il la résume dans le passage suivant : « Mais il y a quelques circonstances particulières qui distinguent la valeur de la force de travail, la valeur du travail, des valeurs de toutes les autres marchandises. La valeur de la force de travail est formée *de deux éléments*, dont l'un est purement physique et l'autre historique ou social. Sa limite suprême est déterminée par l'élément physique, c'est-à-dire que, pour subsister et se reproduire, pour prolonger son existence physique, il faut que la classe ouvrière reçoive les moyens de subsistance indispensables pour vivre et se multiplier. La valeur de ces moyens de subsistance de nécessité absolue constitue par conséquent *la limite minimum* de la valeur du travail...

« Parallèlement à cet élément purement physiologique, la valeur du travail est déterminée par la façon de vivre coutumière à chaque pays. Celle-ci ne consiste pas seulement dans l'existence physique, mais *dans la satisfaction de certains besoins naissant des conditions sociales* dans lesquelles les hommes vivent et ont été élevés...

« Si vous comparez les salaires normaux, c'est-à-dire les valeurs du travail dans différents pays et à des époques historiques différentes dans le même pays, vous trouverez que la valeur du travail elle-même *n'est pas une grandeur fixe, qu'elle est variable*, même si l'on suppose que les valeurs de toutes les autres marchandises restent constantes » (nous soulignons)[383].

Marx en déduit que si la limite minimum des salaires peut être plus ou moins exactement définie, il n'existe pas de limite maximum pour ces salaires. Ou plus exactement : le maximum des salaires est celui qui laisse subsister suffisamment de profit, en deçà duquel le Capital n'a plus intérêt à embaucher la main-d'œuvre.

Entre ce minimum et ce maximum, la détermination concrète du niveau des salaires dépend « des forces respectives des combattants », c'est-à-dire des vicissitudes de la

lutte de classe. C'est d'ailleurs ce que Marx chercha à démontrer, puisque son exposé tendait avant tout à réfuter la thèse selon laquelle l'action des syndicats serait inutile et même nuisible pour les travailleurs[384] (cf. lettre à Engels du 20 mai 1865).

Mais ces « forces respectives des combattants » sont à leur tour déterminées, du moins en partie, par des facteurs objectifs. Et parmi ceux-ci il cite avant tout la fluctuation de l'offre et de la demande de main-d'œuvre, ce qui lui permet de préciser que dans les pays d'outre-mer comme les Etats-Unis d'Amérique, relativement peu peuplés, où « le marché du travail se vide constamment par la transformation continuelle des ouvriers salariés en paysans »[385], la loi de l'offre et de la demande favorise l'ouvrier et lui permet d'obtenir des salaires plus élevés qu'en Europe. Marx avait d'ailleurs remarqué quelques années plus tôt — dans une polémique contre Ricardo — que la pénurie relative de population aux Etats-Unis avait permis d'y stimuler à la fois des hausses de salaires et une expansion prodigieuse du machinisme[386].

Comment évoluent l'offre et la demande de main-d'œuvre dans les pays déjà largement industrialisés ? Par la substitution constante des machines aux travailleurs, par l'accroissement constant de la composition organique du capital. La tendance à long terme est donc celle d'un déséquilibre de l'offre et de la demande en faveur des capitalistes et aux dépens des travailleurs, croit Marx : « La tendance générale de la production capitaliste n'est pas d'élever le salaire moyen mais de l'abaisser »[387].

Faut-il entendre cette expression au sens absolu ou au sens relatif du terme, en tant que baisse de la *valeur* de la force de travail ou en tant que baisse du *pouvoir d'achat des salaires ?* Bien des éléments laissent supposer que le sens relatif est plus conforme à la pensée de Marx que le sens absolu. Celui-ci indique en effet, dans le même exposé, qu'une baisse de la valeur de la force travail, en cas d'accroissement de la productivité, peut s'accompagner du maintien du salaire réel, et il y ajoute : « Bien que les conditions d'existence absolues de l'ouvrier fussent restées les mêmes, son salaire relatif et partant sa situation sociale relative comparée à celle du capitalisme auraient baissé »[388].

Or, ces conditions d'accroissement de la productivité sont incontestablement les plus « normales » dans les pays capitalistes depuis près d'un siècle. Marx ajoute d'ailleurs immédiatement au passage susmentionné : « Si l'ouvrier opposait de la résistance à cette diminution de salaire relative, il ne ferait que s'efforcer d'obtenir une part de la productivité accrue de son propre travail, et de conserver son ancienne situation sociale relative »[389].

Cette éventualité implique même une hausse tendancielle des salaires réels, avec baisse de la part relative des valeurs nouvellement créées revenant aux ouvriers. Et dans les *Théories sur la plus-value*[390], Marx semble indiquer qu'il s'agit là d'une tendance générale et que « les ouvriers ne peuvent pas empêcher, il est vrai, la baisse du salaire (en valeur), mais ne se laissent pas abaisser absolument au minimum, *mais*

arrachent plutôt quantitativement une certaine participation au progrès de la richesse générale ».

Quoi qu'il en soit, la conclusion concernant la baisse tendancielle des salaires moyens, doit en tout cas être tempérée par deux remarques. Elle ne s'applique qu'à la société capitaliste prise dans son ensemble, c'est-à-dire à l'échelle *mondiale* ; et elle peut fort bien s'exprimer concrètement par une hausse tendancielle des salaires moyens des pays industrialisés, l'accumulation du capital y prenant une telle ampleur que l'emploi y augmente constamment par rapport au mouvement démographique, *parce que la suppression d'emplois qu'implique ce mouvement ne se produit pas tant à l'intérieur de ces pays qu'à l'extérieur, dans les pays dits « du tiers-monde* ». Elle peut être tempérée du fait qu'avec les progrès du machinisme augmentent en même temps les emplois dans le secteur des services, et que se développe une « nouvelle classe moyenne » qui évite ainsi un accroissement continuel de l'armée de réserve industrielle, phénomènes que Marx avait prévus longtemps avant qu'ils ne se produisent, dans deux passages des *Théories sur la plus-value*[391]. Et des mouvements de migration de grande envergure, comme l'émigration de quelque 70 millions d'Européens vers l'Amérique et d'autres zones d'outre-mer au XIXe siècle peuvent finalement modifier de manière profonde les tendances d'évolution de l'offre et de la demande de main-d'œuvre.

En même temps, l'utilité de l'action syndicale est celle de supprimer, au moins en grande partie, cette fameuse concurrence entre les ouvriers qui, pour le jeune Marx, apparut comme la cause de la chute inévitable des salaires vers leur minimum[392]. Dans *Salaires, Prix et Profits,* Marx s'exprime de manière plus scientifique en affirmant que lorsqu'il y a abondance d'offre sur « le marché du travail », notamment en période de crise économique et de chômage massif, la force de travail risque d'être vendue *en dessous de sa valeur.* La coalition ouvrière, la suppression de la concurrence entre ouvriers, la négociation collective des salaires, l'action syndicale, tout cela vise en dernière analyse à obtenir qu'*en moyenne,* la force de travail soit vendue à sa valeur, et non en dessous de celle-ci. Et ces formes d'action sont donc jugées absolument indispensables par Marx, car sans elles, la classe ouvrière « se ravalerait à n'être plus qu'une masse informe, écrasée, d'êtres faméliques auxquels on ne pourrait plus du tout venir en aide »[393]. Mais les *possibilités objectives* d'une action syndicale réussie dépendent à leur tour de l'ampleur *relative* de l'armée de réserve industrielle qui, comme Marx le dira dans *Le Capital,* est régulatrice du niveau des salaires. Ce n'est que lorsque le chômage tend à se stabiliser ou à se réduire à long terme qu'une hausse des salaires réels à long terme peut se produire[394].

Pour Marx, l'essentiel c'était de mettre en lumière la paupérisation *relative* du prolétariat, le fait que, même lorsque ses salaires augmentent, ils augmentent bien moins que les richesses du Capital. Dès *Travail salarié et Capital,* nous trouvons à ce propos l'image de la maison « grande ou petite » à côté de laquelle s'élève un palais.

Vingt ans plus tard, il écrira dans *Le Capital* : « La situation de l'ouvrier doit s'aggraver, quel que soit son salaire, *qu'il soit bas ou élevé.* » Une même condamnation de la paupérisation relative relie ces deux expressions[395]. Tout ce qui précède indique clairement que Marx n'a jamais exposé dans ses œuvres de maturité une quelconque « loi » de la paupérisation *absolue* des travailleurs, bien qu'il considérât leur paupérisation relative comme inévitable.

Eliane Mossé[396] cite le célèbre passage du tome I du *Capital* (chapitre XXXII) où Marx parle de l'accumulation de la richesse à un pôle qui est en même temps « accumulation de misère, de souffrance au travail, d'esclavage, d'incertitude, de brutalisation et de dégradation morale à l'autre pôle, c'est-à-dire du côté de la classe qui produit son propre produit en tant que capital »[397]. Mais elle ne semble pas remarquer que d'après le contexte (c'est-à-dire les phrases qui précèdent), la formule s'applique non pas aux ouvriers au travail, mais à la « couche de Lazare du prolétariat », c'est-à-dire à la masse des chômeurs qui constituent l'armée de réserve industrielle. Ceci est encore souligné par le passage précédent où Marx précise « la loi absolue, générale, de l'accumulation capitaliste » : « L'ampleur relative de l'armée de réserve industrielle croît donc avec le potentiel de la richesse. Mais plus grande est cette armée de réserve en rapport avec l'armée des ouvriers actifs, plus massive est la population excédentaire consolidée, dont la misère est en rapport inverse avec sa souffrance au travail. Plus grande est finalement la couche de Lazare de la classe ouvrière et l'armée de réserve industrielle, et plus grand est le paupérisme officiel[398]. *Voilà la loi absolue, générale de l'accumulation capitaliste.* Comme toutes les autres lois, elle est modifiée dans sa réalisation par de nombreuses circonstances, dont l'analyse ne doit pas se faire ici »[399]. Il n'y a donc pas lieu de déduire quoi que ce soit de ce passage concernant l'évolution des *salaires*, d'autant plus que Marx fait précéder ce passage de la phrase : « Il s'ensuit que dans la mesure où le capital s'accumule, la situation de l'ouvrier doit s'aggraver, quel que soit son payement, élevé ou bas. »

De nombreuses études confirment l'existence de cette « couche de Lazare de la classe ouvrière » dans tous les pays capitalistes. L'exemple le plus frappant est celui du pays aux salaires les plus élevés, les Etats-Unis d'Amérique, où la « loi absolue, générale de l'accumulation capitaliste » s'est vérifiée de manière dramatique. Depuis la parution du livre de Michael Harrington, *The Other America*, il est largement accepté aux Etats-Unis qu'un quart de la nation, cinquante millions d'Américains, sont pauvres et subissent les stigmates de la pauvreté[400]. Et si ce chiffre n'est pas plus élevé, cela est dû en partie au fait qu'entre 1940 et 1957, le pourcentage des femmes mariées qui sont salariées ou employées est passé de 15 à 30 %, ce qui implique dans un pays dont les services sociaux sont notoirement sous-développés « l'appauvrissement... des enfants qui reçoivent moins de soins, moins d'amour et moins de surveillance »[401].

Le professeur James est plus près de la pensée de Marx que Mlle Mossé, lorsqu'il écrit dans la préface au livre de Mlle Mossé : « La conclusion est que, conformément aux vues de Marx, il s'est bien produit une « paupérisation absolue » et une « paupérisation relative » de la classe ouvrière, au cours de l'expansion française. En ce qui concerne la « paupérisation relative », au sens indiqué par Marx, il semble bien que la démonstration de Mlle Mossé soit convaincante. Mais ce qui serait important serait de prouver qu'il y a eu « paupérisation absolue ». Or, je n'hésite pas à dire que, sur ce point, la lecture de l'ouvrage de Mlle Mossé ne m'a pas convaincu »[402]. En fait, la « paupérisation absolue » n'est pas conforme aux vues du Marx des années de maturité.

Il y a d'ailleurs une preuve plus probante encore de ce que Marx et Engels n'adhéraient point à une hypothèse de « paupérisation absolue » du prolétariat. Dans sa critique du programme d'Erfurt de la social-démocratie allemande, Engels a commenté la phrase « le nombre et la misère des prolétaires s'accroissent sans cesse » de la façon suivante : « Dit de manière aussi absolue, cela n'est pas juste. L'organisation des travailleurs, leur résistance sans cesse croissante, pourront peut-être opposer une certaine digue à *l'accroissement de la misère.* Mais ce qui augmente *sans aucun doute,* c'est *l'insécurité d'existence.* C'est cela que j'inscrirais »[403].

On peut cependant concevoir que pour Marx, la paupérisation relative ne porte pas seulement sur le rapport entre le revenu global et celui qui échoit aux ouvriers. Elle porte aussi sur l'insuffisance des salaires par rapport aux besoins nouvellement suscités par la production capitaliste.

Pour Marx, il s'agit de comparer les salaires à la richesse générale créée par le Travail ; et « la richesse considérée d'un point de vue *matériel* ne consiste que dans la diversité des besoins »[404]. Or, l'évolution de la production industrielle tend à rendre communs et nécessaires des besoins préalablement considérés comme des besoins de luxe. Mais elle le fait de manière contradictoire, au sein du mode de production capitaliste, « dans la mesure où elle pose seulement un critère social déterminé comme nécessaire par rapport au luxe »[405]. En d'autres termes : seuls certains besoins nouveaux sont satisfaits, inclus dans le calcul des salaires, pour la main-d'œuvre salariée, tandis que d'autres restent des besoins de luxe, auxquels les travailleurs n'ont pas accès, malgré le fait que la grande industrie pourrait satisfaire ces besoins aussi pour eux, si elle ne se développait plus sur la base de l'appropriation privée.

En achevant l'analyse détaillée du problème des salaires, Marx a en réalité terminé l'œuvre analytique qui devrait lui permettre de rédiger *Le Capital.* « Je travaille maintenant comme un cheval, car je dois exploiter le temps au cours duquel je suis capable de travailler, et les carboncles sont encore toujours là », écrit Marx à Engels le 20 mai 1865[406]. Ces carboncles, il dit ailleurs que la bourgeoisie s'en souviendra longtemps.

10

Des *Manuscrits de 1844* aux *Grundrisse :* d'une conception anthropologique à une conception historique de l'aliénation

Le moment est venu de conclure. La genèse des conceptions économiques de Marx a été décrite. Comment peut-on résumer l'évolution des conceptions économiques de Marx, de 1843-4, époque à laquelle il commence à étudier systématiquement l'économie politique, jusqu'au lendemain de la rédaction des *Grundrisse* ?

Marx a abordé les problèmes économiques en philosophe, tout imbu encore de Hegel et de Feuerbach, acceptant en gros la critique matérialiste de Hegel par Feuerbach, mais commençant à critiquer Feuerbach lui-même en s'appuyant sur Hegel, du fait que l'apport de Hegel pouvait ajouter à l'anthropologie une dimension historico-sociale qui était absente chez Feuerbach[407]. C'est ainsi que les *Manuscrits de 1844* constituent une fascinante rencontre entre la philosophie et l'économie politique, qui est à la fois source de conscience nouvelle et de contradiction chez Marx lui-même, et qui reste source de problèmes et de controverses pour ceux qui l'étudient aujourd'hui.

Cette rencontre de la philosophie et de l'économie politique n'est pourtant pas nouvelle dans l'histoire de la pensée humaine. On l'a trouvée chez Aristote et chez Thomas d'Aquin ; les théoriciens libéraux du droit naturel l'avaient pratiquée sur une grande échelle[408]. Par la critique de la philosophie du droit de Hegel, Marx avait déjà découvert que l'Etat défendant les intérêts des propriétaires ne sert point les intérêts de la société dans son ensemble. Il suffisait de confronter la réalité de la société bourgeoise avec les hypothèses des théoriciens du droit naturel pour s'apercevoir que l'égalité des chances et l'affirmation de la personnalité de chacun sont des leurres dans une société fondée sur la propriété privée.

Mais c'est la philosophie du travail de Hegel qui fournit les instruments conceptuels avec lesquels Marx effectuera cette première confrontation avec l'économie politique[409]. Cette philosophie du travail, fondée dans le *System der Sittlichkeit,* développée dans la *Realphilosophie,* fermement assise dans *Phénoménologie de l'Esprit,* et maintenue dans *Philosophie du Droit* et dans *Science de la Logique*[410], est en même temps une véritable anthropologie.

Hegel établit en effet dès 1805-6 le rapport entre la téléologie de l'homme et la causalité de la nature, que l'homme utilise dans son travail (travail qu'il présentera dans *Science de la Logique* comme la forme originelle de la *praxis* humaine). Et dans *Phénoménologie de l'Esprit*, Hegel définit le travail comme « le désir enrayé » (gehemmte Begierde)[411]. Il a développé une véritable dialectique des besoins et du travail, et il était ainsi arrivé à une double définition du travail aliénant et aliéné : aliénant, parce que le travail est, *par nature*, extériorisation (« Veräusserung ») d'une capacité humaine, qui fait que l'homme perd quelque chose qui lui appartenait auparavant ; aliéné, parce que les besoins sont toujours en avance sur la production, parce que celle-ci ne peut jamais satisfaire pleinement ceux-là[412].

La nature anthropologique de la notion de « travail aliéné » chez Hegel ne réside pas dans le fait que Hegel n'entrevoyait pas les contradictions sociales produites par la société bourgeoise. On trouve dans *Philosophie du Droit* un passage qui se lit comme une anticipation du passage le plus célèbre du *Capital* concernant les tendances générales de l'accumulation capitaliste : « ... l'accumulation des richesses augmente d'un côté, de même qu'augmente de l'autre côté la singularisation (Vereinzelung) et la limitation (Beschränkung) du travail particulier, et donc la dépendance et la misère de la classe liée à ce travail »[413]. Et dans son « Esthétique », Hegel décrit l'opposition entre la pauvreté et la richesse, et l'aliénation de *toutes* les classes sociales qui en résulte de manière fort frappante, dans le passage que voici : « Voici qu'apparaissent au sein de cette formation industrielle et de l'emploi réciproque des autres formations, ainsi que leur refoulement, en partie la plus dure férocité de la pauvreté, en partie, si la misère doit être éloignée, des individus qui doivent paraître riches, de façon à être libérés du travail pour leurs besoins et à pouvoir s'adonner à des intérêts plus élevés. Dans cette abondance, le reflet constant d'une dépendance sans fin a été éliminé et l'homme est d'autant plus éloigné de tous les hasards du gagne-pain, qu'il n'est plus intégré dans son milieu le plus proche, qui ne lui paraît plus comme son œuvre. Tout ce qui l'entoure n'est plus créé par lui, mais... produit... par d'autres que lui »[414]. La nature anthropologique et mystificatrice de cette théorie réside dans le fait que d'une part, Hegel considère cette aliénation comme fondée sur la *nature de l'homme*, sinon sur la nature tout court, et que d'autre part, il n'admet point que la contradiction qui résulte de l'opposition de la richesse et de la pauvreté puisse conduire à une élimination de cette aliénation par une transformation des structures de la société, du moment qu'est atteint un certain niveau de développement des forces productives[415].

C'est de cette position que part Marx pour la remettre en question, en même temps qu'il remet en question les fondements de l'économie politique classique, en les confrontant avec l'anthropologie de Feuerbach et de Hegel. Les instruments de l'analyse *paraissent* identiques ; les résultats de l'analyse sont différents. Dans ce sens, nous ne pouvons pas suivre Althusser lorsqu'il affirme : « Cette rencontre de

Marx avec l'Economie politique est *encore...* une rencontre de la *philosophie* : la philosophie édifiée par Marx à travers toutes ses expériences praticothéoriques... C'est cette philosophie qui résout LA contradiction (entre la paupérisation croissante des ouvriers et les richesses croissantes de la société) *en la pensant*, et à travers elle, en pensant toute l'Economie politique, toutes ses catégories, à partir d'un concept clé : le concept de *travail aliéné* »[416]. Il est beaucoup plus indiqué de constater avec Marcuse : « La transition de Hegel à Marx est, à tout point de vue, une transition à un ordre différent de vérité, qui ne peut être interprété en termes de philosophie. Nous verrons que tous les concepts philosophiques de la théorie marxiste sont des catégories sociales et économiques, alors que les catégories sociales et économiques de Hegel sont toutes des concepts philosophiques. Même les premiers écrits de Marx ne sont pas philosophiques. Ils expriment la négation de la philosophie, bien qu'ils le fassent encore en langage philosophique »[417].

C'est que dès le départ, Marx affirme clairement sa position *critique* à l'égard de l'économie politique, aussi bien qu'à l'égard de la philosophie[418]. Son point de départ dans cette critique n'est nullement le « concept » de travail aliéné ; son point de départ est au contraire la *constatation pratique de la misère ouvrière*, qui croît dans la même mesure où croissent les richesses que cette même classe ouvrière produit. Sa conclusion, ce n'est nullement une solution philosophique, au niveau de la pensée, de l'idée, du travail intellectuel. Il conclut au contraire : « Pour dépasser *l'idée* de la propriété privée, la *pensée* communiste suffit amplement. Pour dépasser la propriété privée réelle, il faut une *véritable* action communiste »[419]. L'appel à l'action révolutionnaire — portée par le prolétariat — s'est déjà substitué à la résignation de la « philosophie du travail ».

Est-ce à dire que les *Manuscrits de 1844* ont déjà rejeté toutes les scories philosophiques d'une pensée dorénavant rigoureusement socio-économique ? Il n'en est évidemment rien. Il s'agit précisément d'une *transition* du jeune Marx de la philosophie hégélienne et feuerbachienne à l'élaboration du matérialisme historique. Dans cette transition, des éléments du passé se combinent nécessairement avec des éléments de l'avenir. Marx y combine à sa manière, c'est-à-dire en les modifiant profondément, la dialectique de Hegel, le matérialisme de Feuerbach, et les déterminations sociales de l'économie politique[420]. Cette combinaison n'est pas cohérente. Elle ne crée pas un nouveau « système », une nouvelle « idéologie ». Elle offre des fragments épars qui renferment de nombreuses contradictions[421]. Et il ne faut point oublier non plus qu'il s'agit d'un « manuscrit non seulement inachevé, mais aussi en partie détruit »[422]. C'est précisément à la lumière du concept du travail aliéné que les contradictions que renferment les *Manuscrits de* 1844 peuvent être le plus clairement révélées.

Après avoir successivement découvert l'aliénation dans le domaine religieux (dès l'annexe à sa thèse de doctorat) et dans le domaine juridique (l'intérêt privé aliène

l'homme de la collectivité), Marx avait compris, dès sa *Critique du Droit d'Etat chez Hegel*, que la propriété privée est une source générale d'aliénation, puis, dès la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, que l'aliénation humaine est fondamentalement une aliénation du travail humain[423]. En soumettant à une critique systématique l'économie politique, il découvrit que celle-ci tendait à *voiler* les contradictions sociales, la misère ouvrière, qui étaient pour ainsi dire résumées dans le phénomène du travail aliéné.

Mais ici, la pensée de Marx oscille au bord de grandes découvertes. Dans un des morceaux des *Manuscrits de 1844*, Marx précise de manière remarquable le travail aliéné comme le produit *d'une forme particulière de la société.* Il se refuse explicitement à reculer le problème dans les brumes du passé. Il proclame : « Nous partons d'un fait économique *contemporain.* L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesses... L'ouvrier devient d'autant plus une marchandise meilleur marché qu'il produit plus de marchandises. La *dévalorisation* du monde humain s'accroît en proportion directe avec la *valorisation* du monde des choses (des marchandises, E.M.). Le travail ne produit pas seulement des marchandises ; il se produit aussi lui-même et l'ouvrier comme *marchandise*, et ce justement dans la mesure où il produit précisément des marchandises »[424].

Nous ne voulons pas poursuivre la citation ; mais tout reste cohérent dans le contexte indiqué par Marx lui-même. *Dans la société contemporaine*, le travail aliéné, c'est le travail qui n'est plus propriétaire des produits de son travail ; c'est le travail qui enrichit autrui de ses propres produits ; c'est le travail qui devient travail forcé, qui devient travail au profit de ceux qui ne travaillent pas. En d'autres termes : le travail aliéné ici est réduit clairement à la division de la société en classes, à l'opposition entre le Capital et le Travail, à la propriété privée, et, si l'on veut, dans un passage assez obscur, à la division du travail et à la naissance de la production marchande[425].

Mais le manuscrit s'arrête brusquement dans cette voie. La pensée bifurque, et produit un passage où l'origine du travail aliéné n'est plus recherchée dans une forme *spécifique* de la société humaine, mais dans la *nature* humaine elle-même, ou plus exactement dans la *nature tout court*[426], où le travail aliéné est opposé aux qualités de « l'homme générique » (Gattungswesen), où l'aliénation pourrait être comprise d'abord sinon comme *extériorisation* dans un sens hégélien, du moins comme négation d'un « homme idéal » qui n'a jamais existé.

Même là, Marx dépasse déjà Hegel, car, pour reprendre les paroles de Naville : « Ce qui est à retenir ici, c'est que l'aliénation n'est pas seulement fondée en société, elle l'est aussi en nature ; mais les rapports naturels peuvent recréer ce que détruisent les rapports sociaux, la réappropriation humaine dépend de leur maintien. En effet, la nature est *une*, et son « déchirement » intérieur, tel que Hegel l'avait illustré, n'est donc que relatif ; il n'a pas de caractère absolu. En sorte que c'est justement parce que

l'aliénation a aussi un caractère naturel qu'elle est une discordance transitoire au sein de la nature elle-même, qu'elle peut être surmontée et que l'appropriation naturelle peut être retrouvée »[427].

Néanmoins, cette conception anthropologique de l'aliénation, bien qu'allant plus loin que celle de Hegel parce que débouchant sur une solution, reste largement philosophique, spéculative. Elle n'a pas de fondement empirique. Elle n'est pas démontrée Elle ne se retrouve d'ailleurs pas dans les autres manuscrits, notamment dans le développement remarquable concernant les besoins, où Marx oppose explicitement l'aliénation des consommateurs sous le régime de la propriété privée à la jouissance, source de développement des capacités universelles des hommes[428]. Il s'agit donc bel et bien d'une *contradiction* au sein des *Manuscrits de 1844*[429], qu'aucune casuistique ne peut faire disparaître, soit en interprétant arbitrairement les passages socio-économiques dans un sens philosophique, soit en interprétant le passage susmentionné comme équivalent à la description d'une aliénation *socialement déterminée*[430].

Nous savons comment Marx a résolu par la suite cette contradiction. Abandonnant résolument le concept de « l'homme générique » — qu'il reproche même à Stirner, un an plus tard, dans *L'Idéologie Allemande* ! — il découvre les racines historiques précises de l'exploitation de l'homme par l'homme, et esquisse ainsi ses origines, les raisons de son déploiement, et les conditions de son dépérissement.

Dès *L'Idéologie Allemande*, la source du travail aliéné est précisée comme découlant de la division du travail et de la production marchande, idée qui se retrouve d'ailleurs déjà dans le troisième des *Manuscrits de 1844*[431]. Et dans le *Capital*, le caractère fétichiste des catégories économiques est réduit aux rapports marchands, c'est-à-dire à la propriété privée et la concurrence, qui isolent les producteurs (et propriétaires) individuels les uns des autres, dès avant l'avènement du capitalisme, dès la petite production marchande[432].

L'évolution du concept du travail aliéné de Marx est donc claire : d'une conception anthropologique (feuerbacho-hégélienne) avant les *Manuscrits de 1844*, il avance vers une conception historique de l'aliénation (à partir de *L'Idéologie Allemande). Les Manuscrits de 1844* constituent une transition de la première à la seconde, où la conception anthropologique survit par endroits, tout en réalisant déjà un progrès considérable sur la conception hégélienne, d'abord parce que n'étant plus fondée sur une dialectique besoins-travail qui débouche sur l'impossibilité de solution[433], ensuite parce qu'impliquant déjà la possibilité du dépassement de l'aliénation, grâce à la lutte communiste du prolétariat.

Une énorme controverse est née autour du concept de l'aliénation chez Marx, pratiquement dès le lendemain de la première publication des *Manuscrits de 1844* en 1932. Cette controverse est loin d'être terminée. Elle vient même de rebondir en France avec la parution du *Pour Marx*, de Louis Althusser, qui a déjà connu de

nombreux commentaires critiques.

Le point de départ de cette controverse a été la tentative faite par une série de philosophes bourgeois ou révisionnistes de « réinterpréter » Marx à la lumière de ses œuvres de jeunesse[434]. Mais les lignes de force de la discussion ainsi commencée se sont à tel point combinées et superposées, qu'aujourd'hui, trois positions différentes peuvent être distinguées :

1) La position de ceux qui cherchent à contester la différence entre les *Manuscrits de 1844* et *Le Capital*, qui retrouvent l'essentiel des thèses du *Capital* déjà dans les *Manuscrits de 1844.*

2) La position de ceux qui, contre le Marx du *Capital*, considèrent que le Marx des *Manuscrits de 1844* expose d'une manière plus « globale », « intégrale », le problème du travail aliéné, notamment en donnant une dimension éthique, anthropologique ou même philosophique à cette notion, et qui soit opposent ainsi les deux Marx, soit « réévaluent » *Le Capital* à la lumière des *Manuscrits de 1844.*

3) La position de ceux qui considèrent que les conceptions du jeune Marx des *Manuscrits de 1844* sur le travail aliéné non seulement sont en contradiction avec l'analyse économique du *Capital*, mais qu'elles étaient même un obstacle qui a empêché le jeune Marx d'accepter la théorie de la valeur-travail. Pour les représentants extrémistes de cette école, le concept d'aliénation est un concept « prémarxiste » que Marx a dû surmonter avant d'arriver à une analyse scientifique de l'économie capitaliste.

*

La première école réunit, assez étrangement, des auteurs communistes officiels, des écrivains socialistes farouchement anticommunistes comme Erich Fromm et M. Rubel, et des auteurs catholiques tels le R.P. Bigo, le R.P. Calvez, et H. Bartoli[435].

Fromm écrit par exemple : « Il est d'une extrême importance pour la compréhension de Marx de constater comment le concept d'aliénation a été et est resté le point central de la pensée du jeune Marx, qui a écrit les *Manuscrits économiques et philosophiques*, et du « vieux » Marx qui a écrit *Le Capital* »[436]. Fromm cite à ce propos explicitement l'idée que l'aliénation, pour Marx, implique une aliénation de l'homme de la nature. Mais il est évident que cette conception est complètement absente du *Capital*[437]. De même, la tentative d'identifier le concept d'aliénation du travail des *Manuscrits de* 1844 avec le concept d'aliénation et de mutilation de l'ouvrier tel qu'il se retrouve dans les œuvres ultérieures de Marx passe sous silence le véritable problème : à savoir la juxtaposition d'une conception anthropologique et d'une conception historique de l'aliénation dans les *Manuscrits de 1844*, qui sont logiquement et pratiquement irréconciliables. Si l'aliénation est vraiment fondée dans la nature du travail, et si celui-ci est indispensable à la survie de

l'homme, comme Marx le précisera plus tard dans une fameuse lettre à Kugelmann[438] — alors l'aliénation ne sera jamais surmontée. Dans une comparaison précise de deux passages, l'un des *Manuscrits de 1844* et l'autre du *Capital*[439], Fromm ne remarque pas que dans le premier passage, il est question du travail et des produits du travail *en général*, alors que le second passage commence précisément par les mots : « Dans le système capitaliste... »

De son côté, M. Rubel affirme que dans les *Manuscrits de 1844* et avec la notion du travail aliéné, « nous sommes au cœur même de la critique et de la vision marxienne, nous tenons la clé de toute l'œuvre future de l'économiste et du sociologue... Le concept du travail aliéné occupera dorénavant une place centrale dans la sociologie et l'ethnique marxiennes »[440]. Comment la « clé » de l'œuvre future de l'économiste peut-elle être découverte en dehors de la théorie de la valeur-travail et de la théorie de la plus-value ? Tout au plus pourrait-on approuver l'idée que la *motivation* fondamentale de Marx est révélée dans les *Manuscrits de 1844* ; qu'à partir de ce moment il cherche effectivement à critiquer une « économie politique inhumaine ». Mais entre ce motif de la critique, et le contenu *efficace* de celle-ci, il y a un monde de différence, sur lequel Marx lui-même a attiré l'attention, et sur lequel nous reviendrons dans les conclusions de cette étude.

On ne peut pas accepter davantage l'avis de Togliatti, qui affirme que dans les *Manuscrits de 1844*, « les catégories économiques sont ramenées à l'expression nécessaire d'un processus dialectique réel. La voie est ouverte à la critique de la totalité de la société bourgeoise, qui sera faite dans les années et dans les œuvres suivantes, qui culminera dans *Le Capital*, mais *dont on peut dire qu'elle est pour une grande part déjà complète* » (nous soulignons).

Ou mieux encore : « En dépit de la forme qui n'est pas simple, on sent bien que *tout le marxisme est déjà contenu ici* » (nous soulignons)[441]. Tout le marxisme, sans la théorie de la valeur-travail, sans la théorie de la plus-value, sans comprendre que le conflit entre niveau de développement des forces productives et rapports de production est le moteur des révolutions sociales ?

Il est intéressant de signaler l'identité de vue entre Togliatti et le R.P. Jean-Yves Calvez : « Il n'a... pas manqué d'interprètes pour admettre que les catégories économiques du *Capital* ne relevaient pas du même mode de penser que les catégories philosophiques des œuvres de jeunesse de Marx... Nous sommes arrivés à une conclusion qui contredit rigoureusement toute tentative de dissociation de ce genre. Tout le raisonnement de Marx repose sur le lien entre les diverses aliénations. » Et encore : « Il y a une réelle unité dans toute l'œuvre de Marx : les catégories philosophiques d'aliénation qu'il reprenait de Hegel dans sa jeunesse devaient former l'armature de sa grande œuvre de maturité »[442]. Le malheur, pour cette hypothèse, c'est que les catégories « philosophiques » reprises de Hegel sont déjà « remises sur leurs pieds », c'est-à-dire transformées en catégories socio-économiques, dès les

Manuscrits de 1844, et qu'elles représentent tout au plus la motivation et non l'armature du *Capital*, dont « l'armature » est fournie par une critique des catégories de l'économie politique bourgeoise, et le perfectionnement de la théorie de la valeur et de la plus-value.

Nous ne pouvons pas non plus approuver la remarque de M. Jean Hyppolite : « Ces positions de départ de Marx se retrouvent dans *Le Capital* et permettent seules de bien comprendre la signification de toute la théorie de la valeur »[443]. Ce faisant, M. Hyppolite suggère en fait que cette théorie ne se comprendrait qu'à partir de l'indignation morale de Marx, confronté avec les phénomènes du travail aliéné. La dialectique réelle de l'évolution de Marx est plus complexe et plus riche à la fois. Il y a bien *coïncidence* entre la motivation éthique et les conclusions de l'analyse économique ; l'une recouvre bien l'autre. Mais cette analyse économique a sa *valeur autonome propre.* Elle procède d'une étude économique rigoureusement scientifique. La théorie de la plus-value correspond à une *réalité* objective ; bien qu'elle renforce l'indignation morale de Marx à l'égard du capitalisme, elle est indépendante de celle-ci.

On trouve des éléments d'une confusion analogue également chez certains auteurs qui ne manquent pourtant pas de mettre l'accent sur les différences entre les *Manuscrits de 1844* et le *Capital.* Ainsi Adoratski écrit-il dans l'introduction à la première édition soviétique des *Manuscrits* que « les contradictions réelles de l'ordre social capitaliste y sont révélées de manière frappante dans la situation de la classe ouvrière »[444]. Au lieu de dire « révélées » il aurait été beaucoup plus juste de dire « suggérées » ou « pressenties ». On est loin d'une analyse des contradictions réelles du capitalisme dans les *Manuscrits de 1844* ; et même la description de la situation ouvrière y est notamment encombrée d'une théorie de la « paupérisation absolue » que Marx abandonnera plus tard.

Même un auteur comme Jahn, qui dresse un écran dogmatique absolu entre le concept d'aliénation et le concept de valeur-travail, veut découvrir dans les *Manuscrits de 1844* une théorie des « rapports de production en général », alors qu'une telle théorie y fait totalement défaut[445]. De même Popitz, qui souligne pourtant les différences entre le « jeune Marx » et le « Marx mûr », voit déjà dans les *Manuscrits* l'annonce de la découverte du conflit entre le degré de développement des forces productives et les rapports de production[446], alors qu'en 1844 Marx se trouve manifestement encore au seuil de la découverte de ce conflit — un seuil qu'il n'a pas encore franchi[447].

*

La deuxième école, celle qui soit oppose le « jeune Marx » comme plus riche et plus « éthique » au Marx plus mûr, soit ré-interprète celui-ci à la lumière de celui-là,

est celle qui s'est le plus largement exprimée jusqu'ici dans le débat. Partant de l'introduction de Landshut et Mayer à la publication des *Manuscrits de 1844* en Allemagne, elle a produit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels quelques-uns sont d'un intérêt évident[448]. On peut cependant suivre Jürgen Habermas lorsqu'il affirme que l'erreur commune qu'ils contiennent, c'est de ne pas voir la différence entre la conception anthropologique et la conception historique du travail[449] : « La dialectique matérialiste signifie donc : comprendre la logique dialectique à partir du contexte « travail », à partir du métabolisme des hommes avec la nature, sans concevoir le travail de manière métaphysique (soit théologiquement, en tant que nécessaire pour le salut, soit anthropologiquement, en tant que nécessité pour la survie) »[450]. Le Marx de 1844 conserve encore partiellement pareille conception métaphysique du travail ; le Marx du *Capital* l'a abandonnée depuis longtemps.

Karel Kosic souligne à son tour la conception différente du travail, propre à la philosophie hégélienne et à la philosophie classique tout court d'une part, et celle de Marx dans sa période de maturité qui recouvre la notion de praxis : « La division de l'activité humaine en travail (sphère de la nécessité) et art (sphère de la liberté) ne saisit *qu'approximativement*, et seulement sous certains aspects, la problématique du travail et du non-travail. Elle part d'une forme *historique* déterminée du travail comme d'une hypothèse qu'elle n'a pas analysée de plus près, et qu'elle a donc reprise de manière non critique. Sur cette base, la division de travail historiquement *développée* entre le travail matériel-physique et le travail spirituel est *pétrifiée*. Dans cette distinction se cache cependant un trait caractéristique essentiel du travail en tant que praxis humaine, qui ne quitte pas, il est vrai, la sphère de la nécessité, mais qui *tend à dépasser* cette sphère, et qui crée en son sein les préconditions réelles de la liberté humaine »[451]. Mais Kosic ne traite pas à ce propos la problématique des œuvres de jeunesse de Marx.

L'analyse de ces ouvrages permet d'enregistrer les contradictions et paradoxes auxquels aboutit nécessairement le malentendu fondamental quant aux intentions de Marx dans les *Manuscrits de 1844* et à la nature des concepts qu'il utilise. Nous nous limiterons ici à quelques exemples.

Ainsi, dans la préface à l'édition Landshut et Mayer des *Manuscrits de* 1844, Landshut les considère comme « la révélation du marxisme authentique... l'ouvrage central de Marx, le point crucial du développement de sa pensée, ou les principes de l'analyse économique découlent directement de l'idée de la réalité véritable de l'homme »[452]. Kostas Axelos postule : « Le *Manuscrit de 1844* est et demeure d'ailleurs le texte le plus riche en pensée de tous les ouvrages marxiens et marxistes »[453]. Henrik De Man affirme, dès la même année 1932, que « si haut que soient appréciées les œuvres plus tardives de Marx, elles manifestent néanmoins un certain freinage et un affaiblissement de ses possibilités créatrices (!), que Marx ne réussissait pas toujours à vaincre par une héroïque tension de ses forces »[454]. Il suffit

de rappeler que la découverte de la théorie de la plus-value, et le perfectionnement de la théorie de la valeur-travail, sont postérieurs de 14 ans aux *Manuscrits,* pour s'apercevoir de toute la « profondeur » de cet « affaiblissement ».

Erich Thier met un signe complet d'égalité entre « extériocisation » du travailleur et travail aliéné, et affirme que « l'aliénation est donnée comme tendance, *potentiellement* (dans le travail, E.M.) ; l'ouvrier « produit » lui-même le non-ouvrier... Non pas Hegel mais Marx laisse ainsi la propriété privée apparaître comme découlant de l'analyse du concept du travail extériorisé et avancer vers d'ultérieures aliénations »[455]. Thier ne semble pas se rappeler qu'il avait lui-même affirmé, préalablement, que la critique par Marx de la *Phénoménologie* de Hegel, contenue dans les *Manuscrits de 1844,* est essentiellement une critique de la conception hégélienne d'aliénation... qu'il vient maintenant de lui attribuer intégralement[456] ; Marx a explicitement rejeté l'identification de l'extériorisation avec l'aliénation dès le 4e manuscrit de 1844 ! Il n'a pas remarqué non plus qu'en dehors du seul passage mentionné plus haut, les *Manuscrits* font découler l'aliénation non pas d'une conception anthropologique de « l'extériorisation du travailleur », mais de *conditions historiques précises* : production d'un surplus ; division du travail ; naissance de la production marchande ; appropriation privée des moyens de production, etc. Il n'a pas examiné le contexte pour démontrer que le seul passage qui échappe à cette conception peut être effectivement considéré comme exprimant une idée générale de Marx sur l'aliénation. Et il n'a surtout pas remarqué que même dans le passage « anthropologique » des *Manuscrits de 1844,* ce n'est pas du *concept* du « travail extériorisé », mais de l'analyse (erronée, ou du moins incomplète) de *l'activité* du travailleur dans la nature que découle la notion d aliénation. Le jeune Marx est retransformé en un hégélien pur et simple, ce qui ne facilite pas la compréhension des *Manuscrits*[457].

De même, quand Thier affirme que chez Marx « l'anthropologie peut être pleinement développée, qu'en partant d'elle on peut comprendre l'objectif de Marx jusque dans ses effets scientifiques et politiques, sans que la loi de la valeur et sa problématique ne soient pensées »[52], il y a évidemment confusion. Car il faut bien constater que, partant de ses connaissances scientifiques insuffisantes de 1844, Marx n'a pu que *pressentir* les contradictions réelles du mode de production capitaliste ; il n'a pas pu les analyser pleinement, exhaustivement et de manière satisfaisante[458]. Son objectif était dès le début de la rédaction des *Manuscrits de 1844* de formuler une « critique de l'économie politique » ; cet objectif, il n'a pu le réaliser pleinement qu'après s'être approprié la théorie de la valeur-travail et après l'avoir perfectionnée[459].

Chez Popitz, dont l'ouvrage est pourtant plus fondamental et plus profond que celui de Thier, on trouve une série de quiproquos du même genre. Il affirme que dans les *Manuscrits de* 1844, Marx « critique des rapports sociaux déterminés et les ramène à

un centre indéterminé (!), qu'il appelle « l'être essentiel humain ». C'est le substrat conceptuel des rapports empiriquement constatés... Marx attribue un schématisme dialectique aux phénomènes sociaux, et s'efforce de le fonder par la genèse d'un « être essentiel » humain. Celui-ci joue donc le rôle de l'esprit du monde ou de l'esprit populaire chez Hegel »[460]. Quiproquo manifeste : Marx est simplement retransformé en Hegel. Le fait que l'aliénation a été déduite d'une analyse des conditions empiriques de la société bourgeoise est oublié ; de même est oublié tout le contexte historico-social des origines de l'aliénation dans les *Manuscrits* : surplus économique ; division du travail ; production marchande ; séparation du Capital et du Travail, etc. Nous sommes plutôt loin du « Weltgeist » de Hegel...

Popitz attribue également à Marx un « postulat » de la productivité progressive du genre humain[461], alors que chez Marx, il n'est question que de la productivité progressive du mode de production capitaliste, et que celle-ci n'est pas déduite d'une *quelconque* « théorie des besoins », mais de la concurrence. L'idée de Popitz, selon laquelle le fameux passage de *L'Idéologie Allemande* sur la suppression nécessaire de la division du travail serait « antitechnique » ou « romantique »[462], démontre une étonnante incompréhension d'un raisonnement déjà largement esquissé dans les *Manuscrits de 1844.* Dans ce raisonnement, l'aliénation du travail provient historiquement d'un surplus trop limité, dont l'apparition conduit à l'échange simple, puis à la division progressive du travail, puis à l'échange développé, à la production marchande, à la production marchande généralisée et au capitalisme. Pour la surmonter, il faut donc créer un surplus suffisamment large pour rendre superflue « l'appropriation mesquine du travail d'autrui », ce qui est justement le résultat d'un développement du machinisme et de la science !

Et pourquoi serait-il « romantique » de supposer que dans le cadre de l'automation, pressentie par Marx, l'abondance des biens et la généralisation de l'enseignement supérieur, ensemble avec l'extension constante du « temps libre », créeraient les conditions d'un épanouissement plein et entier de l'homme, se libérant effectivement de l'esclavage de la division sociale du travail, et pratiquant librement des activités techniques, scientifiques, artistiques, sportives, sociales et politiques les unes à côté des autres ?[463].

Notons aussi une remarque de Popitz, selon laquelle il serait impossible de « distinguer phénoménologiquement » entre l'utilisation et l'emploi des forces productives d'une part, et les rapports de production déterminés par celles-ci d'autre part[464], Ici Popitz est beaucoup plus « déterministe » que Marx lui-même, mais déterministe dans un sens étroitement mécaniste. Ce que Marx précise notamment dans l'Introduction à la *Contribution à une critique de l'économie politique,* c'est que lorsqu'il y a *conflit* entre un niveau déterminé de développement des forces productives et des rapports de production objectivement dépassés, s'ouvre une période de révolution sociale — période qui peut être de longue durée, et pendant

laquelle *deux types de rapports de production* peuvent coïncider avec un niveau de développement équivalent des forces productives (cf. l'Europe occidentale pendant la période 1770-1830, ou l'Europe centrale pendant la période 1914-1964 !).

Bref, ce que tous ces écrivains manquent de comprendre, c'est que le Marx des *Manuscrits de* 1844, tout en n'ayant pas encore pleinement développé la théorie du matérialisme historique, a dépassé Hegel, ne raisonne plus en idées absolues ou en concepts philosophiques, mais *cherche à critiquer une idéologie déterminée* (l'économie politique) *à l'aide de contradictions sociales réelles empiriquement constatées.* Ils confondent *l'objet* de ses recherches et préoccupations, avec les instruments et le langage qu'il emploie pour atteindre cet objet.

*

Reste la troisième école, qui a surtout été représentée par des auteurs défendant le point de vue officiel des partis communistes au cours des années 40 et 50. Jahn[465] en présente la thèse de la manière la plus succincte : Auguste Cornu l'a largement reprise à son compte dans le tome 2 de sa biographie de Marx et d'Engels[466]. Emile Bottigelli l'épouse en partie dans sa *Présentation des Manuscrits de 1844,* édités aux Editions Sociales[467]. Manfred Buhr en reste un défenseur convaincu[468]. Elle se laisse résumer ainsi : les *Manuscrits de 1844* sont une étape importante mais transitoire dans l'histoire intellectuelle de Marx, qui réussit déjà à saisir les contradictions principales de la société bourgeoise, mais les exprime encore dans un langage feuerbachien, humaniste. La conception du travail aliéné en est l'expression la plus nette. Cette conception l'a empêché d'accepter la théorie de la valeur-travail de Ricardo. Il a fallu la surmonter pour qu'il puisse formuler sa théorie de la valeur et de la plus-value à lui[469]. On ne la retrouve plus dans ses œuvres de maturité.

Ce raisonnement n'est jamais accompagné d'une démonstration logique : on ne voit guère pourquoi ce serait précisément le concept du travail aliéné qui aurait empêché Marx d'accepter la théorie de la valeur-travail de Ricardo. Les raisons réelles qui ont retardé son acceptation de cette théorie ont été examinées dans le chapitre III de cette étude. L'expérience a démontré qu'il était parfaitement possible de combiner une théorie de l'aliénation avec la théorie de la valeur-travail perfectionnée ; c'est ce que Marx a d'ailleurs fait en 1857-8.

Le raisonnement de Jahn, de Cornu, de Bottigelli et de Buhr n'est surtout pas suivi d'une démonstration empirique. Ils ne prouvent guère que Marx a abandonné le concept d'aliénation après avoir accepté la théorie de la valeur-travail. Jahn se contente de constater que Marx et Engels y reviennent dans *L'Idéologie Allemande* pour lui donner « un contenu nouveau » (ce qui est exact) ; mais il ajoute immédiatement : « Dans les ouvrages suivants, il (le problème de l'aliénation) ne joue plus un rôle important (ce qui est faux) »[470]. Bottigelli affirme : « Une fois terminée

la lutte contre la gauche hégélienne, l'expression de l'aliénation ne reparaît, à notre connaissance, que dans la *Préface* à la *Contribution à la critique de l'économie politique*... C'est le dernier (texte) dans lequel il a raisonné en philosophe au sens classique du terme »[471]. Il nous semble déplacé d'affirmer que dans la *Préface*, un des textes les plus remarquables du point de vue méthodologique, Marx « raisonne en philosophe ». Mais il est en tout cas faux qu'après 1857, le concept d'aliénation n'apparaît plus dans ses œuvres. De même est-il faux d'affirmer, comme le fait Manfred Buhr, que Marx aurait « largement renoncé à l'emploi de ce terme » dans ses œuvres postérieures, bien que cet auteur reconnaisse que Marx n'a jamais perdu de vue le problème sous-jacent à ce concept[472]. Quant à Louis Althusser, il s'est récemment aventuré plus loin encore en proclamant que « le concept idéologique d'aliénation » est un concept « prémarxiste »[473].

Malheureusement pour tous ces auteurs, dans les *Grundrisse*, écrits *in tempore non suspecto*[474], après la célèbre *Préface* à la *Contribution à la Critique de l'Economie politique*, à une date qu'Althusser lui-même place au début de la période de « maturité » de Marx, celui-ci revient bel et bien au concept d'aliénation, et même fort largement ! Les passages relatifs à l'aliénation abondent dans les *Grundrisse*, et réduisent à néant la thèse de Jahn, de Cornu, de Bottigelli, de Buhr et d'Althusser. Non seulement le concept d'aliénation n'est-il pas « prémarxiste », mais il fait partie de *l'innrumentarium* du Marx arrivé à pleine maturité. En lisant attentivement le *Capital*, on l'y retrouve d'ailleurs également, fût-ce quelquefois sous une forme légèrement modifiée[475].

Voici comment Marx introduit dans les *Grundrisse* le problème du travail aliéné, dans le chapitre sur l'argent : « On a dit, on peut dire, que ce qui est beau et grand (dans l'économie marchande, E.M.) se fonde précisément sur cette interconnexion, ce métabolisme matériel et spirituel, indépendamment des connaissances et de la volonté des individus, et qui présuppose précisément leur indépendance et leur indifférence réciproques. Et cette interconnexion objective est certes préférable à un manque d'interconnexion, ou à une interconnexion purement locale, ou fondée sur une nature étroite et primitive comme le sang, et sur des rapports de domination et de servitude. Il est tout aussi certain que les individus ne peuvent pas se subordonner leurs propres interconnexions sociales, avant qu'ils n'aient créé celles-ci. Mais il est inepte de concevoir cette *interconnexion* seulement *objective* (Marx souligne, E.M.) comme une interconnexion originelle, indissociable de la nature de l'individualité (en opposition avec la connaissance et la volonté réfléchies) et immanente en elle. Elle est son produit. Elle est un produit historique. Elle appartient à une phase déterminée de son évolution. Le caractère étrange, et l'autonomie qu'elle conserve à son égard, démontrent seulement qu'elle (l'individualité) est encore en train de créer les conditions de sa vie sociale, au lieu d'avoir commencé à partir de ces conditions. Elle est l'interconnexion originelle d'individus dans le cadre de rapports de production

déterminés, bornés. Les individus universellement développés, dont les rapports sociaux ont été soumis à leur propre contrôle collectif comme étant leurs propres relations collectives, ne sont pas un produit de la nature mais de l'histoire. Le degré et l'universalité du développement des capacités (des forces productives, E.M.), qui rend possible *pareille individualité,* présuppose précisément la production fondée sur les valeurs d'échange, qui produit, avec la généralité, *l'aliénation de l'individu de lui-même* (nous soulignons, E.M.) et des autres, mais qui produit aussi la généralité de l'universalité de ses rapports et capacités. A des étapes précédentes de l'évolution, l'individu singulier apparaît comme ayant plus de plénitude, précisément parce qu'il n'a pas encore développé l'entièreté de ses rapports, et parce qu'il ne les a pas encore opposés à lui-même comme des forces et des rapports sociaux indépendants de lui. Autant il est ridicule de désirer un retour à cette plénitude originelle autant est ridicule la croyance qu'il faut s'arrêter à ce vide complet (d'aujourd'hui, E.M.)... »[476].

Il faut ajouter à ce passage ceux dans lesquels Marx décrit dans les *Grundrisse* la soumission totale du « travail vivant » au « travail objectivé » (le « travail mort », le capital fixe)[477], ainsi que le passage remarquable où Marx développe la différence du travail « répulsif », le travail d'esclave, le travail servile et le travail salarié d'une part, et le « travail libre », le « travail attractif » d'autre part[478], pour compléter ce tableau.

Il y a d'ailleurs plusieurs autres passages des *Grundrisse,* dans lesquels le concept d'aliénation réapparaît explicitement. Il y a notamment un passage des plus importants, où Marx revient à la distinction entre *objectivation* et *aliénation* : « Les économistes bourgeois sont à tel point prisonniers des conceptions d'une phase historique déterminée du développement de la société, que la nécessité de *l'objectivation* des forces de travail sociales leur apparaît comme indissociable de la nécessité de *l'aliénation* de celles-ci à l'égard du travail vivant... Il ne faut pas une intelligence particulière pour comprendre que, partant du travail libre issu du servage, ou du travail salarié, les machines ne pouvaient effectivement *être créées* qu'en tant que propriété aliénée d'eux (les ouvriers, E.M.) et leur apparaissant comme une force hostile, c'est-à-dire devaient s'opposer à eux en tant que capital. Mais on peut comprendre tout aussi facilement que les machines ne cesseront pas d'être des agences de la production sociale, lorsqu'elles deviendront par exemple la propriété des ouvriers associés »[479].

Et il y a surtout le passage suivant, qui rappelle presque textuellement les *Manuscrits de 1844 :* « Mais si le capital paraît comme le produit du travail, le produit du travail paraît de la même façon comme capital — non seulement en tant que produit simple, ni seulement en tant que marchandise inchangeable, mais en tant que *capital :* du travail objectivé en tant que domination, en tant que force de domination sur le travail vivant. Il apparaît donc de même comme un produit du travail, que son produit apparaisse comme une propriété *aliénée* (nous soulignons, E.M.), un mode d'existence autonome avec lequel le travail vivant est confronté, une valeur existant

pour elle-même ; que le produit du travail se cristallise comme une *puissance étrangère* (aliénée) à l'égard du travail (nous soulignons, E.M.). Du point de vue du travail, il apparaît comme étant actif dans le processus de production de manière telle qu'il détache en même temps de lui-même sa réalisation... comme une réalité étrangère, et qu'il se pose donc lui-même comme une capacité de travail sans substance, remplie seulement de besoins, face à cette *réalité aliénée* (nous soulignons, E.M.) qui ne lui appartient pas, mais qui appartient à d'autres »[480].

Cessons de citer. De tous ces passages se dégage clairement une *théorie marxiste de l'aliénation,* qui est le développement cohérent de celle contenue dans *L'Idéologie Allemande,* et le dépassement dialectique des contradictions contenues dans les *Manuscrits de 1844.*

Dans la société primitive, l'individu fournit directement du travail social. Il est harmonieusement intégré dans son milieu social, mais s'il semble « pleinement développé », ce n'est que du fait de l'étroitesse extrême des besoins dont il a pris conscience. En réalité, la pauvreté matérielle de la société, l'impuissance des hommes devant les forces de la nature[481] y sont sources d'aliénation, surtout sociale (de ses possibilités *objectives),* idéologique et religieuse[482].

Avec les lents progrès de la productivité sociale du travail, un surplus économique apparaît progressivement. Il crée les conditions matérielles de l'échange, de la division du travail et de la production marchande. Dans celle-ci, l'individu est aliéné du produit de son travail et de son activité productrice, son travail devient de plus en plus travail aliéné. Cette *aliénation économique,* qui s'ajoute maintenant à *l'aliénation sociale, religieuse et idéologique,* est essentiellement le résultat de la division sociale du travail, de la production marchande et de la division de la société en classes. Elle produit *l'aliénation politique,* avec l'apparition de l'Etat, et les phénomènes de violence et d'oppression qui caractérisent les rapports entre les hommes. Au sein du mode de production capitaliste, cette aliénation multiple atteint son point culminant : « La transformation de tous les objets en marchandises, leur quantification en valeurs d'échange fétichistes (devient)... un processus intense qui agit sur chaque forme objective de la vie »[483]. L'aliénation économique acquiert une dimension nouvelle dans *l'aliénation technique,* par le fait que l'ouvrier n'est pas seulement aliéné de ses instruments de travail, mais que ceux-ci s'opposent à lui comme une force étrangère, hostile, qui l'asservit et l'étouffe, et qui mutile ses possibilités élémentaires d'auto-développement[484]. Mais ce même mode de production crée, avec l'universalité des rapports d'échange et le développement du marché mondial, l'universalité des besoins humains et des capacités humaines, et un niveau de développement des forces productives qui rendent objectivement possible la satisfaction de ces besoins, le développement universel de l'homme[485]. L'abolition du régime capitaliste rend alors possible le dépérissement progressif de la production marchande, de la division sociale du travail et de la mutilation des hommes. *L'aliénation n'est pas*

« supprimée » par un événement unique, pas plus qu'elle n'est apparue d'un seul coup. Elle dépérit progressivement, de même qu'elle est apparue progressivement. Elle n'est de toute manière pas ancrée dans la « nature humaine » ou dans « l'existence humaine », mais dans des conditions *spécifiques* du travail, de la production et de la société humaines. On peut donc entrevoir et préciser les conditions nécessaires à son dépérissement.

Nous ne partageons pas l'avis de Gajo Petrovic, selon lequel l'aliénation constitue l'absence de réalisation des possibilités humaines déjà *historiquement créées*[486]. S'il en était ainsi, l'homme primitif (qui réalisait en effet les possibilités existant à cette époque) aurait été effectivement un homme désaliéné, contrairement à ce que Petrovic lui-même affirme. La remarque suivante d'Helmut Fleischer nous semble mieux préciser le problème : « Quelques-uns des rapports d'aliénation révélés par Marx peuvent être nés d'unités préalablement intégrées ; mais dans son sens anthropologiquement généralisé, l'aliénation ne peut être une perte de ce qu'on avait déjà possédé jadis pour l'essentiel ; le concept devrait avoir un sens prospectif plutôt que rétrospectif ; il pourrait signaler qu'on reste en retard par rapport à ce qui est déjà possible, plutôt que de signaler qu'on ait perdu ce qu'on a déjà une fois possédé. Car la notion positive (opposée à celle d'aliénation) de ce qui est propre à l'homme ne peut être conçue, d'après les prémisses de Marx, comme une idée platonicienne ou une entéléchie aristotélicienne, mais plutôt comme une anticipation ou projection enracinée dans la nature et liée à une situation historique, et plus précisément comme une projection finie à partir de l'horizon de la problématique sociale donnée[487].

Cependant, les concepts d'« anticipation » et de « projection » ne devraient pas être enfermés dans celui de ce qui est déjà historiquement possible », comme l'auteur semble le faire lui-même, dans la première partie de la citation. Car un des traits particuliers de la capacité d'anticipation humaine, c'est précisément celle que l'homme peut se poser des problèmes longtemps avant que les conditions de leur solution immédiate aient mûri. L'espoir d'une société sans oppression ni exploitation, sans divisions en classes ni aliénation, a pu surgir dans l'Antiquité classique et au Moyen Age, longtemps avant que les conditions pour la création d'une telle société soient devenues « historiquement possibles ». Le fait que ce rêve ait pu surgir exprime cependant la conscience subjective de l'aliénation, autant qu'il en reflète la réalité objective. La même constatation s'applique, *mutatis mutandis*, aux religions primitives[488].

Quelques auteurs ont parlé d'une transformation de la théorie primitive marxiste de l'aliénation en une « théorie générale du caractère fétichiste de la marchandise »[489]. Nous ne croyons pas que cette formulation soit exacte. Il est vrai que Marx a ramené l'aliénation humaine dans la société fondée sur la production marchande, pour l'essentiel à la réification des rapports humains et sociaux, causée par les relations marchandes. Mais d'abord il n'a opéré cette réduction que pour l'essentiel, et non

pour tous les aspects de l'aliénation ; car même dans la société bourgeoise, le concept d'aliénation renferme un domaine plus large que celui de la « réification » ou du « fétichisme des marchandises » (p. ex. : l'aliénation sur le plan de la consommation ; l'aliénation des capacités de développement de l'individu ; l'aliénation des connaissances socialement possibles, etc.). Et en outre Marx a-t-il continué de parler de l'aliénation dans la société primitive — comme il ressort du passage des *Grundrisse* cité plus haut — et dans cette société-là, il n'y avait ni production marchande ni *a fortiori* fétichisme des marchandises.

Et l'on comprend mieux maintenant le sens *social* des trois interprétations mystifiantes des rapports entre les *Manuscrits de 1844* et *Le Capital*, des trois interprétations erronées des rapports de Marx mûr avec le concept anthropologique du travail aliéné. Elles reflètent des *conditions historiques* et des *contextes socio-économiques précis*, qui en éclairent l'apparition, au-delà du hasard de publication des *Manuscrits* en 1932.

Pour la bourgeoisie il s'agit, après la montée phénoménale du mouvement ouvrier d'inspiration marxiste, de se réapproprier Marx en ramenant Marx tout entier à Hegel. Du même fait, elle cherche à désamorcer la signification révolutionnaire, explosive, de la doctrine de Marx, pour le réintégrer comme « penseur » et « philosophe » dans un monde capitaliste conçu, sinon comme le « meilleur des mondes », du moins comme le moins mauvais des mondes possibles.

La social-démocratie réformiste lui emboîte le pas. Mais il lui est plus difficile d'identifier le Marx des œuvres de jeunesse avec le Marx du *Capital*. Longtemps, elle a essayé de camoufler la nature révolutionnaire de l'œuvre de Marx en défendant une interprétation mécaniste de celle-ci. La tâche de renverser le mode de production capitaliste était confiée au « développement inexorable des forces productives », plutôt qu'à l'action du prolétariat organisé.

Cependant, lorsque la crise économique de 1929-33 et la montée du fascisme manifestent aux yeux de tous qu'aucun rapport causal *inévitable* ne conduit du conflit incontestable entre le niveau de développement des forces productives et les rapports de production capitalistes d'une part vers l'avènement du socialisme d'autre part, l'idéologie social-démocrate doit changer son fusil d'épaule. Après avoir longtemps méprisé les œuvres de jeunesse de Marx[490], elle y cherche brusquement l'inspiration pour opposer un « message éthique » à la fois à la réalité capitaliste désespérante, à la révolution socialiste pour laquelle elle ne veut guère opter, et à sa dégénérescence en Union soviétique à l'époque stalinienne, qui sert de repoussoir offert bien à propos. De là la vogue que les *Manuscrits de 1844* connaissent depuis plus d'un quart de siècle dans les milieux sociaux-démocrates, vogue qui s'accompagne d'une tentative délibérée d'émousser le message révolutionnaire contenu dans ces *Manuscrits*[491].

Marx en tant qu'héritier dépassant la philosophie classique allemande est « disculpé » de la responsabilité pour les méfaits du stalinisme, dans la mesure même

où « l'humanisme anthropologique » du jeune Marx est opposé à « l'économisme » du « Marx des années mûres ». On « réhabilite » Marx, pour pouvoir le retourner contre le mouvement communiste et révolutionnaire international.

Par ailleurs la réalité soviétique à l'époque stalinienne était telle que le concept de travail aliéné y provoquerait une identification inévitable avec l'image courante de cette réalité. C'est pourquoi ce concept apparut inacceptable — parce que trop explosif — aux dirigeants et idéologues de ce régime. « Dans la société soviétique, il ne pouvait plus, il ne devait plus être question d'aliénation. Le concept devait disparaître, par ordre supérieur, par raison d'Etat »[492]. De là la tentative de défigurer les œuvres de jeunesse comme les *Manuscrits de 1844*, à commencer par la tentative de ne pas les reproduire *in extenso* en une seule édition[493]. De là la tentative de minimiser le concept d'aliénation, ou de le déclarer carrément « prémarxiste ».

Ceux qui avaient dégradé le marxisme au niveau d'une apologétique vulgaire de la politique du régime stalinien étaient du même fait totalement impuissants à répondre au défi des exégètes idéalistes ou existentialistes des *Manuscrits de 1844*.

Quant aux marxistes qui d'une part reconnurent le caractère mystificateur de cette tentative, mais qui d'autre part cherchèrent à conserver leur place à l'intérieur de l'orthodoxie officielle, ils se tirèrent d'affaire en replaçant tout le Marx mûr dans le Marx jeune, arrivant souvent à des résultats analogues à ceux de la pseudo-critique bourgeoise.

11

Désaliénation progressive par la construction de la société socialiste, ou bien aliénation inévitable dans la “société industrielle” ?

La déformation idéologique et mystificatrice de la théorie marxiste de l’aliénation a ainsi des sources sociales spécifiques, dans la réalité de nos jours. Elle a en outre des fonctions apologétiques évidentes. Les idéologues de la bourgeoisie essayent de représenter les traits les plus repoussants du capitalisme contemporain comme des résultats éternels et inévitables du « drame humain ». Ils s’efforcent de ramener la conception socio-historique de l’aliénation humaine à une conception anthropologique, empreinte de résignation et de désespoir. Quant aux idéologues staliniens, ils s’efforcent de réduire le « noyau valable » de la théorie de l’aliénation à des traits spécifiques de l’exploitation *capitaliste* du travail, pour pouvoir ainsi « prouver » que l’aliénation n’existe plus en Union soviétique et ne peut exister dans aucune société de transition du capitalisme au socialisme (et a fortiori dans aucune société socialiste).

Par ricochet, la survie manifeste de phénomènes d’aliénation dans la société soviétique sert de point d’appui aux idéologues bourgeois pour démontrer triomphalement la fatalité inévitable de l’aliénation « dans la société industrielle ». Et l’obstination de l’idéologie officielle en U.R.S.S. à nier l’évidence — c’est-à-dire la survie des phénomènes d’aliénation au cours de la phase de transition du capitalisme au socialisme — risque de provoquer des conclusions analogues chez des théoriciens marxistes des pays à base économique socialiste, qui aspirent sincèrement à découvrir la réalité sous le voile des mensonges officiels.

Une analyse de la théorie marxiste de l’aliénation n’est donc pas complète, aussi longtemps qu’elle ne permet pas de formuler une *théorie marxiste de la désaliénation progressive*, et ne la défend pas avec succès contre le mythe de « l’aliénation inévitable » au sein de toute « société industrielle ».

Pareille conception marxiste de l’aliénation et de la désaliénation ne cadre évidemment pas avec l’affirmation apologétique d’auteurs comme Jahn, selon laquelle « la domination d’une puissance étrangère sur les hommes est éliminée avec la suppression de la propriété privée par la révolution prolétarienne et la construction

de la société communiste, puisque les hommes se placent ici librement en face de leurs produits... »[494]. Une thèse analogue est défendue par Manfred Buhr, qui écrit que l'aliénation est « éliminée seulement avec la révolution socialiste, la création de la dictature du prolétariat dans le processus de construction de la société socialiste »[495]. L'auteur ajoute d'ail leurs que tous les phénomènes de l'aliénation ne disparaissent pas spontanément au lendemain de la révolution socialiste. Mais il se réfère à ce propos à de vagues « survivances » idéologiques et psychologiques de l'ère capitaliste, l'individualisme bourgeois et l'égoïsme, sans en révéler les racines matérielles et sociales.

Dans un écrit postérieur, Manfred Buhr affirme nettement : « De même que le phénomène social de l'aliénation est un phénomène d'origine historique et cessera de se manifester au cours de l'histoire, le concept d'aliénation qui le reflète est également un concept historique et ne peut être appliqué de manière significative qu'à des conditions capitalistes »[496]. Il n'y a évidemment aucun rapport causal entre la première et la deuxième partie de cette phrase. Le fait que l'aliénation est un phénomène historiquement limité n'implique nullement que sa validité se limite à la seule époque capitaliste.

T.I. Oiserman développe son argumentation sur un niveau plus élevé : « Dans le socialisme (l'auteur se réfère ici explicitement à la « première phase du socialisme », d'après la formule de Marx dans la « Critique du Programme de Gotha ») n'existe pas ce que Marx a appelé l'essence, le contenu de l'aliénation, et ce contenu proprement dit ne peut y exister : domination des produits du travail sur les producteurs, aliénation de l'activité productive, des rapports sociaux aliénés, soumission de la personnalité sous les forces spontanées de l'évolution sociale »[497].

Malheureusement, tous les phénomènes qu'Oiserman vient d'énumérer non seulement peuvent subsister à l'époque de transition du capitalisme au socialisme, mais y subsistent même *inévitablement*, dans la mesure où subsistent la production marchande, l'échange de la force de travail contre un salaire strictement limité et calculé, *l'obligation économique* de cet échange, la division du travail (et notamment la division du travail en travail manuel et travail intellectuel, etc.). Et dans une société de transition bureaucratiquement déformée ou dégénérée, ces phénomènes risquent même de prendre de plus en plus d'ampleur.

Ceci est évident quand on analyse en profondeur la réalité économique des pays à base économique socialiste. Il est manifeste que les besoins de consommation des travailleurs n'y sont point entièrement satisfaits : cela n'implique-t-il pas une aliénation du travailleur par rapport aux produits de son travail, surtout quand ces produits sont des biens qu'il désire acquérir et que le développement insuffisant des forces productives (sans parler des déformations bureaucratiques du système de distribution !) l'empêche de s'approprier ? Il est manifeste aussi que la division du travail (dont les méfaits sont renforcés par l'organisation bureaucratique) aliène

souvent le travailleur et le citoyen de l'activité productive. Le nombre de candidats aux études universitaires qui ne sont pas admis à l'Université et qui sont donc obligés de poursuivre une activité *à la seule fin de subsistance* sont autant de témoins de cette aliénation. On pourrait poursuivre la liste à l'infini.

En Tchécoslovaquie, un auteur communiste, Miroslav Kusy, n'a d'ailleurs pas hésité à attirer l'attention sur des phénomènes nouveaux d'aliénation provoqués par la bureaucratisation des institutions, qui s'aliènent du peuple[498]. C'est un thème sur lequel on pourrait largement broder...

Même un auteur aussi fin que J.N. Dawydow prèfère ignorer ce problème et se cantonne prudemment dans une analyse des conditions de la désaliénation dans la deuxième phase du socialisme, analyse d'ailleurs remarquable, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Dans ces conditions, on ne peut qu'approuver Henri Lefebvre lorsque celui-ci proclame péremptoirement : « Jamais donc Marx n'a limité la sphère de l'aliénation au capitalisme »[499]. Et on doit saluer le courage de Wolfgang Heise qui affirme : « Le dépassement de l'aliénation est en même temps identique avec le développement de l'individu socialiste conscient et de la capacité de création collective. Il se réalise à travers la construction du socialisme et du communisme. De ce fait, il est un aspect de tout le processus historique pour surmonter dans toutes les relations et activités vitales les marques de l'ancienne société. Il commence avec l'émancipation de la classe ouvrière, la lutte pour la dictature du prolétariat, *et se conclut avec la réalisation de l'autogestion sociale pleine et entière* »[500]. Ceci nous paraît en gros correct, même si nous avons à critiquer Heise dans son analyse des aspects *concrets* de l'aliénation et du processus de désaliénation à l'époque de transition du capitalisme vers le socialisme.

Retenons en tout cas ceci : pour Marx, le phénomène de l'aliénation est antérieur au capitalisme. Il est lié au développement insuffisant des forces productives, à l'économie marchande, l'économie monétaire et la division sociale du travail. Aussi longtemps que survivront ces phénomènes, la survie d'une certaine forme d'aliénation humaine est inévitable[501].

Le théoricien communiste yougoslave Boris Ziherl l'admet, quant à lui, pour la « société socialiste » (nous dirions plus correctement : la société de transition du capitalisme au socialisme), ce qui est tout à son honneur. Mais ce n'est que pour s'indigner des philosophes yougoslaves qui réclament un début de désaliénation par un début de dépérissement de l'économie marchande, ou qui mettent en relief les contraintes superflues et aliénantes qui subsistent dans la société yougoslave[502].

La position des théoriciens yougoslaves officiels est fort contradictoire à ce propos. Ils affirment que les conditions matérielles ne sont pas mûres pour le dépérissement de l'économie marchande et de l'aliénation qui en résulte. Mais les conditions matérielles sont-elles mûres pour le dépérissement de l'Etat ? Contre Staline et ses

disciples, les communistes yougoslaves en avaient appelé à Lénine qui, dans *l'Etat et la Révolution,* avait démontré que, pour être conforme à la marche vers le socialisme, le dépérissement de l'Etat devait commencer « au lendemain de la révolution prolétarienne », que le prolétariat devait construire un Etat « qui n'est plus un Etat au sens propre du terme ». Ils avaient proclamé à juste titre que le refus de s'engager dans cette voie, loin de préparer « la maturation des conditions objectives », allait fatalement ériger des *obstacles supplémentaires* sur la voie d'un dépérissement futur. Celui-ci ne peut tout de même pas surgir d'un renforcement continuel du même Etat !

Mais le raisonnement qui est exact pour l'Etat l'est aussi pour l'économie marchande[503]. Le prolétariat ne peut s'en priver dès le lendemain du renversement du capitalisme ; elle est liée à une phase historique du développement des forces productives, qui est loin d'être dépassée dans les pays dits « en voie de développement » (et tous les pays à base économique socialiste, à l'exception de la R.D.A., se trouvaient dans cette catégorie au moment d'entamer la construction du socialisme). Elle peut et doit être utilisée dans le cadre d'une économie planifiée — pour perfectionner cette planification et accélérer le développement des forces productives, sans lequel son dépérissement final serait utopique.

Mais en même temps elle doit *commencer à dépérir,* sinon son extension créerait des obstacles nouveaux — objectifs et subjectifs — sur la voie de son dépérissement futur. La nature de ces obstacles nouveaux s'est manifestée tragiquement en Yougoslavie, où la marchandise a reproduit une des contradictions sociales qu'elle contient en germe : le chômage, avec toutes les conséquences qui en découlent aussi pour la conscience de l'homme[504]. Pas plus que l'Etat ne peut miraculeusement dépérir d'un seul coup après s'être constamment renforcé dans la période précédente, l'économie marchande ne peut miraculeusement dépérir après s'être constamment consolidée et étendue dans la période de transition du capitalisme au socialisme.

Les philosophes yougoslaves qui soulèvent le problème de la survie et de la reproduction de phénomènes d'aliénation dans leur pays[505] sont donc plus « marxistes » à ce propos que les théoriciens officiels — même s'ils sont quelquefois amenés, sous l'influence des mauvaises expériences qu'ils ont vécues, à placer un point d'interrogation sur la théorie marxiste de la désaliénation intégrale de l'homme dans la société communiste.

La possibilité de cette désaliénation est également contestée dans deux ouvrages récents d'Henri Lefebvre[506], où l'auteur n'entrevoit plus qu'un continuel balancement entre aliénation, désaliénation et aliénation nouvelle. Il affirme à juste titre qu'il faut « complètement particulariser, « historiser » et « relativiser le concept d'aliénation »[507]. Mais si, en relativisant ce concept, on supprime la possibilité de sa négation intégrale, on tend à le rendre de nouveau absolu. Ainsi, la tentative de Lefebvre d'« historiser » l'aliénation doit-elle être considérée comme ayant échoué, car elle a produit le résultat dialectique inverse, elle a de nouveau transformé

l'aliénation en un concept immanent à la société humaine, même s'il se présente sous des formes différentes dans chaque type de société différent.

Les sources de ce scepticisme historique sont évidentes : ce sont les phénomènes négatifs qui ont accompagné les premières tentatives historiques de construire une société socialiste[508]. Il s'agit de produits du stalinisme, qui a outrageusement et inutilement accentué les phénomènes d'aliénation qui ne peuvent pas ne pas subsister à l'époque de transition du capitalisme au socialisme.

Ainsi, le nouveau scepticisme d'un Lefebvre ou d'un Pesic-Golubovic n'est-il qu'une réaction négative devant l'expérience stalinienne, de même que l'apologétique des Buhr, Jahn, Oisermann et Ilenkov n'est qu'un produit de la même expérience, cherchant à passer sous silence les aspects négatifs de la réalité sociale dans les pays à base d'économie socialiste. Lorsque la pensée dépasse cette apologétique, dans un nouveau contexte politique à l'Est, elle peut soit déboucher sur un retour à la conception originelle de la désaliénation chez Marx — la désaliénation en tant que processus dépendant d'une infrastructure matérielle et sociale qui n'existe pas encore à l'époque de transition du capitalisme au socialisme — soit déboucher sur le scepticisme quant aux possibilités de désaliénation intégrale.

La tâche scientifique est au contraire celle d'analyser les sources socio-économiques de la survie de phénomènes d'aliénation à l'époque de transition du capitalisme au socialisme, et pendant la première phase du socialisme, de découvrir les moteurs du processus de désaliénation pendant ces mêmes phases. Il s'agit d'effectuer l'analyse en faisant d'abord abstraction des facteurs qui renforcent et aggravent l'aliénation par suite de la déformation ou de la dégénérescence bureaucratiques de la société de transition, puis d'intégrer ces facteurs particuliers dans une analyse plus concrète des phénomènes d'aliénation dans des pays comme l'U.R.S.S., les « démocraties populaires », etc.

La source générale de la survie des phénomènes d'aliénation à l'époque de transition, et dans la première phase du socialisme, c'est le degré de développement insuffisant des forces productives et la survie des normes de distribution bourgeoises qui en découlent[509]. La contradiction entre le mode de production socialisé et les normes de distribution bourgeoises — contradiction principale de l'époque de transition — introduit des facteurs d'aliénation dans les rapports de production. Les travailleurs continuent à subir, ne fût-ce que partiellement, l'effet d'une évolution sociale objective et spontanée qu'ils ne contrôlent pas (survie des « lois du marché » dans le domaine des biens de consommation ; survie d'une « sélection professionnelle » qui ne développe pas entièrement toutes les aptitudes de tous les individus, etc.).

Lorsque s'y ajoutent l'hypertrophie de la bureaucratie, l'absence de démocratie socialiste sur le plan politique, l'absence d'autogestion ouvrière sur le plan économique, l'absence de liberté de création sur le plan culturel, des *facteurs*

spécifiques d'*aliénation*, résultant de la déformation ou de la dégénérescence bureaucratiques, s'ajoutent aux facteurs inévitables que nous venons de mentionner. La bureaucratisation de la société de transition tend à exaspérer la contradiction entre le mode de production socialisé et les normes de distribution bourgeoises, notamment par l'accentuation de l'inégalité sociale. La généralisation de l'économie monétaire va dans le même sens.

Wolfgang Heise se livre à ce propos à une analyse fort subtile. Si la propriété collective des moyens de production et la planification socialiste surmontent en *principe* l'impuissance sociale devant l'évolution de la société dans son ensemble, cela ne signifie pas que cette impuissance sociale se trouve immédiatement surmontée pour tous les individus. Il faut tenir compte non seulement des scories idéologiques du passé capitaliste, des membres des anciennes classes dominantes, de l'éducation insuffisante d'une partie du prolétariat, etc. Il faut aussi comprendre que cette impuissance n'est surmontée en pratique que lorsque les individus *réalisent* leur identité avec la société à travers une activité sociale fondée sur une large mesure de décisions libres[510]. Ceci implique non seulement une autogestion intégrale du Travail au niveau de l'économie prise dans son ensemble (non seulement dans le processus de production mais encore dans celui de distribution et de consommation), mais encore un dépérissement de l'Etat et la disparition de tous les rapports humains fondés sur la contrainte et l'oppression.

Jusque-là l'analyse de Heise nous semble correcte. Mais en affirmant que le processus de désaliénation ne peut être un phénomène spontané, mais doit être guidé par le parti, il commence par affirmer que le risque de bureaucratisation — de voir les appareils devenir autonomes par rapport aux objectifs de la société dans son ensemble — peut être le mieux neutralisé par cette action du parti[511]. C'est pécher par une vision idéaliste et perdre de vue qu'il y a *deux sources objectives* de la bureaucratisation : d'une part la survie d'un processus économique spontané (survie de normes de distribution marchandes et d'éléments d'économie marchande, survie de la division du travail, des privilèges de culture et de délégations de pouvoir, qui poussent les appareils à devenir autonomes et à se transformer de serviteurs en maîtres de la société) et d'autre part la centralisation du surproduit social et le droit de disposer librement de celui-ci qui échoit à l'appareil. Le double processus de désaliénation par rapport à ces phénomènes spécifiques d'aliénation, c'est donc le dépérissement progressif de l'économie marchande et de l'inégalité sociale, et le remplacement du système de gestion étatique de l'économie par un système d'autogestion ouvrière, démocratiquement centralisé. De ce fait, l'infrastructure matérielle de la bureaucratisation est détruite. Et c'est seulement dans ces conditions que l'action subjective du parti — et l'amplification de la démocratie socialiste sur le plan politique, qui implique l'abandon du dogme du parti unique — peut s'émanciper de l'emprise bureaucratique qui la subjugue[512].

Heise insite à juste titre sur l'importance d'un développement suffisant des forces productives pour permettre le déclenchement de tous ces processus de désaliénation. Mais après avoir péché d'abord par volontarisme, il pèche ensuite par déviation mécaniste. Pareil développement des forces productives réclame « un degré extraordinairement élevé de l'organisation et de la différenciation des fonctions sociales » ; c'est pourquoi il serait « insensé de réclamer la démocratie directe dans la production ou l'abandon de la planification centrale autoritaire... comme condition du dépassement de l'aliénation... Ce serait une exigence opposée à la nécessité réelle de la production rationnelle, opposée à la logique économique et technique... »[513].

Il est remarquable que, poussée dans ses derniers retranchements, une apologie de l'absence d'autogestion ouvrière en R.D.A. manipule le même argument que les idéologues bourgeois utilisent pour démontrer l'inévitabilité de l'aliénation, non seulement en régime capitaliste mais dans toute « société industrielle » : « le degré élevé de différenciation des fonctions sociales ». Nous y reviendrons plus loin. Il est aussi remarquable que Heise ne peut concevoir la planification centrale que comme planification autoritaire, et que, de même que les auteurs yougoslaves, il reste enfermé dans le dilemme : ou bien anarchie de la production (économie de marché), ou bien planification autoritaire. La possibilité d'une planification *démocratiquement centralisée,* résultant d'un congrès de conseils ouvriers gérant les entreprises, semble lui échapper. Ce qu'il appelle « la réduction du degré d'organisation de la société » équivaut chez lui (comme chez les auteurs staliniens et bourgeois !) à la suppression des structures autoritaires. Comme si les « producteurs associés » — pour parler avec Marx — étaient incapables d'améliorer le degré de *l'organisation* sociale en substituant, du moins entre eux[514], la discipline librement consentie à une hiérarchie de commandants et de commandés !

Mais la faiblesse fondamentale du raisonnement de Heise est encore plus profonde. D'une part, il se réclame de la primauté de l'action du parti (contre les tendances à la spontanéité du bureaucratisme) ; d'autre part, il invoque la primauté de la croissance économique (contre la démocratisation de la vie des entreprises). Il ne semble pas s'apercevoir que la puissance de la bureaucratie se reflète *subjectivement* dans cet argument économique, qu'en l'acceptant, on paralyse d'avance toute action subjective contre elle. Car ne prétend-elle pas incarner la « compétence » et la « spécialisation », face aux masses ignares ? Et il ne remarque pas non plus *qu'objectivement,* la bureaucratie reste toute-puissante aussi longtemps qu'elle peut souverainement disposer du surproduit social (que ce soit par voie d'autorité, comme en U.R.S.S., ou par l'intermédiaire des « lois du marché », comme en Yougoslavie).

C'est pourquoi il réclame bien des « correctifs » contre les « erreurs », sous forme d'un « droit de contrôle croissant de la collectivité » ; c'est pourquoi il admet qu'à la longue, la centralisation du pouvoir dans l'appareil devrait être surmontée par la « démocratie socialiste » et le « développement d'une activité consciente des

masses »[515] — sans en tirer la conclusion manifeste du point de vue marxiste que le pas décisif vers cette démocratie, c'est celui qui soumet à l'ensemble des travailleurs — aux « producteurs associés » — la gestion de la production et la possibilité de disposer du surproduit social.

J.N. Dawydow s'efforce d'analyser les mécanismes de la désaliénation dans la construction du communisme de manière bien plus approfondie que Wolfgang Heise. Pour Marx, la division du travail capitaliste a abouti à l'élimination complète de la liberté de la sphère de la production matérielle ; cette liberté, le communisme la lui réintégrera, car les besoins de la technique eux-mêmes réclament une mobilité de fonction de plus en plus grande chez les producteurs, devenus principale force productive de par leurs connaissances scientifiques. L'individualité universellement développée est possible, sur la base de cette technique. Celle-ci la réclame même, puisque du point de vue de cette « économie politique du communisme », chaque homme qui n'est pas devenu une « individualité pleinement développée » représente une énorme perte économique[516].

Mais cela signifie que dans des conditions d'abondance de plus en plus généralisées de biens matériels, le but principal de la production devient celui de produire des individus « totalement » développés, créateurs et libres[517]. Dans la même mesure où l'homme devient la « force productive principale »[518] du fait de l'énorme extension de la technologie scientifique, il est de moins en moins « intégré » directement dans le processus de production. Dans la même mesure où le « travail vivant » est expulsé du processus de production, il se revalorise comme organisateur et contrôleur de ce processus. Et dans la même mesure où s'opère ainsi la production parallèle d'une abondance de biens matériels et d'hommes universellement développés, la domination du « travail mort » sur le « travail vivant » disparaît, et la liberté est « réintégrée » dans la production matérielle[519].

Toute cette analyse qui s'appuie essentiellement sur les passages des *Grundrisse* de Marx que nous avons cités plus haut, nous paraît de nature à éclairer fondamentalement le problème[520]. Sa faiblesse principale c'est qu'elle saute d'un seul coup de la société capitaliste aux rapports de production *communistes* — sans analyser les médiations historiques nécessaires et inévitables, c'est-à-dire sans décrire les moteurs concrets de la désaliénation progressive dans la phase de transition, lors de la construction du socialisme. L'autogestion ouvrière ; la planification centrale démocratique-centraliste ; le dépérissement progressif de la production marchande ; la généralisation de l'enseignement supérieur ; la réduction radicale de la journée de travail ; le développement de l'activité créatrice au cours du « temps libre » ; l'interpénétration progressive des habitudes de consommation à l'échelle mondiale ; la révolution psychologique provoquée par ces transformations successives, et notamment par le dépérissement de la production marchande[521] : tout cela n'est pas intégré dans l'analyse de Dawydow et devrait la compléter pour enlever à son étude

un soupçon d'axiomatisme, que ses critiques bourgeois et dogmatiques lui reprocheront à tort[522].

C'est que, pour être logique, l'analyse de la désaliénation progressive du travail et de l'homme sous le socialisme doit s'intégrer dans une analyse exhaustive de son aliénation à l'époque de transition. Dans l'absence de celle-ci, celle-là devient arbitraire. Elle acquiert un aspect de « fuite en avant » qui irrite ceux qui accordent la priorité à une approche plus pragmatique de la réalité immédiate. Mais du moins cette « fuite en avant » a-t-elle le mérite de la clarté et de perspectives précises. Elle reste fidèle à l'enseignement de Marx, qui rejette toute conception anthropologique de l'aliénation.

Le même mérite ne revient pas aux conclusions désabusées qu'un Adam Schaff tire de sa confrontation avec la réalité polonaise d'aujourd'hui. Il admet la survie de phénomènes d'aliénation dans la société socialiste — mais se tire d'affaire en mettant en doute la possibilité de réaliser, même dans la société communiste, le dépérissement de l'Etat, la disparition de la division du travail (qu'il conçoit de manière mécanique ; la lecture de Dawydow devrait le faire changer d'avis !) et la suppression de la production marchande[523]. Cette revision sceptique et misanthrope de Marx a été critiquée par les dirigeants du P.C. polonais[524] — mais non dans le sens d'une analyse franche des obstacles à la désaliénation qu'impose la réalité sociale bureaucratisée de leur pays, mais dans le sens d'une simple négation apologétique du problème. Schaff, qui a essayé de formuler au moins un « programme d'action » contre l'aliénation, est relativement plus sincère[525]. Mais les uns comme l'autre sont impuissants à rappeler l'enseignement de Marx, et ne peuvent ainsi arrêter la montée de la philosophie et de la sociologie non marxistes en Pologne.

C'est ainsi qu'un sociologue comme Stanislaw Ossowsky affirme que la conception classique des classes sociales formulée par Marx ne s'applique de manière intégrale qu'à un type de société caractérisé par le capitalisme de libre concurrence. Aujourd'hui, non seulement l'appropriation des moyens de production mais encore celle des biens de consommation permettrait d'établir la « domination économique sur les hommes ». Il y aurait aussi de nouvelles formes de « domination de l'homme sur l'homme, domination qui serait fonction soit de la propriété des moyens de production, soit de la propriété des moyens de consommation, soit de la propriété des moyens de violences, soit d'une combinaison entre ces différentes propriétés-là »[526]. On passe clairement d'une sociologie partant des notions de classe sociale et de surproduit social à une sociologie fondée sur le concept infiniment plus vague et moins opératoire de « groupes dominants »[527]. Et le pont est ainsi jeté entre la sociologie (et la philosophie) critiques mais révisionnistes dans les pays dits socialistes, et la sociologie académique des pays capitalistes, qui rejette le marxisme au nom d'une division de la société en « commandants » et « commandés ».

Il est inutile de souligner le caractère apologétique de cette conception de la

« société industrielle », telle qu'elle a été élaborée par de nombreux auteurs. Ce qui est spécifique au mode de production capitaliste est attribué à toute société à l'âge de la grande industrie[528]. Ce qui découle d'un type d'organisation *sociale* est attribué à une forme d'organisation *technique.*

La plupart des sociologues occidentaux tirent des conclusions pessimistes de cette identification mystificatrice de rapports sociaux et de rapports avec la technique. Ils font resurgir l'ancien mythe du Leviathan de Hobbes, et voient l'homme moderne inévitablement écrasé par la machine, issue de son cerveau. L'aliénation du travail, l'écrasement du travailleur par son propre produit, seraient le résultat inévitable de la grande industrie, et cette aliénation s'aggraverait implacablement, au fur et à mesure que l'appareil technique se perfectionnerait.

Il faut reconnaître que la dégénérescence bureaucratique de l'U.R.S.S., surtout à l'époque stalinienne, a fourni beaucoup d'arguments aux partisans de cette thèse pessimiste. Ce qui les caractérise pourtant en général, c'est l'absence d'analyse en profondeur, qui dégagerait des *lois de développement* de la réalité sociale d'une description purement phénoménologique.

En affirmant qu'il y aura toujours des « commandants » et des « commandés », qu'il y aura toujours des biens rares et la nécessité d'une répartition aliénante de ceux-ci, on élève au niveau d'axiome non pas les conclusions mais les prémisses d'un raisonnement. On croit s'appuyer sur les faits empiriques, mais on nie en réalité une *tendance* qui va dans le sens inverse. Car il est difficile de contester que la richesse potentielle de la société, le degré de satisfaction des besoins rationnels, et la possibilité d'éliminer de ce fait des mécanismes de contrainte de l'organisation socio-économique, augmentent à pas de géant depuis un siècle et surtout au cours du dernier quart de siècle, dans la société dite « industrielle ». Pourquoi supposer que cette tendance ne puisse pas aboutir à un « saut » qualitatif, où dépérirait l'asservissement de l'homme aux nécessités d'une « lutte pour l'existence », et où s'épanouirait sa capacité de dominer son organisation sociale autant qu'il dominerait les forces de la nature ?

Or, il faut bien reconnaître que la tendance de développement de la technique ne va nullement dans le sens prévu par les pessimistes. Georg Klaus distingue à juste titre *deux* types d'automation, dont la seconde, beaucoup moins rigide que la première, et fondée sur la cybernétique, crée l'infrastructure d'un dépérissement du travail aliénant, les préconditions d'un travail universellement créateur. Et un savant comme le professeur Van Melsen admet honnêtement que la technique est encore dans sa phase primitive, et que beaucoup de ses aspects abrutissants résultent précisément de ce primitivisme : « Lorsque les premiers besoins sont en effet satisfaits, il est fort bien possible, en partie grâce au progrès technique lui-même, de produire beaucoup de petites séries et d'incorporer dans chacune de ces séries des projets artistiques originaux. En outre, le temps de « travail obligatoire » de plus en plus réduit

contribuera à ramener à l'épanouissement toutes ces choses qui réclament tant de soins personnels et d'amour... Sans doute reviendront-elles sous la forme d'arts libres pratiqués par ceux qui auront été libérés par la technique »[529]. Il va sans dire que cette action émancipatrice de la technique ne sera possible que lorsque celle-ci aura été libérée de l'emprise du profit privé et de la mise en valeur du capital.

Le pessimisme prononcé des partisans de la thèse de l'aliénation inévitable dans la « société industrielle » s'explique par ailleurs par une confusion entre les *sources véritables du pouvoir* et les *articulations fonctionnelles du pouvoir*[530]. Le conseil d'administration d'une société capitaliste par actions peut décider la fermeture de ses entreprises — et la suppression de toute la hiérarchie bureaucratique patiemment construite — sans avoir préalablement empiété sur « l'autonomie croissante » des laboratoires de recherche ou du département du *planning* technologique. Mais sa décision de dissoudre la société, prise en fonction d'impératifs de profit, révèle combien la délégation de pouvoir qui lui a précédé était limitée à des fonctions déterminées, et combien la propriété privée reste la source réelle du pouvoir. Pourquoi un conseil ouvrier ne pourrait-il pas déléguer de même certains pouvoirs techniques, sans perdre pour autant la possibilité de prendre (ou même de faire prendre par les collectifs de travailleurs) les décisions fondamentales de *gestion économique ?*

Ce n'est pas de l'inéluctabilité technique de ces articulations fonctionnelles que découle l'impossibilité de « démocratiser les entreprises ». Ce n'est pas la complexité et la différenciation croissante des tâches qui s'opposent à cette démocratisation. C'est dans le droit de décision de dernier ressort que veulent se réserver les gros actionnaires et leurs alliés-délégués, les *managers*, que réside l'obstacle infranchissable, en régime capitaliste[531]. Si cet obstacle est éliminé par la révolution socialiste, il n'y a aucune raison *a priori* de croire que de « nouvelles aliénations » doivent résulter des impératifs techniques au sein des entreprises autogérées, démocratiquement centralisées.

Le même pessimisme résulte encore d'une distinction insuffisante entre *l'automatisme apparent des mécanismes* et les *décisions humaines inspirées par des mobiles socio-économiques* qui caractérisent la société dite « industrielle ». Quand un auteur comme Wiener craint que les machines finissent par prendre des décisions indépendamment d'un jugement quelconque des hommes (eux-mêmes mécanisés)[532], il oublie que la tendance à la mécanisation du travail à la base est accompagnée dans la société capitaliste d'une concentration inouïe de *pouvoir de décision* au sommet, où une poignée d'hommes, aidés par une énorme masse d'informations reçues, et s'appuyant sur toutes les articulations fonctionnelles du pouvoir qui en augmentent la force de frappe, restent seuls maîtres, en dernière instance, de décider si telle ou telle orientation *suggérée* par des *computers* sera en définitive prise ou non[533]. Ce que la théorie marxiste éclaire, ce sont les *mobiles* qui inspirent en définitive ces hommes : ni des mobiles arbitraires, ni des mobiles irrationnels, ni un simple jeu, mais la

défense globale d'intérêts de classe, tels que la couche la plus puissante au sein de cette classe les comprend.

Or, s'il en est effectivement ainsi, il est clair qu'il suffit de substituer à ce pouvoir de décision d'une petite poignée celui de la masse des « producteurs associés », pour que ces mêmes machines se mettent à *servir* la société, dans la même mesure où elles semblent l'*asservir* aujourd'hui »[534].

A côté des mystifications pessimistes subsistent cependant aussi quelques mystifications optimistes. L'aliénation du travail résulterait bien inévitablement de la « société industrielle », mais elle pourrait être surmontée sans un renversement nécessaire du capitalisme. Il suffirait, disent les uns, de rendre aux travailleurs un « sens de la participation »[535], voire une « éthique du travail » grâce à des relations humaines revalorisées au sein de l'entreprise, pour que ces travailleurs n'aient plus le sentiment d'être aliénés[536]. Il faudrait assurer, affirment d'autres, des mécanismes de communication, de dialogue et de création, qui rendent au travailleur le sens de sa personnalité et de sa liberté dans le travail ou dans le loisir[537].

La première thèse est nettement apologétique. Disons même qu'elle est sans aucun doute au service direct du Grand Capital, puisque son but avoué c'est d'atténuer les conflits sociaux *au sein du régime tel qu'il est.* Ce que les spécialistes des « relations humaines » cherchent à abolir, ce n'est pas la réalité de l'aliénation ; c'est la conscience que les travailleurs ont de cette réalité. Leur pseudo-désaliénation serait l'aliénation poussée au paroxysme, celle où le travailleur aliéné serait aliéné de la conscience de son état d'être humain mutilé[538]. L'aliénation acquiert ainsi des dimensions supplémentaires, par la tentative de la société bourgeoise de manipuler non seulement la pensée et les habitudes, mais même l'inconscient des producteurs. Il y a cependant peu de chances que les techniciens des « relations humaines » puissent à la longue empêcher les prises de conscience par les travailleurs de l'état d'oppression dans lequel ils se trouvent[539].

La seconde thèse, plus subtile, est surtout ambiguë. Elle est formulée comme un impératif moral, apparemment indépendant de la « forme des institutions » (c'est-à-dire du mode de production). Mais François Perroux précise que « ce n'est pas dans un cadre rigide d'institutions, qui consacrent l'erreur et l'injustice dans le tout social, que des institutions spécialisées peuvent remplir leur fonction »[540]. Une société fondée sur *l'obligation* pour le travailleur de vendre sa force de travail et d'exécuter un travail abrutissant pour obtenir les biens de subsistance nécessaires à sa survie n'est-elle pas un « cadre rigide qui consacre l'erreur et l'injustice » ? Comment peut-on rendre au travailleur, dans ce cadre-là, « le sentiment qu'il participe à une création collective », ou « l'occasion et les moyens de prendre conscience de soi », pendant ses loisirs ? Au sein du mode de production capitaliste, ce ne serait que tromperie grossière. La réalisation de ce programme réclame le renversement de la société capitaliste. Mais à partir de ce moment, le programme de Perroux devrait connaître

une singulière expansion. Il ne s'agirait plus de donner au travailleur le « sentiment » de participer à une création collective, mais d'en faire un créateur effectif. Il ne s'agirait plus de lui donner l'occasion et les moyens de « prendre conscience de soi » dans ses loisirs, mais l'occasion de se réaliser lui-même par une création libre, sans contrainte extérieure. Il ne s'agirait plus seulement de laisser se développer des « zones bienfaisantes » de « curiosité désintéressée », mais d'arriver à une autogestion intégrale des hommes, dans toutes les sphères de l'activité sociale.

Car là réside bien la clé de la désaliénation définitive. Elle est fonction de l'abolition du travail (au sens où Marx et Engels l'entendent dans *L'Idéologie Allemande)*[541], ou, si l'on veut, de la substitution au travail mécanique et schématique, d'un travail réellement créateur, et qui n'est plus travail au sens traditionnel du mot, qui n'a plus pour but de « gagner sa vie », qui n'aboutit plus à ce qu'on perde sa vie pour assurer l'existence matérielle, mais qui est devenu activité créatrice universelle de l'homme[542].

Une critique des conceptions apologétiques de la bourgeoisie et de la bureaucratie nous renvoie ainsi à la vision grandiose de la société sans classe que Marx a évoquée dans les *Grundrisse,* et qui reproduit, sur un plan plus élevé, parce que nourrie de connaissances scientifiques et d'une démonstration socio-économique cohérente, la vision analogue qu'il avait déjà esquissée dans les *Manuscrits de 1844* et dans *L'Idéologie Allemande.*

Et c'est dans la transformation de la théorie de l'aliénation d'une conception anthropologique, métaphysique et résignée, en une conception historique, dialectique et révolutionnaire, que réside en résumé toute l'œuvre économique gigantesque que Marx a accomplie entre sa première lecture des économistes classiques en 1843-4 et la rédaction des *Grundrisse* en 1857-8.

Nous pouvons ainsi conclure en répondant à une question qui n'a cessé d'être discutée par des commentateurs de Marx : celle concernant *la nature spécifique de Marx en tant qu'économiste.* Deux thèses se trouvent en face l'une de l'autre. Il y a d'une part ceux qui, comme M. Rubel ou, dans une moindre mesure le R.P. Bigo, contestent en réalité que Marx ait fait œuvre d'économiste, affirment que c'est par une « intuition géniale »[543] qu'il aurait formulé ses théories fondamentales, ou disent même plus clairement : « Marx ne sera nullement le promoteur d'une nouvelle théorie économique, mais un des pionniers de la sociologie scientifique »[544].

Il y a d'autre part ceux qui admettent, avec le professeur James, que Marx a été le plus grand économiste du XIXe siècle[545], ou avec Jean Marchal qu'il a été l'économiste qui a permis à la science économique d'obtenir « la grande vision d'une évolution immanente des processus économiques »[546].

A notre avis, Marx a répondu d'avance aux uns et aux autres dans une définition de sa méthode qui constitue en même temps une critique de la méthode de Lassalle : « Il (Lassalle) apprendra à ses dépens qu'il est tout autre chose d'amener une science par

la critique au point où l'on peut la représenter dialectiquement, et d'appliquer un système abstrait, achevé, de logique partant du pressentiment de pareil système »[547]. Et dès les *Manuscrits de 1844*, il avait inclu l'avertissement suivant dans l'Introduction : « Je n'ai pas à offrir au lecteur habitué à l'économie politique l'assurance que mes résultats ont été gagnés par une analyse fondée sur une étude consciencieuse, critique, entièrement empirique, de l'économie politique »[548].

Marx est parti de la volonté d'une critique d'ensemble de la société bourgeoise, prise dans sa totalité. Cela l'a amené à formuler quelques lois générales sur l'évolution de *toutes* les sociétés humaines. Une de ces lois, c'est le fait que les rapports de production constituent en quelque sorte « le système anatomique » de la société. Pour pouvoir formuler cette loi de manière efficace, il a du commencer par s'approprier toutes les données empiriques de la science économique de son époque (ainsi que beaucoup de données d'autres sciences humaines)[549]. Pour mener à bien l'œuvre de critique totale à l'égard de la société bourgeoise, il a dû en outre approfondir l'histoire des doctrines économiques[550], dont le développement suit une logique interne, même si elle est déterminée en dernière analyse par l'évolution socio-économique dans son ensemble. Cette double obligation l'a amené à s'occuper de la matière de la science économique en tant qu'économiste doté d'une conscience particulière de l'impossibilité de détacher cette science économique des autres sciences humaines[551]. Marx n'a donc pu être « un des pionniers de la sociologie scientifique » que dans la mesure où il a fait œuvre autonome d'économiste. Sans ses découvertes propres en tant qu'économiste, toute sa théorie sociale aurait conservé un caractère essentiellement utopique, volontariste et « philosophique » au sens négatif du terme[552]. Ce n'est que grâce à ses découvertes économiques qu'il a pu réaliser ce qu'il a lui-même considéré comme l'œuvre majeure de sa vie : *donner un fondement scientifique à l'aspiration et à la lutte socialistes du prolétariat* : « la pensée dialectique... rend compréhensible la simultanéité de l'objectivité des connaissances des sciences sociales et des positions politiques qui s'impose à celui qui en est pénétré dans le processus social »[553].

Il est impossible de *dissocier* chez Marx le sociologue du révolutionnaire, l'historien de l'économiste. Mais il n'a pu être efficacement, c'est-à-dire scientifiquement, sociologue, historien et surtout révolutionnaire que parce qu'il a été économiste, que parce qu'il a bouleversé la science économique par des découvertes dont nous avons voulu suivre pas à pas la genèse dans cette étude. Ce travail accompli, *le Capital* était fait ; il ne restait qu'à l'écrire.

Bibliographie

ŒUVRES DE MARX ET D'ENGELS CITEES

K. MARX, « Der Kommunismus und die Augsburger Allgemeine Zeitung », in K. MARX, FR. ENGELS, *Historisch-kritische Gesamtausgabe,* I, 1, p. 260, Verlagsgesellschaft Frankfurt/Main, 1927.

K. MARX, « Debatten über das Holzdiebstahlgesetz », *ibid.,* p. 266.

K. MARX, « Rechtfertigung des Korrespondenten von der Mosel », *ibid.,* p. 355.

K. MARX, « Kritik des Hegelschen Staatsrechts », *ibid.,* p. 403.

K. MARX, « Zur Judenfrage », *ibid.,* p. 576.

K. MARX, « Zur Kritik der Hegelschen Rechtsphilosophie, Einleitung », *ibid.,* p. 607.

FR. ENGELS, « Briefe aus England für die Rheinische Zeitung » in K. MARX, FR. ENGELS, *Historisch-kritische Gesamtausgabe,* I, 2, p. 351.

FR. ENGELS, « Umrisse zu einer Kritik der Nationalökonomie », *ibid.,* p. 397.

FR. ENGELS, « Artikel aus *The New Moral World », ibid.,* p. 435.

K. MARX, « Oekonomisch-philosophische Manuskripte », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* Berlin, Dietz-Verlag, 1955, p. 42.

K. MARX, *Aus den Exzerptheften,* Paris, Anfang 1844 - Anfang 1845, in K. MARX, FR. ENGELS, *Historich-kritische Gesamtausgabe,* I, 3, p. 409.

K. MARX, « Kritische Randglossen zum Artikel : « Der König von Preussen und die Sozialreform », in *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels,* herausgegeben von Franz Mehring, 3e édition, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1920, tome II, p. 41.

K. MARX, FR. ENGELS, « Die heilige Familie », in *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels,* tome II, p. 103.

FR. ENGELS, « Die Lage der Arbeitenden Klasse in England », in K. MARX, FR. ENGELS, *Historisch-kritische Gesamtausgabe,* I, 4.

K. MARX, FR. ENGELS, *Die Deutsche Ideologie,* Berlin, 1953, Dietz-Verlag.

K. MARX, « Exzerpthefte von Marx — Brüssel-Manchester 1845-1847 », in K. MARX, FR. ENGELS. *Historisch-kritische Gesamtausgabe,* I, 6. p. 597.

K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* suivi de *Rede über den Freihandel,* 8e édition, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1920.

FR. ENGELS, « Grundsätze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS,

Kleine ökonomische Schriften, p. 201.
K. MARX, « Arbeitslohn », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften.*
K. MARX, FR. ENGELS, *Das Kommunistische Manifest*, Buchlandlung Vorwärts, Berlin, 1918.
K. MARX, « Travail salarié et capital », in K. MARX, FR. ENGELS, *Œuvres Choisies en deux volumes*, Moscou, Editions du Progrès, 1955, p. 62.
K. MARX, « Les luttes de Classes en France (1848-1850) », in K. MARX, FR. ENGELS, *Œuvres Choisies en deux volumes*, tome I, Moscou, Editions du Progrès, 1955.
K. MARX, FR. ENGELS, « Revue », in *Neue Rheinische Zeitung - politisch-ökonomische Revue*, Facsimile Ausgabe.
K. MARX, *Enthüllungen iiber den Kommunistenprozess zu Köln*, 4e édition par Fr. Mehring, Buchhandlung Vorwärts, Berlin, 1914.
FR. ENGELS, « Zur Geschichte des Bundes der Kommunisten », in K. MARX, *Enthüllungen über den Kommunistenprozess zu Köln.*
K. MARX, « Pauperismus und Freihandel », in K. MARX, FR. ENGELS, *« Gesammelte Schriften » 1852-1862, herausgegeben von Rjasanov*, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1920.
K. MARX, « Die Handelskrise in England », in K. MARX, FR. ENGELS, *Werke*, Band 12, Dietz-Verlag, Berlin, 1961.
K. MARX, « Der Handel in China », in K. MARX, FR. ENGELS, *Werke*, Band 13, Dietz-Verlag, Berlin, 1961.
Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx 1844-1883, herausgegeben von Bebel und Bernstein, 4 Bande, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1921.
K. MARX, *Zur Kritik der politischen Oekonomie*, édition Kautsky, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1920.
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, 2 Bände, Dietz-Verlag, Berlin, 1953.
K. MARX, *Theorien über den Mehrwert*, édition Kautsky, Dietz-Verlag, Stuttgart.
K. MARX, *Theorien über den Mehrwert*, vollständige Ausgabe, Dietz-Verlag, Berlin, 1956.
K. MARX, *Das Kapital*, I Band, Otto Meissner, Hamburg, 1890 ; Band II und III, Hamburg, Otto Meissner, 1921.
K. MARX, « Kritik des Gothaer Programms », in K. MARX, FR. ENGELS, *Ausgewählte Schriften in zwei Bänden*, II, Verlag für fremdsprachige Literatur, Moskau, 1950.
K. MARX, FR. ENGELS, *Briefe über « Das Kapital »*, Dietz-Verlag, Berlin, 1954.
K. MARX, FR. ENGELS, *Ausgewählte Briefe*, Dietz-Verlag, Berlin, 1955.
K. MARX, *Briefe an Kugelmann*, Dietz-Verlag, Berlin, 1949.

FR. ENGELS, « Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie », in K. MARX, FR. ENGELS, *Ausgewählte Schriften in zwei Bänden*, Band II, Verlag für fremdsprachige Literatur, Moskau, 1950.
FR. ENGELS, « Artikel Karl Heinrich Marx », in *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, vol. VI, 4. Auflage, Jena, Gustav-Fischer-Verlag, 1925, pp. 496-503.
FR. ENGELS, *Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft*, Verlagsgenossenschaft Ausländischer Arbeiter in der UdSSR, Moskau/Leningrad, 1934.
FR. ENGELS, « Kritik der Erfurter Programmentwurfs », in K. MARX, FR. ENGELS, *Werke*, Band 22, Berlin, Dietz-Verlag, 1963, p. 225.

OUVRAGES CONSULTES

G.L. ADHYA, *Early Indian Economics*, Asia Publishing House, Bombay, 1966.
MAX ADLER, *Marxistische Probleme*, Dietz Nachfolger, Fünfte Auflage, Stuttgart, 1922.
EMILIO AGAZZI, « La formazione della metodologia di Marx », in *Revista Storica del Socialismo*, n° de septembre-décembre 1966.
Louis ALTHUSSER, « L'objet du Capital », in *Lire le Capital*, tome II, Paris, Maspero, 1965.
Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965.
A. ANDRIEUX et J. LIGNON, *L'Ouvrier d'aujourd'hui*, Paris, Rivière, 1960.
HANNAH ARENDT, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961.
RAYMOND ARON, *Dix-huit Leçons sur la société industrielle*, Editions Gallimard, 1962.
W.I. AVDIJEV, *Geschichte des Alten Orients*, V.E.B. Verlag « Volk und Wissen », Berlin, 1953.
KOSTAS AXELOS, *Marx, penseur de la technique*, Les Editions de Minuit, Paris, 1961.
H.P. BAHRDT, WALTER DIRKS, u. a., *Gibt es noch ein Protetariat ?*, Europaische Verlagsanstalt, Frankfurt, 1962.
PAUL BARAN, PAUL M. SWEEZY, *Monopoly Capital*, Monthly Review Press, New York, 1966.
REINHARD BENDIX, *Work and authority in industry*, Harper and Row, Publishers, New York and Evanston, 1956.
A. BERNCHTAM, *Sotsialno-ekomitcheskii Stroj Orogono-Enisejskig Tiourok* VI-VIII *wekow* (le Régime socio-économique des Turcs de l'Orchon et du Ienissei du VIe au VIIIe siècle), Moscou-Leningrad, 1946.
R.P. BIGO, *Humanisme et Economie politique chez Karl Marx*, Paris, P.U.F., 1953.

JOACHIM BISCHOFF, *Das Argument*, N° 53, octobre 1967, critique de « la Formation de la pensée économique de Karl Marx ».

ROBIN BLACKBURN, « Inequality and Exploitation », *the Incompatibles*, London, the Penguin Books, 1967.

ROBERT BLAUNER, *Worker and his Industry*, Chicago, University Press, 1964.

FRANÇOIS BLOCH-LAINÉ, *Pour une réforme de l'entreprise*, Editions du Seuil, 1963.

EUGEN VON BOHM-BAWERK, Karl Marx and the Close of his System, Augustus M. Kelly, New York, 1949.

PIERRE BOITEAU, « Les droits sur la terre dans la société malgache précoloniale », in *la Pensée*, octobre 1964.

PETER BOLLHAGEN, *Soziologie und Geschichte*, V.E.B. Deutscher Verlag der Wissenchaften, Berlin, 1966.

EMILE BOTTIGELLI, « Présentation », in Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Editions Sociales, 1962.

EMILE BOTTIGELLI, *Genèse du Socialisme scientifique*, Paris, Editions Sociales, 1967.

MANFRED BUHR, « Entfremdung - Philosophische Anthropologie - Marx-Kritik », in *Deustche zeitschrift für Philosophie*, V.E.B. Deustcher Verlag der Wissenschaften, 14. Jahrgang, Heft 7, 1966.

MANFRED BUHR, article « Entfremdung », in *Philosophisches Wörterbuch*, herausgegeben von Georg Klaus and Manfred Buhr, V.E.B. Verlag Enzyklopädie, Leipzig, 1964.

R.P. JEAN-YVES CALVEZ, *la Pensée de Karl Marx*, Paris, Editions du Seuil, 1956.

DEBIPRASAD CHATTOPADHYAYA, *Lokayata, A Study in Ancient Indian Materialism*, People's Publishing House, New Delhi, 1959.

KEN COATES, « Wage Slaves » in *The Incompatibles*, Penguin Books, London, 1967.

AUGUSTE CORNU, *Karl Marx, l'homme et l'œuvre*, Librairie Félix Alcan, Paris, 1934.

AUGUSTE CORNU, *Karl Marx, Die ökonomisch-philosophische Manuskripte*, Berlin, Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Vorträge und Schriften, 1955, Heft 57.

AUGUSTE CORNU, *Karl Marx et Frédéric Engels*, tome I, P.U.F., Paris, 1955.

AUGUSTE CORNU, *Karl Marx und Friedrich Engels*, Band II, Berlin, Aufbau-Verlag, 1962.

R. DAHRENDORF, *Soziale Klassen und Klassenkonflikte in der industriellen Gesellschaft*, Ferdinand Enke-Verlag, Stuttgart, 1957.

J.N. DAWYDOW, *Freiheit und Entfremdung*, V.E.B. Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1964.

HENDRIK DE MAN, « Der neu entdeckte Marx », in *Der Kampf*, n°s 5 et 6, 1932, pp. 224-229 et 267-277.

A.R. DESAI, *Rural Sociology in India*, The Indian Society of Agricultural Economics, Bombay, 1959.

GUY DHOQUOIS, *le Mode de production asiatique*, manuscrit ronéoté.

SENCER DIVITÇIOGLU, le Mode de production asiatique et les pays sous-développés, in *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 57-58.

ROMESH DUTT, *The Economic History of India*, The Publication Division of the Government of India, vol. I, New Delhi, 1960.

HANS MAGNUS ENZENSBERGER, *Culture ou mise en condition*, Paris, Julliard, 1965.

JEAN FALLOT, *Marx et le Machinisme*, Editions Cujas, Paris, 1966.

FRANTZ FANON, *Les Damnés de la Terre*, Maspero, Paris, 1961.

LEOPOLD FLAM, *Ethisch Socialisme*, Antwerpen, Ontwikkeling, 1960.

HELMUT FLEISCHER, Umrisse einer « Philosophie des Menschen », in *Hochschul-Informationen der Zentralstelle für Gesamtdeutsche Hochschulfragen*, n° 2, 1967.

BETHY FRIEDAN, *The feminine Mystique*, Penguin Books, 1965.

JEAN FOURASTIÉ, *Le grand espoir du XXe siècle*, Paris, 1952, Presses Universitaires de France.

FRIEDMANN et NAVILLE, *Traité de sociologie du travail*, tome I, Paris, 1961, Librairie Armand Colin.

ERICH FROMM, *The Sane Society*, London, Routledge and Kegan Paul, 1963.

ERICH FROMM, *Marx's Concept of Man*, Fred. Ungar, New York, 1961.

ROGER GARAUDY, *Dieu est mort*, P.U.F., Paris, 1962.

ARNOLD GEHLEN, *Anthropologische Forschung*, Rowohlt Deutsche Enzyklopädie, Rowohlt-Verlag, Hamburg, 1961.

HENRI GOBLOT, « Dans l'ancien Iran, les techniques de l'eau et la grande histoire », in *Annales*, 18e année, n° 3, mai-juin 1963.

MAURICE GODELIER, « La notion de « mode de production asiatique » et les schémas marxistes de l'évolution des sociétés », in *Cahier du C.E. R.M.*

MAURICE GODELIER, « Bibliographie sommaire des écrits de Marx et d'Engels sur le mode de production asiatique », in *La Pensée*, avril 1964.

MAURICE GODELIER, *Rationalité et irrationalité en Economie*, F. Maspero, Paris, 1966.

LUCIEN GOLDMANN, *Sciences humaines et philosophie*, Paris, P.U.F., 1952.

LUCIEN GOLDMANN, *Recherches dialectiques*, Paris, Gallimard, 1959.

A. GRAMSCI, *Il Materialismo Storico e la Filosofia de Benedetto Croce*, Torino, Einaudi, 1964.

HENRYK GROSSMANN, « Die Aenderung des Aufbauplans des Marxschen « Kapital », in *Archiv für Geschichte des Sozialismus*, 1929.

DANIEL GUÉRIN, *L'Anarchisme,* Editions Gallimard, Paris, 1965.
IFAN HABIB, Potentialities of capitalistic Development in the Economy of Mughal India, in *The Journal of Economic History,* vol. XXIX, March 1969.
JURGEN HADERMAS, *Theorie und Praxis,* Luchterhand Verlag, Neuwied, 1963.
JEAN HARMATTA, la Société des Huns à l'époque d'Attila, in *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* mai-juin 1957.
ALVIN H. HANSEN and RICHARD V. CLEMENCE, *Readings in Business Cycles and National Income,* N.W. Norton and Co, New York, 1953.
MICHAEL HARRINGTON, *The other America - Poverty in the United States,* Pinguin Books, Harmondsworth, 1963.
G.W. FR. HEGEL, *Philosophie der Weltgeschichte,* II, *Die Orientalische Weilt,* Felix Meiner-Verlag, Leipzig, 1919.
G.W. FR. HEGEL, *Aesthetik,* Band I, Berlin, Aufbau-Verlag, 1965, pp. 255-256.
G.W. FR. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes,* Duncker und Humblot-Verlag, Berlin, 1832.
G.W. FR. HEGEL, *Die Wissenschaft der Logik,* Felix Meiner-Verlag, Leipzig, 1948.
WOLFGANG HEISE, « Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung », in *Deutsche Zeitschrift für Philosophie,* n° 6, 1965.
GUNTHER HELLMANN, « Zum Verständnis der Texte », in KARL MARX, *Texte zu Methode und Praxis II,* Pariser Manuskripte 1844, Rowohlt-Verlag, 1966.
ERIC HOBSBAWN, *Introduction to Karl Marx : Pre-capitalist economic formations,* London, 1964, Lawrence and Wishart.
JULIAN HOCHFELDS, *Studia o marksowskiej teorii spoleczinstwa,* Pastwowa Wydawnictwo naukowa, Varsovie, 1963.
JAKOB HOMMES, *Der technische Eros,* Freiburg, 1955.
SIDNEY HOOK, *From Hegel to Marx,* New York, The Humanities Press.
BRANKO HORVAT, *Towards a Theory of Economic Planning,* Yugoslav Institute of Economic Research, Beograd, 1964.
JEAN HYPPOLITE, *Etudes sur Marx et Hegel,* Paris, Librairie Rivière, 1955.
EVALD V ASILIEVIC ILIENKOV, *La dialettica dell'astratto e del concreto nel Capitale di Marx,* Milano, Feltrinelli, 1961.
EMILE JAMES, *Histoire sommaire de la pensée économique,* 2e édition revue et augmentée, Editions Montschrestien, Paris, 1959.
EMILE JAMES, Préface à ELIANE MOSSÉ, *Marx et le problème de la croissance dans une économie capitaliste,* Paris, Armand Colin, 1956.
WOLFGANG JAHN, « Der okonomische inhalt des Begriffs der Entfremdung der Arbeit in den Frühschriften von Karl Marx », in *Wirtschaftswissenschaft,* 1957, n ° 6.
N.B. JANKOWSKA, Extended Family Commune and Civil Self-Government in Arrapha in the XVth-XIVth century B.C., in *Ancient Mesopotamia, socio-economic*

history, Moscow, Nauka Publishing House, 1969.
PAUL KÆGI, *Genesis des historischen Materialismus*, Europa-Verlag, Zürich-Wien, 1965.
GEORG KLAUS und MANFRED BUHR, édité par Philosophisches Worterbuch, Leipzig, 1964, V.E.B. Verlag, Enzyklopädie.
GEORG KLAUS, *Kybernetik in philosophischer Sicht*, Dietz-Verlag, Berlin, 1965.
FRANK H. KNIGHT, « Value », in *Encyclopedia of Social Sciences*, vol. XV, New York, 1935.
LEO KOFLER, *Marxistischer oder ethischer Sozialismus*, Verlag Sozialistische Politik, Bovenden, 1955.
LEO KOFLER, *Geschichte und Dialektik*, Kogge-Verlag, Hamburg, 1955.
LEO KOFLER, *Staat, Gesellschaft und Elite zwischen Humanismus und Nihilismus*, Schotola-Verlag, Ulm, 1960.
KARL KORSCH, *Marxisme et philosophie*, Editions de Minuit, Paris, 1964.
D.D. KOSAMBI, *An Introduction to the Study of Indian* History, Popular Book Depot, Bombay, 1956.
KAREL KOSIC, *die Dialektik des Konkreten*, Frankfurt, Suhrkamp-Verlag, 1967.
Kuo Mo-Jo, « la Société esclavagiste chinoise », in *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 2, mai-juin 1957.
LANDHUT und MAYER, Vorwort zu KARL MARX, *Der historische Materialismus, die Frühschriften*, Leipzig, 1932, Verlag Alfred Kroner.
OSKAR LANGE, « Marxian Economies and Modem Economic Theory », in *The Review of Economic Studies*, June, 1935.
N.J. LAPIN, *Der junge Marx im Spiegel der Literatur*, Dietz-Verlag, Berlin, 1965.
FERDINAND LASSALLE, « Offenes Antwortschreiben an das Zentralkomitee zur Berufung eines Allgemeinen Deutschen Arbeiterkongresses zu Leipzig », in *Gesammelte Reden und Schriften*, Band III, Paul Cassirer, Berlin, 1919.
FERDINAND LASSALLE, *Nachgelassene Briefe und Schriften*, herausgegeben von Gustav Mayer, Deutsche Verlagsanstalt, Leipzig, 1922.
E.R. LEACH, « Hydraulic Society in Ceylon », in *Past and Present*, n° 15, avril 1959.
VICTOR LEEMANS *De jonge Marx en de marxisten*, Brüssel, Standaard-Boekhandel, 1962.
HENRI LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, Grasset, 1947.
HENRI LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne* I, Paris, L'Arche Editeur, 1958.
HENRI LEFEBVRE, *Critique de la vie quotidienne* II, Paris, l'Arche Editeur, 1961.
HENRI LEFEBVRE, *Introduction à la modernité*, Paris, Les Editions de Minuit, 1962.
V.I. LÉNINE, *Œuvres Choisies en deux volumes*, vol. II, Edition en Langues Etrangères, Moscou, 1947.
V.I. LÉNINE, *Œuvres Complètes*, tome 20, Paris, Editions Sociales, 1959.

V.I. LÉNINE, *Œuvres Complètes*, tome 21, Paris, Editions Sociales, 1959.
WASSILY LEONTIEF, « The Significance of Marxian Economies for present-day economic Theory », in *American Economic Review,* vol. 28, n° 1, supplément, March, 1938.
REUBEN LEVY, *The Social Structure of Islam,* Cambridge University Press, Cambridge, 1962.
GINO LONGO, *Il Metodo dell' economia politica,* Editori Riuniti, Roma, 1965.
KARL LÖWITH, Von *Hegel zu Nietzsche,* W. Kohlhammer Verlag, Stuttgart, 1950.
GEORG LUKACS, *Geschichte und Klassenbewusstsein,* Malik-Verlag, Berlin, 1923.
GEORG LUKACS, *Der junge Hegel,* Europa-Verlag, Zurich-Wien, 1948.
ROSA LUXEMBURG, *Die Akkumulation des Kapitals,* Vereinigung Internationaler Verlagsanstalten, Berlin, 1923.
ERNEST MANDEL, *Traité d'économie marxiste,* 2 vol., Paris, Julliard, 1962.
ANDRÉ MARCHAL, *Systèmes et Structures économiques,* Paris, P.U.F., 1959.
JEAN MARCHAL, *Deux Essais sur le Marxisme,* Paris, Librairie de Médicis, 1955.
HERBERT MARCUSE, « Les perspectives du socialisme dans la société industrielle développée », in *Revue Internationale du Socialisme,* 2e année, n° 8, passim.
HERBERT MARCUSE, *Reason and Revolution,* New York, The Humanities Press, 2nd édition, 1954.
MICHAEL MAUKE, « Thesen zur Klassentheorie von Marx », in *Neue Kritik,* Nr. 34, Frankfurt, Februar 1966.
ELTON MAYO, *The human Problems of an Industrial Civilization,* The Viking Press, New York, 1960.
RONALD L. MEEK, *Studies in the Labour Theory of Value,* London, 1956, Lawrence and Wishart.
FRANZ MEHRING, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens,* Leipzig, 1920, Leipziger Buchdruckerei.
FRANZ MEHRING, « Einleitung » et « Notizen », in *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels 1841-1850,* Dietz-Verlag, Stuttgart, 1920.
CLAUDE MEILLASSOUX, *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire,* Mouton, Paris, 1964.
SEYMOUR MEILMAN, *Decision-Making and Productivity,* Basil Blackwell, Oxford, 1958.
A.G.M. VAN MELSEN, *Natuurwetenschap en techniek,* Aula-Boeken, Utrecht/Antwerpen, 1960.
C. WRIGHT MILLS, *The Marxists,* Edition de Dell Publishing Co, New York, 1962.
JESSICA MITFORD, *The American Way of Death,* Crest Book, New York, 1963.
OTTO MORF, *Das Verhältnis von Wirtschaftstheorie und Wirtschaftsgeschichte bei Karl Marx,* A. Francke Verlag, Bern, 1951.
EDGAR MORIN, *L'Esprit du Temps,* Paris, Grasset, 1962.

ELIANE MOSSÉ, *Karl Marx et le problème de la croissance dans une économie capitaliste,* Paris, 1956, Armand Colin.
PIERRE NAVILLE, *La Chine future,* Les Editions de Minuit, Paris, 1952.
PIERRE NAVILLE, *De l'aliénation à la jouissance,* Paris, 1957, Librairie Rivière.
GEORGE NOVACK editor, *Existentialism versus Marxism,* Dell Publishing Co, New York, 1966.
T.I. OISERMANN, *Die Entfremdung als historische Kategorie,* Dietz Verlag, Berlin, 1965.
STANISLAW OSSOWSKI, *Klassenstruktur* im *sozialem Bewusstsein,* Luchterhand Verlag, Berlin, 1962.
An Outline History of China, Foreign Languages Press, Peking, 1959.
LÉONIDE PAJITNOV, « Les manuscrits économico-philosophiques de 1844 », in « Le jeune Marx », *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* cahier n ° 19, 1960.
VANCE PACKARD, *The Hidden Persuaders,* Pocket Book, New York, 1958.
VANCE PACKARD, *The Pyramid Climbers,* Crest Book, Fawcett Publications, 1964.
FRITZ PAPPENHEIM, *The Alienation of Modern Man,* Monthly Review Press, 1959.
VILFREDO PARETO, *les Systèmes socialistes,* Paris, Marcel Giard, 1926.
TALCOTT PARSONS and NEIL J. SMELSER, *Economy and Society,* Routledge and Kegan Paul, 1957.
JAN PECIREKA, « les discussions soviétiques sur le mode de production asiatique et sur la formation esclavagiste », in *Recherches internationales à la recherche du marxisme,* Paris, la Nouvelle Critique, 1967.
FREDY PERLMAN, *Essay on Commodity Fetishism,* non publié.
FRANÇOIS PERROUX, Préface à l'édition des *Œuvres - Economie I* de Karl Marx dans la Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., Paris, 1963.
FRANÇOIS PERROUX, « Aliénation et création collective », in *Cahiers de l'ISEA,* Institut de Science Economique Appliquée, n° 150, juin 1964. Z
. PESIC-GOLUBOVIC, « What is the Meaning of Aliénation », in *Praxis,* n° 3, 1966.
GAJO PETROVIC, *Marx's Theory of Alienation,* in « Philosophy and Phenomenological Research ».
GAJO PETROVIC, *Man as economic animal and man as praxis,* in « Inquiry » vol. VI, 1963.
GEORGE PLEKHANOV, *les Questions fondamentales du marxisme,* Editions Sociales, Paris, 1947.
GEORGE PLEKHANOV, « La signification de Hegel », n° avril-mai 1950 de *la Revue Internationale.*
GEORGE PLEKHANOV, *Introduction à l'histoire sociale de la Russie,* Paris, Editions Bossard, 1926.
HEINRICH POPITZ, *Der entfremdete Mensch,* Basel, 1953, Verlag für Recht und

Gesellschaft.
MILENTIJE POPOVIC, « Pour une revalorisation de la doctrine de Marx sur la production et les rapports de production », in *Questions actuelles du Socialisme,* n ° 78, juillet-septembre 1965.
JACQUES RANCIÈRE, « La critique de l'économie politique des *Manuscrits de 1844* au *Capital* », in *Lire le Capital,* tome I, Paris, Maspero, 1966.
DAVID RICARDO, *The Works and Correspondance of David Ricardo,* Cambridge University Press, 1951.
D. RJASANOV, « Einleitung » à K. MARX, « Ueber China und Indien », in *Unter dem Banner des Marxismus,* Jahrgang 1, Heft 2, 1925.
D. RJASANOV, « Einleitung » et « Notizen » à K. MARX, FR. ENGELS, *Gesammelte Schriften* 1852-1862, Dietz, Stuttgart.
D. RJASANOV, « Einleitung » zu Band I, 1, und Band I, 2, von K. MARX, FR. ENGELS, *Historisch - kritische Gesamtausgabe,* Verlagsgesellschaft Frankfurt a/M, 1927.
JOAN ROBINSON, *An Essay on Marxian Economics,* London, 1949, Mac Millan.
JOAN ROBINSON, « The Labour Theory of Value : A Discussion », in *Science and Society,* 1954.
MAXIME RODINSON, a What happened in history », in *New Left Review,* n° 35, January-February 1966.
MAXIME RODINSON, *Islam et capitalisme,* Editions du Seuil, Paris, 1966.
ROMAN ROSDOLSKY, « Joan Robinson's Marx-Kritik », in *Arbeit und Wirtschaft,* Wien, 1958.
ROMAN ROSDOLSKY, « Der esoterische und der exoterische Marx », in *Arbeit und Wirtschaft,* November 1957, Januar 1958.
ROMAN ROSDOLSKY, « Ein neomarxistisches Lehrbuch der politischen Oekonomie », in *Kyklos,* vol. XVI, fascicule 4, 1963.
ROMAN ROSDOLSKY, « Das « Kapital im Allgemeinen » und die « vielen Kapitalien », in *Kyklos,* vol. VI, fascicule 2, 1953.
ROMAN ROSDOLSKY, a Friedrich Engels und das Problem der geschichtslosen Völker », in *Archiv für Sozialgeschichte,* Band 4, 1964, Verlag für Literatur und Zeitgeschichte, Hannover.
D.I. ROSENBERG, *Die Entwicklung der ökonomischen Lehre von Marx und Engels in den vierziger Jahren des* 19. *Jahrhunderts,* Berlin, 1958, Dietz-Verlag.
MAXIMILIEN RUBEL, *Karl Marx - Pages choisies pour une éthique socialiste,* Paris, 1948, Librairie Rivière.
MAXIMILIEN RUBEL, *Karl Marx - Essai de biographie intellectuelle,* Paris, 1957, Librairie Rivière.
MAXIMILIEN RUBEL, « Notes » dans l'édition des *Œuvres - Economie* I de Karl Marx de la Bibliothèque de la Pléiade, Paris, N.R.F., 1965.

OTTO RÜHLE, *Karl Marx, Leben und Werk,* Avalun-Verlag, Dresden, 1928.
ADAM SCHAFF, *Marxismus und das menschliche Individuum,* Europa-Verlag, 1966, Wien.
ALFRED SCHMIDT, *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx,* Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt a/M, 1962.
JOSEF SCHUMPETER, *History of Economic Analysis,* New York, Oxford University Press, 1954.
ADAM SMITH, *Der Reichtum der Nationen ; Wesen und Ursachen des Volkswohlstands,* Berlin, Prager, 1905.
GEORGE SOULE, *The Shape of To-Morrow,* Signet Key Book, 1958.
PIERO SRAFFA, Introduction to *The Works and Correspondance of David Ricardo,* Cambridge University Press, 1951.
PIERO SRAFFA, *Production of Commodities by Means of Commodities,* Cambridge University Press, 1960.
V.V. STROUVÉ, Comment Marx définissait les premières sociétés de classe, in *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* n° 57-58.
RUDI SUPEK, « Dialectique de la pratique sociale », in *Praxis,* n° 1, 1965.
JEAN SURET-CANALE, « Les sociétés traditionnelles en Afrique tropicale et le concept de mode de production asiatique », in *La Pensée,* octobre 1964.
ERNEST TEILHAC, *l'Economie politique perdue et retrouvée,* Paris, 1962, Librairie générale de Droit et de Jurisprudence.
ERICH THIER, *Das Menschenbild des jungen Marx,* Göttingen, 1957, Vandenbroeck und Ruprecht.
PALMIRO TOGLIATTI, « De Hegel au Marxisme », in a Le jeune Marx », *Recherches internationales à la lumière du Marxisme,* cahier n° 19, 1960.
FERENC TOKEI, le Mode de production asiatique en Chine, in *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* n° 57-58.
S.E. TOLYBEKOV, *Voprossi Ekonomiki,* n° 1, 1955.
LÉON TROTZKY, *Die russische Revolution 1905,* 2e édition, VIVA-Verlag, 1923.
LÉON TROTZKY, *The Permanent Revolution,* New Park Publications, London, 1962.
LÉON TROTZKY, « Balance sheet and Perspectives », in *The Permanent Revolution,* New Park Publications, London, 1962.
ROBERT C. TUCKER, *Philosophy and Myth* in *Karl Marx,* Cambridge University Press, 1961.
EUGÈNE VARGA, *Essais sur l'économie politique du capitalisme,* Moscou, Editions du Progrès, 1967, pp. 370-394.
MICHAEL TUGAN-BARANOWSKY, *Studien zur Theorie und Geschichte der Handelskrisen in England,* Fischer-Verlag, Jena, 1901.
WALTER TUCHSCHEERER, *Bevor « Das Kapital » entstand,* Berlin, Akademie-

Verlag, 1968.
PIERRE VIDAL-NAQUET, « Avant-Propos » à K.A. WITTFOGEL, *le Despotisme oriental*, Paris, Editions de Minuit, 1964.
GALVANO DELLA VOLPE, *Rousseau e Marx*, Editori Riuniti, Rome, 1964.
KARL VORLANDER, *Kant und Marx. Ein Beitrag zur Philosophie des Sozialismus*, J.C.B. Mohr, Tübingen, 1911.
PREDRAC VRANICKI, « Socialism and the Problem of Alienation », in *Praxis*, n ° 2-3, 1965.
PREDRAC VRANICKI, *La signification actuelle de l'humanisme du jeune Marx*, Annali dell' Instituto Giangiacomo Feltrinelli, Anno setimo 1964-1965.
HEINRICH WEINSTOCK, *Arbeit und Bildung*, Heidelberg, 1956.
ERNT WERNER, *Die Geburt einer Grossmacht, die Osmanen*, Berlin, Akademie-Verlag, 1966.
NORBERT WIENER, *Cybernétique et Société*, Paris, Editions des Deux-Rives, 1952.
K.A. WITTFOGEL, *Wirtschaft und Geselleschaft Chinas*, Leipzig, 1931, Verlag Hirschfeld.
K.A. WITTFOGEL, *Le Despotisme oriental*, Paris, 1964, Editions de Minuit.
BORIS ZIHERL, « Sur les conditions objectives et subjectives de la désaliénation dans le socialisme », in *Questions actuelles du socialisme*, n° 76, janvier-mars 1965.

Économiste marxiste et militant internationaliste, Ernest Mandel est connu pour ses nombreux ouvrages de théorie économique et d'analyse politique. Parmi eux, le *Traité d'économie marxiste*, *Le troisième âge du capitalisme*, et, dans la Petite collection Maspero, *Trotsky* et *Critique de l'eurocommunisme.*

Notes

1
FRANZ MEHRING, *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels 1841 bis 1850,* Vol. I, 3e édition, Dietz Stuttgart, 1920, p. 359.

2
« A Manchester, je m'étais heurté du nez au fait que les réalités économiques, qui jusque-là n'avaient joué aucun rôle, ou un rôle méprisé, dans l'historiographie, représentent du moins dans le monde moderne une force historique décisive ; qu'elles constituent la base de la naissance des contradictions de classe contemporaines ; et que ces contradictions de classe représentent, dans le pays où elles se sont pleinement développées grâce à la grande industrie, à savoir en Angleterre, la base de la formation des partis politiques, des luttes de parti, et de ce fait de toute l'histoire politique » (FR. ENGELS : « Zur Geschichte des Bundes der Kommunisten », in K. Marx, *Enthüllungen über den Kommunistenprozess zu Koln,* 4e édition par MEHRING, Berlin, 1914, Buchhandlung Vorwärts, p. 35).

3
Marx exprime ce jugement sur « L'Esquisse d'une Critique de l'Economie politique » dans sa « Préface à la Critique de l'Economie politique », in K. MARX et FR. ENGELS, *Œuvres choisies en* 2 *volumes,* Moscou, 1955, Editions du Progrès, I, p. 378.

4
KARL MARX, FRIEDRICH ENGELS, *Historisch-kritische Gesamtausgabe* (MEGA), I, 2, pp. LXXII et LXXIII.

5
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 2, pp. 346 et 351.

6
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 1, 1, p. 263.

7
D.I. ROSENBERG, *Die Entwicklung der ökonomischen Lehre von Marx und Engels*

in den Vierziger Jahren des 19. Jahrhunderts, Dietz-Verlag, Berlin, 1958, p. 35.

8
KARL MARX, FRIEDRICH ENGELS, *Ausgewählte Briefe*, Dietz-Verlag, Berlin, 1955, p. 541.

9
C'est à Plekanov que revient le mérite d'avoir le premier souligné l'importance de Hegel en tant que précurseur du matérialisme historique, accordant au *développement économique* une place centrale dans l'explication de ce qu'il y a de spécifique chez chaque nation ou dans chaque civilisation. Les articles en question de Plekhanov parurent en 1891 dans *Die Neue Zeit* et furent reproduits dans le n° 22 (avril-juin 1950) de *La Revue Internationale.*

Dans son ouvrage magistral *Der Junge Hegel*, Georg Lukacs a pu étudier en détail les conceptions économiques du jeune Hegel. Il a notamment démontré la place centrale que le *travail* occupe dans l'anthropologie hégélienne. Hegel écrit en 1803-4 : « Plus le travail s'effectue à l'aide de machines, moins il a de la valeur, et plus longtemps est-il obligé de travailler de cette façon. » Cette phrase constitue une anticipation géniale de
ce que Marx et Engels écriront quarante ans plus tard (GEORG LUKACS : *Der junge Hegel*, Europa-Verlag, Zürich-Wien, 1948, pp. 421, 423, 440, etc.). Il ne faut pas non plus oublier que dans la *Logique* de Hegel, le travail est la forme originelle de la *praxis.* Nous reviendrons au problème des conceptions économiques de Hegel dans l'avant-dernier chapitre de cettte étude.

10
PIERRE NAVILLE, *De l'Aliénation à la Jouissance*, Librairie Marcel Rivière, Paris, 1957, p. 11, réédité en 1967, éditions Anthropos.

11
PAUL KÆGI, *Genesis des historischen Materialismus*, Europa-Verlag Wien-Frankfurt-Zürich, 1965, p. 120.

12
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 1, 1, pp. 281-2.

13
Ibid. pp. 274-6.

14
Ibid. pp. 289, 297.

15
Marx écrit lui-même à ce sujet : « En 1842-1843, en ma qualité de rédacteur à la *Rheinische Zeitung*, je me trouvai pour la première fois dans l'obligation embarrassante de donner mon avis sur ce qu'on appelle les intérêts matériels. Les délibérations du *Landtag* rhénan sur les vols de bois et le morcellement de la propriété foncière, la polémique officielle que M. von Schaper, alors *Oberpräsident* de la province rhénane, engagea avec la *Rheinische Zeitung* sur la situation des paysans de la Moselle, enfin les débats sur le libre-échange et le protectionnisme, me fournirent les premières raisons de m'occuper de questions économiques » (K. MARX, *Préface à la Critique de l'Economie politique*, in K. MARX et FR. ENGELS, *Œuvres Choisies en 2 volumes*, Moscou, Editions du Progrès, 1955, I, p. 376).

16
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 1, 1, p. 498. Günther Hillmann affirme que cette première rencontre de Marx avec le problème de la propriété privée a été en même temps une rencontre personnelle. En tant que rédacteur de la *Rheinische Zeitung*, il serait entré en conflit avec des tentatives d'un groupe d'actionnaires de sauver le journal d'une interdiction par la censure au moyen de concessions politiques (« Zum Verständnis der Texte », in K. MARX, *Texte zu Methode und Praxis*, Rowohlt-Verlag, II, p. 205).

17
Ibid. p. 574.

18
PAUL KÆGI, *op. cit.*, pp. 140-147. Dans sa recherche ingénieuse du moment précis où Marx passe au socialisme, Kägi a d'ailleurs oublié de puiser à une source capitale : la notice biographique « Karl Marx » qu'Engels rédigea lui-même pour le *Handwörterbuch der Staatsivissenschaften* (tome VI). Il y précise que c'est après son arrivée à Paris que Marx est devenu socialiste, grâce à l'étude de l'économie politique, des socialistes français et de l'histoire de France (p. 497 de la 4e édition).

19
AUGUSTE CORNU (*Karl Marx und Friedrich Engels*, tome II, passim) met à juste titre l'accent sur le milieu socio-historique comme facteur déterminant de l'évolution de Marx, tandis que Thier *(Das Menschenbild des jungen Marx)* exagère manifestement l'influence de Moses Hess.

20
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 1, 1, pp. 583-4, 603.

21
Cette idée provient incontestablement de Hess, dont la « Philosophie der Tat » (Philosophie de l'action) avait paru en octobre 1843, dans le recueil de GEORG HERWEGH, *Einundzwanzig Bogen aus der Schweiz* (Paul Kägi, *op. cit.*, p. 200).

22
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 1, 1, p. 611.

23
Ibid. p. 620.

24
FR. ENGELS : « Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie », in KARL MARX und FRIEDRICH ENGELS, *Ausgewählte Schriften in zwei Bänden*, II, p. 355, Verlag für fremdsprachige Literatur, Moskau, 1950.

25
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, pp. 444-6, 449.

26
RJASANOV, in K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, p. LXXV.

27
New Moral World, 4 novembre 1843, in MEGA, I, 2, p. 435.

28
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, p. 369.

29
Page 31 dans l'édition de Mehring. Il faut rapprocher de cette impression celle que fit sur Marx la fréquentation des cercles ouvriers français, qu'il décrit avec admiration dans les *Manuscrits de 1844*, p. 149, in *Kleine ökonomische Schriften.*

30
RJASANOV, in K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, p. LXXII.

31
EMILE BOTTIGELLI (*Genèse du socialisme scientifique*, Paris, Editions Sociales, 1967, pp. 124-5) remarque cependant à juste titre que cette condamnation morale du commerce, de la concurrence, etc., s'appuie sur le principe humaniste de Feuerbach, qui est combiné avec la philosophie de l'histoire hégélienne. Nous obtenons ainsi un essai d'intégration de critique de l'histoire, de la société et de l'économie, qui peut

être considéré comme une étape préparatoire des *Manuscrits de 1844* et de l'*Idéologie Allemande.*

32
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, p. 383.

33
Ibid. p. 381.

34
Ibid. pp. 387-8.

35
Ibid. p. 394.

36
Il l'appelle une « conception honteuse et infâme », un « ignoble blasphème contre la nature et l'humanité » (*MEGA*, I, 2, p. 398).

37
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, p. 401.

38
Ibid. pp. 391, 396.

39
D.I. Rosenberg souligne que dans une œuvre de jeunesse, rédigée à l'âge de 19 ans, *Briefe aus dem Wuppertal*, Engels est déjà frappé par les conditions de travail inhumaines des ouvriers, « qui doivent leur enlever toute joie de vivre » (D.I. ROSENBERG, *Die Entwicklung der ökonomischen Lehre von Marx und Engels in den vierziger Jahren des* 19. *Jahrhunderts*, p. 51).

40
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 4, pp. 24-5.

41
Cf. notamment FRANTZ FANON, *Les Damnés de la Terre*, pp. 45-47, 84-90 et suiv., François Maspero, Paris, 1961.

42
Cf. notamment HERBERT MARCUSE, « Les perspectives du socialisme dans la société industrielle développée », in *Revue Internationale du Socialisme*, 2e année, n

° 8 ; PAUL BARAN et PAUL M. SWEEZY, *Monopoly Capital,* Monthly Review Press, New York, 1966, pp. 363-4 ; C. WRIGHT MILLS, *The Marxists,* pp. 113-5 dans l'édition de Dell Publishing Co, New York, 1962, etc.

43
FR. ENGELS : « Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie », Vorbemerkung (Avant-Propos), p. 334, in KARL MARX und FRIEDRICH ENGELS, *Ausgewählte Schriften in zwei Bänden,* II, Moscou, 1950.

44
Cf. LÉON TROTSKY, *Die russische Revolution 1905,* 2e édition, Viva, 1923, pp. 44-5. Lénine : « Ces facteurs essentiels font que cette force ne peut pas agir par elle-même ; et c'est pourquoi les tentatives entreprises dans ce sens au cours de toutes les révolutions ont toujours échoué. Lorsque le prolétariat ne réussit pas à prendre la direction de la révolution, cette force se place toujours sous la direction de la bourgeoisie » (1921), in *Œuvres Choisies en* 2 *vol.,* II, p. 839. Cf. aussi : la Deuxième Déclaration de La Havane.

45
K. MARX : « Le communisme n'est possible empiriquement qu'en tant qu'action des peuples dominants « en une seule fois » ou simultanément, ce qui présuppose le développement universel de la force productive et de la circulation mondiale liée avec elle » (*Die Deutsche Ideologie,* p. 32, Dietz Verlag, Berlin, 1953).

46
Cf. : « Il (Marx) semble croire que la conscience de classe est une conséquence psychologique nécessaire du développement économique objectif, qui inclut la polarisation en propriétaires et travailleurs » (C. WRIGHT MILLS, *The Marxists,* p. 114).

47
Cf. la Préface que Fr. Engels rédigea en 1892 à la a Situation de la classe laborieuse en Angleterre », pp. 390-393, dans KARL MARX, FR. ENGELS, *Ausgewählte Werke,* tome II, Moscou, 1950.

48
BARAN et SWEEZY indiquent qu'entre 1950 et 1962, le nombre d'ouvriers non qualifiés a été réduit aux Etats-Unis de 13 à 4 millions par suite de l'automation (*Monopoly Capital,* p. 267).

49

Voir chapitre V.

50
Cf. FR. ENGELS, *Introduction à K. Marx, Les Luttes de Classes en France (1848-1850),* in *Œuvres Choisies en deux volumes,* I, Moscou, Editions du Progrès, 1955.

51
Voir notamment : A. ANDRIEUX et J. LIGNON, *L'Ouvrier d'aujourd'hui,* Paris, Rivière, 1960 ; HANS-PAUL BAHRDT, WALTER DIRKS u. a., *Gibt es noch ein Proletariat* ?, Frankfurt, Europäische Verlagsanstalt, 1962, etc. Un exemple amusant concernant la Grande-Bretagne a été récemment révélé par Robin Blackburn (« The Unequal Society », in *The Incompatibles — Trade-Union Military and the consensus,* a Penguin Spécial, ed. by R. Blackburn and A. Cockburn), 1967, pp. 48-51. Un sociologue avait consacré une étude à l'attitude des travailleurs de l'usine de Vauxhall, à Luton, à l'égard de la direction de leur boîte ; 77 % de ceux qui travaillaient dans le département de montage auraient manifesté une « attitude positive ». A peine un mois après la publication de cette étude, il y eut une véritable révolte dans cette même usine, dirigée précisément contre ceux qui font partie de cette direction.

52
MAXIMILIEN RUBEL, *Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle,* Paris, Rivière, 1957, pp. 117-8.

53
Les « notes de lecture parisiennes » ont paru en grande partie dans K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 3, pp. 411-583 ; les notes de lecture faites à Bruxelles et lors d'un voyage de six semaines en Angleterre, en été 1845 (cf. FR. ENGELS, préface à K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* Dietz, Stuttgart, 1920, p. VII), n'ont pas été publiées in *extenso,* mais se trouvent résumées dans K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 6, pp. 597-618 ; les notes de lecture faites à Londres en 1850-1851 se trouvent publiées dans le tome II de KARL MARX : *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie,* Berlin, Dietz-Verlag, 1953.

54
Nous reprenons dans l'avant-dernier chapitre de cette étude l'examen des controverses soulevées par les *Manuscrits de 1844* ; notamment au sujet du « travail aliéné », et des rapports entre les œuvres de jeunesse et les œuvres dites « de maturité » de Marx.

55

A ce propos, D.I. Rosenberg souligne que l'idée maîtresse qui relie tous les commentaires critiques que contiennent ces notes de lecture est une idée empruntée à *l'Esquisse d'une critique de l'Economie politique* d'ENGELS : l'économie politique s'appuie sur une base fausse, à savoir la prétendue inviolabilité de la propriété privée (*op. cit.*, p. 87).

56
Jürgen Habermas constate d'ailleurs que Schelling parle déjà de « l'être étranger auquel appartient le travail et le fruit du travail », et que le dépassement matérialiste de la dialectique du travail a été pressenti par Schelling (*Theorie und Praxis*, pp. 154-6).

57
PAUL KÆGI, *ibid.* pp. 194-5.

58
MEGA, I, 3, p. 531. Voici un autre passage des mêmes notes sur James Mill : « Une fois admise l'existence du rapport d'échange, le travail devient travail directement consacré à la subsistance *(unmittelbare Erwerbs-arbeit)*... Plus la production devient multiforme, plus multiformes apparaissent donc d'une part les besoins, et plus uniformes deviennent d'autre part les réalisations du producteur, plus son travail tombe dans la catégorie du travail de subsistance, jusqu'à ce qu'il n'ait plus que cette signification-là et qu'il devienne tout à fait accidentel et sans importance de savoir si le producteur a une relation de jouissance immédiate et de besoin personnel avec son produit, et si l'activité, l'action du travail elle-même, est pour lui autojouissance de sa personnalité, réalisation de son talent naturel et but spirituel » (*ibid.* p. 539).

59
K. MARX : « Zur Kritik der Nationalokonomie, Oekonomisch-philosophische Manuskripte », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, Berlin, Dietz-Verlag, 1955, p. 42.

60
Ibid. pp. 127-9. L'expérience de la révolte des tisserands de Silésie, qui s'est produite pendant que Marx rédige les *Manuscrits de 1844*, a certainement influencé cette prise de conscience.

61
Ibid. pp. 124-6 et 127-9.

62

Ibid. p. 128.

63
Il faut retenir que l'économiste suisse Schulz avait déjà élaboré des idées analogues avant Marx, et que celui-ci s'est appuyé sur l'ouvrage de Schulz (AUGUSTE CORNU, *Karl Marx und Friedrich Engels,* 2, Band, p. 123).

64
K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* p. 46 *(Zur Kritik der Nationalokonomie).*

65
Ibid. pp. 49-50.

66
Ibid. p. 51.

67
Ibid. p. 54.

68
Ibid. p. 71.

69
Ibid. pp. 92-3.

70
AUGUSTE CORNU, *Karl Marx, l'homme et l'œuvre,* Paris, 1934, Librairie Félix Alcan, pp. 332-4.

71
K. MARX, « Zur Kritik der Nationalökonomie », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* pp. 108-9, 128.

72
Dans un petit roman intitulé fort à propos *Les Choses,* Georges Perec a magistralement décrit l'homme contemporain, esclave d'un monceau de plus en plus incontrôlable d'objets de consommation.

73
K. MARX, *Zur Kritik der Nationalkönomie,* pp. 140, 141. Un exemple extrême de ces besoins « inhumains, raffinés, contre-nature et imaginaires » suscités par la production

capitaliste est offerte par l'industrie américaine des pompes funèbres qui inclut des « lits Beautyrama », matelas compris, dans les cercueils pour que les corps y reposent plus doucement (JESSICA VITFORD, *The American Way of Death*, p. 47).

74
Ibid. pp. 157-160. — Le film « Blow-Up » d'Antonioni illustre de manière frappante comment la spécialisation outrancière dans la division du travail abaisse l'homme jusqu'à n'être plus qu'un objet, en l'occurrence celui d'un photographe doué. Par suite du même processus de réification, ce photographe devient lui-même incapable d'établir des rapports humains normaux avec d'autres hommes. Un assassinat n'a plus d'importance qu'en tant que reproduction picturale ; la personnalité de l'assassiné devient à tel point insignifiante que le film maintient à dessein jusqu'au bout le doute sur l'identité de la victime. Même le jeu dégénère finalement en pure représentation et apparence, un jeu de tennis sans balles, où tous les mouvements sont simplement mimés par des personnages muets, incapables de communiquer. — Cette incapacité de communiquer est une dimension tragique de l'aliénation dans la société capitaliste. On connaît l'enregistrement sur bandes de « conversations » entre ménagères, à la rue ou dans des magasins, conversations qui ne sont plus que des monologues parallèles sans aucun rapport mutuel.

75
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, Berlin, Dietz-Verlag, 1953, p. 30. Voir aussi *ibid.* pp. 464-5.

76
Deux exemples : à la page 128 de l'édition de Mehring, Marx affirme dans *la Sainte Famille* : « La valeur est au début apparemment déterminée de manière rationnelle par les coûts de production d'une chose et par son utilité sociale. Par après, il s'avère que la valeur est une détermination purement accidentelle, qui n'a pas nécessairement de rapports ni avec les coûts de production ni avec l'utilité sociale. »

A la page 147 du même ouvrage, Marx écrit : « Que le temps de travail qu'a coûté la production d'un objet fasse partie *(sic)* de ses coûts de production... voilà un point de vue que même la critique doit s'être approprié. »

77
Cf. FR. MEHRING, EINLEITUNG, *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels 1841-1850*, II, pp. 76-7. Le passage critiqué de Fr. Engels se trouve *ibid.* p. 109.

78
Ibid. p. 127.

79
Ibid. p. 127. Il est intéressant de comparer cette opinion avec celle que Marx formula vingt ans plus tard au sujet du même ouvrage. « Sa première œuvre, *Qu'est-ce que la propriété* ?, est incontestablement sa meilleure. Elle fait époque, sinon par son contenu, en tout cas par la manière nouvelle et impertinente de tout exprimer. Evidemment, dans les ouvrages des socialistes et communistes français qu'il connaissait, la « propriété » n'avait pas seulement été largement critiquée, mais encore utopiquement « supprimée ». Proudhon occupe dans cet ouvrage une position à l'égard de Saint-Simon et de Fourier plus ou moins équivalente à celle que Feuerbach occupe à l'égard de Hegel... Dans une histoire sévèrement scientifique de l'économie politique, l'ouvrage mériterait à peine d'être mentionné » (Karl Marx : Lettre au « Sozialdemokrat » du 24 janvier 1865, pp. XXV et XXVI de *Das Elend der Philosophie*, 8e édition, Dietz, Stuttgart, 1920).

80
EMILIO AGAZZI : « La formazione della metodologia di Marx », in *Revista Storica del Socialismo*, n° 23 (septembre-décembre 1964), p. 461.

81
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, p. 31.

82
Ibid. pp. 29-32, 69, 44.

83
Cf. K. MARX, *Das Elend der Philosophie*, p. 5.

84
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, p. 34 ; voir aussi p. 59.

85
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, p. 231.

86
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, p. 34.

87
Ibid. p. 585.

88
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, pp. 34-5, 68-9, etc.

89
Ibid. p. 32.

90
BRANKO HORVAT, *Towards a Theory of Planned Economy, Beograd, Yugoslav Institute of Economie Research,* 1964, pp. 131-133.

91
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 3, pp. 409-583.

92
K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* édition Bernstein- Kautsky, 8e édition, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1920.

93
Voir notamment D.I. ROSENBERG, *ibid.* p. 95.

94
ADAM SMITH, *La Richesse des Nations,* I, pp. 60-1 de l'édition citée par Marx, in *MEGA,* I, 3, p. 458.

95
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 3, p. 458.

96
Ibid. p. 501.

97
Ibid. p. 493.

98
Ibid. p. 502.

99
Voir aussi D.I. ROSENBERG, *ibid.* pp. 92-3.

100
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 3, p. 504. — Joachim Bischoff, dans une critique du présent ouvrage publiée dans *Das Argument* (IIe année, octobre 1969, n° 53), affirme qu'il est pour le moins « problématique » de présenter le développement de la pensée économique de Marx comme passant d'un rejet vers une acceptation de la théorie de la valeur-travail. Il établit ce doute sur une analyse de deux citations de

Marx, et non de l'ensemble de ses écrits de 1844, qui rendent notre conclusion incontestable. Après la parution de notre ouvrage, nous avons reçu l'intéressante et minutieuse analyse d'un jeune savant de la R.D.A., trop tôt disparu, Walter Tuchscheerer, qui confirme en tous points notre analyse de cette période de la pensée économique de Marx (*Bevor "Das Kapital" entstand*, Akademie-Verlag, Berlin, 1968, pp. 94-96, 115 et fol.)

101
Ibid. p. 514.

102
Il emploiera la même formule concernant le « cynique Ricardo » dans un article publié dans le *Vorwärts* des 7 et 10 août 1844 : « Gloses critiques concernant l'article : Le roi de Prusse et la réforme sociale », in *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels*, 2, Band, p. 45.

103
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 3, pp. 530-31.

104
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, III, 1, p. 10.

105
D.I. ROSENBERG, pp. 279-280.

106
K. MARX, FR. ENGELS, *Briefe über « Das Kapital »*, Dietz-Verlag, Berlin, 1954, p. 40.

107
MEHRING, *Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels*, Band II, p. 332.

108
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 6, pp. 597-622.

109
RONALD L. MEEK, *Studies in the Labour Theory of Value*, London, 1956, Lawrence and Wishart, p. 124.

110
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 6, p. 601.

111
K. MARX, FR ENGELS, *Die deutsche Ideologie,* Dietz-Verlag, Berlin, 1953, p. 388.

112
Ibid. p. 420.

113
Cf. K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* I, 3, p. 531 : « La véritable loi de l'économie politique, c'est le *hasard,* du mouvement duquel nous, les savants, fixons arbitrairement quelques moments sous forme de lois. »

114
K. MARX, *Grundrisse,* II, p. 806.

115
PAUL KÆGI, *ibid.* pp. 311-327, étudie en grand détail les origines de la doctrine du déterminisme économique et de celle de l'idéologie, qui constituent d'après lui les deux éléments essentiels de la théorie du matérialisme historique.

116
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie,* p. 17.

117
PIERO SRAFFA, *Production of Commodities by means of Commodities,* Cambridge University Press, 1960, pp. V-VI, 34-40, 93-95, etc.

118
K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* pp. 23-4.

119
K. MARX, FR. ENGELS, *Briefe über « Das Kapital* », p. 22.

120
Le professeur Emile James y voit d'ailleurs une contribution durable et valable de Marx à la science économique (EMILE JAMES, *Histoire sommaire de la pensée économique,* 2e édition, revue et augmentée, Editions Montchrestien, Paris, 1959, pp. 168, 177).

121
« Des objets utiles (Gebrauchsgegenstände) ne deviennent d'ailleurs des marchandises que parce qu'ils sont les produits de travaux privés, effectués indépendamment les uns des autres » (K. MARX, *Das Kapital,* I, p. 39).

122
MILENTIJE POPOVIC : « Pour une revalorisation de la doctrine de Marx sur la production et les rapports de production », in *Questions actuelles du socialisme,* n ° 78, juillet-septembre 1965.

123
Cf. la lettre de Marx à Kugelmann du 11 juillet 1868 : « La forme sous laquelle cette répartition proportionnelle du travail s'impose dans une situation sociale dans laquelle l'interconnexion du travail social s'exprime par *l'échange privé* des produits de travail individuel, c'est précisément la valeur d'échange de ces produits » (K. MARX, *Briefe an Kugelmann,* pp. 51-2, Dietz, Berlin). Cf. également *Das Kapital,* I, Chapitre 1, 4 (le fameux passage sur le caractère fétichiste de la valeur), où Marx affirme explicitement que le temps de travail sera le critère de la répartition des produits dans une société socialiste, à l'opposé de la répartition par l'échange fondée sur le travail privé et la propriété privée (p. 45).

124
« Au sein d'une société coopérative, fondée sur la propriété collective des moyens de production, les producteurs n'échangent pas leurs produits ; le travail dépensé pour ces produits n'y apparaît pas non plus comme *valeur* de ces produits, comme une qualité objective qui leur appartient, puique contrairement à la société capitaliste, les travaux individuels n'existent plus seulement par un détour, mais directement, en tant que parties du travail global » (K. MARX : « Kritik des Gothaer Programms », p. 15, in KARL MARX und FRIEDRICH ENGELS, *Ausgewählte Schriften in zwei Bänden,* II, p. 15).

125
MILENTIJE POPOVIC : « Les hommes produisent leur existence en travaillant et en produisant des biens, des valeurs d'usage. En produisant, ils incorporent leur travail au produit : par leur travail concret, ils produisent — créent un bien déterminé (la valeur d'usage) ; par leur travail abstrait, ils produisent — créent la valeur » (*ibid.* p. 86). Ici et dans les pages suivantes, l'auteur suggère que pour Marx, « rapports de production » et « production de la vie matérielle » impliqueraient toujours production de valeur d'échange, indépendamment des conditions sociales, des rapports sociaux : a C'est dans ce sens qu'il y a lieu de dire que, dans la société *(sic),* les hommes a produisent leur existence » non seulement parce qu'ils produisent des biens, mais parce qu'ils produisent en même temps la valeur » (*op. cit.,* p. 91). « Par ailleurs, ces rapports (de production) ne dépendent pas de la volonté des hommes, car ils s'établissent « derrière le dos des producteurs », hors de l'activité consciente des producteurs *ou des producteurs associés* » (nous soulignons) (*op. cit.,* p. 101). « Ainsi commence également à se modifier la nature même du travail en tant que travail

abstrait, créateur de valeur, et par cela même la nature du travail vivant. Le travail créateur de valeur n'est plus simple (!) dépense de la force physique du producteur... Le travail qui crée la valeur commence à revêtir pour l'homme un sens plus humain. En bref, il s'humanise » (*ibid.* p. 113), etc. Ce n'est pas ici qu'il faut analyser le contenu de ces thèses (qui nous paraît des plus contestables). Mais il est manifestement abusif de les attribuer à Marx.

a Si l'on part du fait que les rapports (?) du coût de la production sont objectivement exprimés dans nos rapports d'autogestion, l'on arrive à la conclusion que les prix du marché sont, eux aussi, objectivement *(sic)* exprimés dans nos conditions socio-économiques » (*op. cit.*, p. 119). Cf. le passage cité plus haut de *la Critique du Programme de Gotha,* où Marx conteste explicitement que les produits conservent une « valeur objective » après le renversement du capitalisme.

126
Voici un passage particulièrement net de Marx à propos de Proudhon, mais qui s'applique à merveille à Milentije Popovic : « La détermination de la valeur par le temps de travail, c'est-à-dire la formule que M. Proudhon nous présente comme celle qui devrait régénérer l'avenir, n'est que l'expression scientifique des rapports économiques de la société actuelle... » (K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* p. 44).

127
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, III, 1, pp. 34-5 et 41-2.

128
Voir notamment *Misère de la Philosophie,* pp. 34-8, où Marx démontre que Proudhon se trompe en établissant, dans l'absolu, un lien entre l'intensité du besoin physique et l'accroissement de la productivité du travail qui fabrique les marchandises devant satisfaire ce besoin.

129
OTTO RUHLE, *Karl Marx, Leben und Werk,* Avalun-Verlag, Dresden, 1928, pp. 131-2.

130
PIERRE NAVILLE, *De l'aliénation à la jouissance,* p. 291.

131
EMILIO AGAZZI, *La formazione della metodologia di Marx,* p. 481.

132
Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx 1844 bis 1883, hrsg. von

A. Bebel u. Ed. Bernstein, Dietz-Verlag, Stuttgart, 1921, vol. III, p. 166.

133
Arbeitslohn, K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, pp. 223-249.

134
K. MARX : « Travail salarié et capital », pp. 85-6, in *Œuvres Choisies en deux volumes*, Editions du Progrès, Moscou, 1955.

135
Cf. cette remarque de Hegel écrite à Iéna en 1805 : « Les fabriques, les manufactures fondent leur existence précisément sur la misère d'une classe » (cité in GEORG LUKACZ : *Der junge Hegel*, p. 423).

136
K. MARX, *Das Elend der Philosophie*, pp. 121-4 ; K. MARX, FR. ENGELS : *Das Kommunistische Manifest*, Berlin, 1918, Verlag Buchandlung Vorwärts, pp. 26-7.

137
K. MARX, *Das Elend der Philosophie*, p. 117.

138
K. MARX, FR. ENGELS, *Das Kommunistische Manifest*, p. 39.

139
K. MARX, *Das Elend der Philosophie*, p. 81.

140
Marx y voit même « le côté positif du salariat » dans son manuscrit *Salaire ouvrier, op. cit.*, p. 248.

141
Voir sur le rôle civilisateur du capital aussi *Grundsätze des Kommunismus*, p. 206. Dans les *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie* Marx reprend cette idée du rôle civilisateur du mode de production capitaliste, le premier mode de production depuis l'origine de la société humaine qui doit manifester la tendance à s'étendre sur le monde entier, ou plus précisément à englober le monde entier dans son domaine (pp. 311-3).

142
K. MARX, FR. ENGELS, *Das Kommunistische Manifest*, pp. 28-30, nous soulignons.

143
FR. ENGELS : « Grundsätze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* p. 208.

144
Dans les écrits de 1846-8, Marx et Engels ne distinguent pas encore le temps de travail *socialement nécessaire* du temps de travail tout court. Ils ne distinguent pas non plus la *force de travail* et le travail, parlant de la a vente du travail », du « prix du travail », etc., formule que Marx corrigera vers la fin des années 1850, surtout dans les *Grundrisse* et dans les *Theorien über den Mehrwert.* Engels souligne cette correction dans les préfaces qu'il écrivit trente ans plus tard pour *Das Elend der Philosophie* (1884, p. XXII) et pour *Lohnarbeit und Kapital* (*Œuvres Choisies,* vol. I, p. 63 et fol.).

145
K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* pp. 24-5 ; FR. ENGELS, « Grundsatze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* pp. 201 et 203 ; K. MARX : « Arbeitslohn », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* p. 223 ; K. MARX : « Travail, salaire et capital », in K. MARX, FR. ENGELS, *Œuvres Choisies,* I, p. 82 ; K. MARX, FR. ENGELS : *Das Kommimistische Manifest,* p. 32.

146
K. MARX : « Arbeitslohn », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* pp. 231-2.

147
Ibid. p. 235 ; FR. ENGELS : « Grundsatze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS : *Kleine ökonomische Schriften,* p. 204 ; K. MARX, « Rede über die Frage des Freihandels », in *Das Elend der Philosophie,* p. 184.

148
K. MARX : « Rede über die Frage des Freihandels », in *Das Elend der Philosophie,* p. 185.

149
K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* p. 37.

150
K. MARX, « Arbeitslohn », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* pp. 233-4. C'est ce passage qui permet de parler, chez le jeune Marx, d'une

théorie de la paupérisation à la fois absolue et relative. Nous verrons plus loin ce que devient cette théorie au cours de la préparation du *Capital.*

151
K. MARX, *Theorien über den Mehrwert,* nouvelle édition complète, Berlin, Dietz-Verlag, 1956, vol. II, pp. 575-6 et fol.

152
K. MARX, « Arbeitslohn » in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften,* p. 242.

153
K. MARX, FR. ENGELS, *Das Kommunistische Manifest,* p. 31.

154
K. MARX, « Arbeitslohn », in *Kleine ökonomische Schriften,* p. 232.

155
C'est ce que n'a pas compris Proudhon, qui rêve d'un rétablissement de la concurrence après l'abolition du capitalisme. « La concurrence et l'association s'appuient l'une sur l'autre », écrivait-il dans *Philosophie de la Misère* (édition 1867, I, p. 208). Marx lui a prédit que s'il voulait rétablir le règne de la concurrence dans une société socialiste, il risquerait de reproduire tout le cortège de misère et d'anarchie que l'échange individuel et la concurrence produisent au sein de la société capitaliste. Si on désire le progrès sans cette anarchie, il faut maintenir les forces productives en supprimant l'échange (K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* p. 44).

Daniel Guérin, qui essaie pourtant de réhabiliter Proudhon comme « père de l'autogestion », est obligé de reconnaître en gros le bien-fondé de cette critique marxiste (DANIEL GUÉRIN, *L'anarchisme,* Editions Gallimard, 1965, p. 65).

156
K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* p. 43.

157
FR. ENGELS, « Grundsätze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS : *Kleine ökonomische Schriften,* pp. 208-9.

158
K. MARX, *Das Elend der Philosophie,* p. 145.

159
K. MARX, FR. ENGELS, *Das Kommunistische Manifest,* p. 31.

160
FR. ENGELS : « Grundsätze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, p. 208

161
K. MARX, *Das Elend der Philosophie*, pp. 161-2.

162
FR. ENGELS, « Grundsatze des Kommunismus », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, pp. 216-7.

163
Voir à ce propos : OTTO MORF, *Das Verhältnis von Wirtschafts- theorie und Wirtschaftsgeschichte bei Karl Marx*, A. Francke Verlag, Bern, 1951, et PETER BOLLHAGEN : *Soziologie und Geschichte*, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1966.

164
TALCOTT PARSONS and NEIL J. SMELSER, *Economy and Society*, London, 1957, Routledge and Kegan Paul, pp. 6-7, 21 et al.

165
Ibid. p. 83.

166
Ibid. p. 42.

167
Ibid. p. 22.

168
Ibid. pp. 104 et fol.

169
Cf. la manière dont Talcott Parsons traite de l'esclavage. Les esclaves sont achetés et vendus sur le marché « indépendamment des services qu'ils rendent » (p. 12). Mais comme ils sont quand même humains, les maîtres d'esclaves ont toujours fait preuve d'un minimum de considération pour leur vie familiale (p. 137). Une brève discussion avec un spécialiste de l'histoire économique de la Rome antique, ou une brève analyse du système économique des camps d'extermination SS, lui auraient évité d'écrire de telles énormités.

170
TALCOTT PARSONS et NEIL J. SMELSER, *Economy and Society*, pp. 114-5, 121-2.

171
FR. MEHRING, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens*, Leipzig, 1920, Leipziger Buchdruckerei, p. 182.

172
Dans une étude passionnante, Roman Rosdolsky a démontré que la conception erronée d'Engels sur les « peuples sans histoire » (geschichtslose Völker, c'est-à-dire les petites nationalités slaves), qui se traduit dans toute la *Neue Rheinische Zeitung* et dans de nombreux articles écrits au cours des années 50, par suite du rôle joué par les Tchèques, les Croates, les Ruthènes, etc., au cours de la révolution de 1848, résulte en définitive d'une incompréhension des racines socio-économiques de ce rôle, c'est-à-dire d'une incompréhension des problèmes de la lutte de classe entre paysans tchèques, slovaques, croates, ruthènes d'une part, et propriétaires fonciers révolutionnaires polonais et hongrois d'autre part (« Friedrich Engels und das Problem der « geschichtslosen Völker », in *Archiv für Sozialgeschichte*, Band 4, 1964, pp. 87-282, Verlag für Literatur und Zeitgeschichte, Hannover).

173
K. MARX : *Ansprache der Zentralbehörde an den Bund*, in « Enthüllungen über den Kommunistenprozess zu Köln », p. 128.

174
K. MARX, FR. ENGELS : « Revue - Mai bis Oktober », in *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue*, Fünftes bis sechstes Heft, mai-oktober 1850, pp. 317-8.

175
MEGA, I, 3, pp. 576-7.

176
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, pp. 417-8, 557.

177
FR. ENGELS : « Introduction, Les Luttes de Classes en France (1848-1850) », in K. MARX, FR. ENGELS, *Œuvres Choisies en deux volumes*, tome I, p. 117.

178
Voir notamment l'analyse des mesures fiscales et de l'attitude de la Banque au lendemain de la révolution de février 1848 (K. MARX, *Les Luttes de Classe en*

France (1848-1850), pp. 151-2).

179
K. MARX, FR. ENGELS : « Revue », in *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue,* Zweites Heft, février 1850, p. 119.

180
Ibid. pp. 120-121. La révolution chinoise dite des Taï-Ping éclata en fait le 11 janvier 1851, moins d'un an après que Marx et Engels l'avaient prévue.

181
K. MARX, FR. ENGELS : « Revue », in *Neue Rheinische* Zeitung - *Politisch-ökonomische Revue,* Viertes Heft, avril 1850, pp. 213-5.

182
K. MARX, FR. ENGELS : « Revue - Mai bis Oktober », in *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue,* Fünftes Heft, mai-octobre 1850, p. 304.

183
Ibid. pp. 311-2.

184
Ibid. p. 317.

185
K. MARX, FR. ENGELS : « Revue », in *Neue Rheinische Zeitung - Politisch-ökonomische Revue,* Fünftes bis sechstes Heft, p. 312. Voir aussi la lettre de Marx à Engels du 19 août 1852 (*Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx* 1844-1883, vol. I, p. 334).

186
« Paupérisme et libre-échange. La menace d'une nouvelle crise commerciale », article envoyé le 15 octobre 1852 au *New York Daily Tribune,* in *Gesammelte Schriften* 1852-1862, herausgegeben von N. RJASANOV, Stuttgart, Dietz, 1920, vol. I, p. 33.

187
Série d'articles publiés sous le titre : « La crise commerciale en Grande-Bretagne », dans la *Neue Oder-Zeitung* du 11 au 22 janvier 1855 et dans le *New York Daily Tribune* du 20 janvier 1855.

188
« En principe, en économie politique, il ne faut jamais grouper les chiffres d'une seule

année, pour en tirer des lois générales. Il faut toujours prendre le terme moyen de six à sept ans, laps de temps pendant lequel l'industrie moderne passe par les différentes phases de prospérité, de surproduction, de stagnation, de crise et achève son cycle » (K. MARX, « Rede über den Freihandel », in *Kleine ökonomische Schriften*, p. 515),

189
N. RJASANOV, in K. MARX, FR. ENGELS, *Gesammelte Schriften* 1852-1862, I, p. 453.

190
K. MARX : *Das Kapital*, III, 2, p. 40.

191
K. MARX, FR. ENGELS, *Gesammelte Schriften 1852-1862*, I, p. 33.

192
Ibid. pp. 65-71.

193
Ibid. p. 34.

194
Ibid. p. 500.

195
Rosa LUXEMBURG, *Die Akkumulation des Kapitals*, Vereinigung internationaler Verlagsanstalten, Berlin, 1923, pp. 371-4, édit., François Maspero, 1967.

196
Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx 1844-1883, vol. II, pp. 105-6, 127.

197
Ibid. p. 200.

198
Ibid. pp. 252-4, 255-6.

199
Ibid. pp. 292-3.

200

Voir son article « Le commerce avec la Chine », paru dans le *New York Daily Tribune* du 3 décembre 1859, in *Marx-Engels-Werke,* tome 13, pp. 540-4, Dietz-Verlag, Berlin, 1961.

201
MICHAEL TUGAN-BARANOWSKY, *Studien zur Theorie und Geschichte der Handelskrisen in England,* G. Fischer-Verlag, Jena, 1901. Le livre de Tugan-Baranowsky a été analysé de manière critique notamment par ROSA LUXEMBURG : *Die Akkumulation des Kapitals,* pp. 239-244, VIVA, Berlin, 1923.

202
ALVIN H. HANSEN, p. 129, in ALVIN H. HANSEN and RICHARD V. CLEMENCE, *Business Cycles and National Income,* Readings in N.W. Norton and Co, New York, 1953. Cf. aussi Prof. WASSILY LEONTIEFF : « The significance of Marxian Economies for present day economic Theory », in *American Economic Review,* vol. 28, n° 1, supplément March 1938, p. 3.

203
Nous avons examiné ce problème de manière plus détaillée dans le *Traité d'économie marxiste,* tome I, pp. 449-467.

204
Der Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx, vol. II, p. 219.

205
Cf. sa lettre à Lassalle du 21 décembre 1857 : « L'actuelle crise commerciale m'a incité à m'adonner maintenant minutieusement à l'élaboration des traits fondamentaux de l'économie, et aussi à préparer quelque chose sur la crise présente » (FERDINAND LASSALLE, *Nachgelassene Briefe und Schriften,* herausgegeben von GUSTAV MAYER, tome 3, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1922, p. 111).

206
Briefwechsel Marx-Engels I, p. 164.

207
Préface de l'Institut Marx-Engels-Lénine à K. MARX : *Grundrisse der Kritik der Politischen Oekonomie,* p. IX, Dietz-Verlag, Berlin, 1953.

208
M. RUBEL, *Karl Marx, Essai de Biographie intellectuelle,* p. 297.

209

FRANZ MEHRING, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens,* p. 263.

210
Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx, vol. II, pp. 265-9 et p. 341.

211
Ibid. pp. 269-270.

212
Et lui-même, dans les *Notes de lecture* et les *Manuscrits économico-philosophiques* de 1844 !

213
« Travail salarié et capital », p. 81, in MARX-ENGELS, *Œuvres Choisies en deux volumes,* tome I, Moscou, Editions du Progrès, 1955. Nous soulignons.

214
Dans « L'Introduction », Marx décrit la méthode dialectique qui lui a permis de découvrir la catégorie du travail abstrait (Préface pp. XXXIX-XLI de l'édition de Kautsky, Dietz, Stuttgart, 1920), Naville insiste à juste titre sur le fait qu'on trouve cette catégorie déjà en puissance chez d'autres auteurs, notamment chez Hegel et chez Adam Smith (*De l'Aliénation à la Jouissance,* p. 399). Marx indique lui-même que Benjamin Franklin avait largement progressé sur la voie de découvrir cette catégorie du travail abstrait (*Zur Kritik der politischen Oekonomie,* p. 38). Rosdolsky souligne que chez Ricardo, le caractère *spécifique* du travail abstrait créateur de valeur, distinct du travail concret producteur de valeurs d'usage, n'est pas analysé (R. ROSDOLSKY, *Ein neomarxistisches Lehrbuch der politischen Oekonomie, Kyklos,* vol. XVI, 1963, fascicule 4, p. 642).

215
K. MARX, Zur *Kritik der politischen Oekonomie,* p. 33.

216
Nous n'analyserons pas dans cette étude les *Theorien über den Mehrwert,* considérées comme tome IV du *Capital,* bien que leur rédaction précède celle du tome I.

217
Karl MARX, *Zur Kritik der politischen Oekonomie,* pp. 44-46.

218
Ibid. pp. 44-45.

219
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, p. 230. Nous avons rédigé cette étude avant que paraisse aux éd. Anthropos, Paris, la traduction française de ce livre. Les passages cités ici ont donc été traduits par nous-même (E.M.).

220
Marx lui-même a considéré que son analyse de la *plus-value en général*, au-delà de ses formes spécifiques de profit, d'intérêt, de rente foncière, etc., constitue son mérite principal (lettre à Engels du 24 août 1867, in *Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx*, vol. III, p. 395).

221
Ce passage semble donner raison à Pierre Naville, qui a affirmé que dans les *Grundrisse*, Marx ne distingue pas encore « travail » et « force de travail » (*De l'Aliénation à la Jouissance*, p. 432). En réalité, s'il se trouve dans les *Grundrisse* — de même d'ailleurs que dans les *Theorien über den Mehrwert* — quelques passages où cette distinction n'est effectivement pas faite, il y a un grand nombre de passages où Marx distingue bel et bien *travail* et « *capacité de travail* » (Arbeitsvermögen), ce qui est synonyme de « force de travail ». Voir notamment, dans les *Grundrisse*, pp. 200 et fol., 491, 497, 502-503, 565-6, etc. Le passage page 566 est particulièrement typique. Il parle de l'échange de la « capacité de travail », de la valeur d'usage de cette « capacité de travail » qui permet précisément la valorisation du capital : « Du fait que le capital a échangé la capacité de travail sur la base de l'équivalence, il a échangé (obtenu)... du temps de travail sans équivalent. »

222
K. MARX, *Grundrisse*, pp. 213-4.

223
Dans la « préface » aux *Grundrisse* — qui avait été publiée en 1903 dans *Die Neue Zeit* par Kautsky — Marx précise que la notion de « travail abstrait » n'a pu être développée qu'à partir du moment où l'industrie moderne s'était développée au point où la main-d'œuvre dite « des ouvriers d'usine » pouvait en fait être transférée facilement d'une branche industrielle à l'autre : « l'indifférence à l'égard de la forme déterminée du travail correspond à une forme de société dans laquelle les individus peuvent facilement passer d'un travail à l'autre, et dans laquelle une forme déterminée du travail leur est accidentelle, et donc indifférente... Pareille situation est la plus avancée dans la forme d'existence la la plus moderne des sociétés bourgeoises — aux Etats-Unis » (*Grundrisse*, p. 25).

224
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, pp. 367-8.

225
Une des plus célèbres de ces critiques concernant la « contradiction » entre le tome I et le tome III du *Capital* est celle que Eugen von Böhm-Bawerk avait formulée in *Zum Abschluss des Marxschen Systems* dès 1896 (E.v. BÖHM-BAWERK : *Karl Marx and the Close of his System*, pp. 30 et fol., Augustus M. Kelly Ed., New York, 1949). Elle a été depuis lors répétée d'innombrables fois, notamment par Pareto, dans le tome II des *Systèmes socialistes* (pp. 354-5, 358-9) (W. PARETO, *Les Systèmes socialistes*, Marcel Giard Editeur, Paris, 1926).

226
Dans sa lettre à Lassalle du 11 mars 1858, Marx avait souligné la contradiction entre la théorie de la valeur de Ricardo et sa théorie du profit (K. MARX - FR. ENGELS, *Briefe über das Kapital*, p. 87). La théorie marxiste de la péréquation du taux de profit permet d'éviter une contradiction analogue.

227
K. MARX, *Zur Kritik der politischen Oekonomie*, p. 46.

228
Marx a élaboré sa théorie de la rente foncière sous forme d'une critique des théories de Rodbertus et de Ricardo. Il découvre que, contrairement à ce que pensait Ricardo, il n'y a pas seulement une rente *différencielle* (surprofit obtenu par des capitaux investis sur les terrains plus fertiles que ceux qui rapportent le profit moyen), mais encore une rente *absolue*, qui provient du fait que la composition organique du capital investi dans l'agriculture est plus basse que celle du capital investi dans l'industrie ; que le capital investi dans l'agriculture obtient donc une plus-value qui ne participe pas à la péréquation du taux de profit, parce que la propriété foncière empêche la libre entrée des capitaux dans ce secteur, et que tous les capitaux investis dans l'agriculture rapportent ainsi un surprofit (par rapport au profit moyen obtenu dans les autres branches de l'économie), surprofit que s'approprient les propriétaires fonciers.

229
Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx, vol. III, pp. 77-82.

230
FR. MEHRING, *Karl Marx, Geschichte seines Lebens*, pp. 294-5.

231

Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx, vol. II, p. 377.

232
K. MARX, *Theorien über den Mehrwert,* vol. II, p. 500.

233
K. MARX, *Zur Kritik der politischen Oekonomie,* p. 50.

234
Marx lui-même s'appuie encore sur cette même théorie dans *Misère de la Philosophie,* pp. 66-69.

235
K. MARX, Zur *Kritik der politischen Oekonomie,* p. 97.

236
K. MARX, *Zur Kritik der politischen Oekonomie,* p. 97.

237
Ibid. p. 114.

238
Ibid. p. 144.

239
Nous avons examiné les critiques traditionnelles à l'égard de la théorie de la valeur-travail dans le *Traité d'Economie Marxiste,* tome II, pp. 404-411.

240
FRANK H. KNIGHT, « Value », in *Encyclopedia of Social Sciences,* tome XV, pp. 218-9, New York, 1935.

241
Pour simplifier le raisonnement, nous laissons de côté le « facteur terre ». Mais on peut le réintégrer facilement dans l'argumentation sans modifier celle-ci.

242
Comment expliquer alors que les « usines qui tournent toute seules » fassent du profit, qui doit provenir de la plus-value ? Aussi longtemps que ces usines sont l'exception et pas la règle, elles font du profit sans qu'on produise de la plus-value entre leurs murs, c'est-à-dire elles s'approprient simplement une partie de la plus-value produite par les travailleurs des autres entreprises, à travers le jeu de la concurrence des capitaux. A

partir du moment où le phénomène de l'automation intégrale se généralise dans toutes les entreprises, les profits et la plus-value doivent nécessairement dépérir ; en fait, il n'y a pas de place pour une « économie de marché » dans des conditions d'abondance manifeste, créée par l'automation généralisée.

243
JOSEPH SCHUMPETER, *History of Economie Analysis,* New York, Oxford University Press, 1954, pp. 558-9.

244
Il est significatif que lorsque les économistes veulent mesurer le véritable progrès économique, ils sont bien obligés de se rabattre sur les progrès de la *productivité du travail vivant* (cf. JEAN FOURASTIÉ : *Le Grand Espoir du* XXe *Siècle,* Paris, 1952, Presses Universitaires de France, pp. 7-31) et non pas sur une quelconque « productivité du capital » ou « productivité de la terre », dont ils sont incapables de calculer des coefficients d'augmentation comme indices du progrès économique.

245
OSKAR LANGE, « Marxian Economics and Modem Economie Theory », in *The Review of Economic Studies,* June, 1935, pp. 189-201.

246
Ibid. p. 194.

247
Une des raisons qui poussent à ce genre de malentendu est l'incompréhension de la nature des schémas de reproduction contenus dans le tome II du *Capital.* Ces schémas ne tendent nullement à expliquer « l'équilibre statique » du mode de production capitaliste. Ils tendent au contraire à expliquer comment ce mode de production peut subsister *malgré* l'interruption constante de l'équilibre, et l'interruption périodique de la reproduction élargie.

248
Ibid. pp. 198-9.

249
JOAN ROBINSON, *An Essay on Marxism Economics,* 1949, London, MacMillan ; JOAN ROBINSON, « The Labour Theory of Value : A Discussion », in *Science and Society,* 1954.

250

ROMAN ROSDOLSKY, « Joan Robinsons Marx-Kritik », in *Arbeit und Wirtschaft*, 1958, p. 178 et fol.

251
Comme Lange l'affirme erronément, *op. cit.*, p. 195.

252
ROMAN ROSDOLSKY, *Joan Robinsons Marx-Kritik*, pp. 182-3.

253
MAURICE GODELIER, *Rationalité et irrationalité en Economie*, Paris, Maspero, 1966, p. 148.

254
Voir la citation des *Grundrisse*, pp. 89-90, que nous reproduisons dans le chapitre suivant.

255
Voir sa définition de la marchandise (*Rationalité et irrationalité en Economie*, pp. 212-3) : « Pour Marx, une marchandise est un objet (!) caractérisé par deux propriétés : *a)* il est utile et, par là, la marchandise a une valeur d'usage... *b)* il s'échange dans une certaine proportion avec des biens d'utilité différente. Il a une valeur d'échange, et il n'a cette valeur d'échange que parce qu'il a d'abord une valeur d'usage pour autrui. » Cf. ce que Marx lui-même précise, dans le fameux passage du chapitre I du *Capital* (tome I) sur le caractère fétichiste de la marchandise : « Ce qui est valable pour cette forme particulière de production, la production marchande, à savoir le fait que le caractère spécifiquement : social de *travaux privés indépendants les uns des autres* consiste en leur identité en tant que travail humain... apparaît à ceux qui sont saisis par le parti pris en faveur des conditions de la production marchande comme... définitif » (p. 41. Nous soulignons). Ces mots semblent rédigés à l'adresse de tous ceux qui veulent conserver la « forme marchande » et la « valeur » des produits du travail sous le socialisme.

256
MAURICE GODELIER, *ibid.* pp. 147-8.

257
Cf. ENGELS, *Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft*, Verlagsgenossenschaft Ausländischer Arbeiter in der UdSSR, Moskau-Leningrad, 1934, pp. 272-4.

258

Le premier à avoir traité ce problème de manière sérieuse fut HENRYK GROSSMANN (« Die Anderung des Aufbanplans des Marxschen Kapitals, und ihre Ursachen », in *Archiv für die Geschichte des Sozialismus,* 1929). Il attribua le changement du plan du *Capital* à la décision de Marx de traiter la plus-value dans son ensemble, indépendamment de ses formes d'apparition : profit, rente, intérêt, etc. Il est vrai que Marx lui-même, dans une lettre à Engels du 15 août 1863, parle de la « nécessité » dans laquelle il s'était trouvé de modifier le tout de fond en comble » (*Briefwechsel zwischen Marx und Engels,* 3, Bd, p. 143). Il reste que Marx avait déjà pleinement développé la catégorie de la plus-value séparément de ses formes dapparition dans les *Grundrisse.* Dans son article « Das « Kapital im Allgemeinen » und die « Vielen Kapitalien », Roman Rosdolsky distingue treize variantes du plan du *Capital* esquissées par Marx, entre septembre 1857 et avril 1868.

259
R. ROSDOLSKY, *Ein neomarxistisches Lehrbuch der politischen Oekonomie,* p. 651.

260
Marx a résolu pour la première fois le problème de la reproduction dans une lettre à Engels du 6 juillet 1863 (*Briefwechsel zwischen Engels und Marx,* 3. Band, pp. 138-142).

261
Briefwechsel zwischen Friedrich Engels und Karl Marx, vol. II, p. 235.

262
bis. GINO LONGO, *Il metodo dell' economia politica,* pp. 120-125, citant la lettre de Marx à Lachâtre du 18 mars 1872, ainsi qu'un texte de Lénine, paru dans le tome 38 des *Œuvres Complètes.*

263
K. MARS, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie,* pp. 742-3.

264
Voir également à ce propos les passages concernant la nécessité pour le capital d'élargir le cercle de sa circulation, mais nullement vers des milieux non capitalistes : « La plus-value créée en un point exige la création de la plus-value en un autre point, contre laquelle elle s'échange » (*Grundrisse,* p. 311).

265
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie,* p. 755.

266

Ibid. p. 89.

267
Ibid. pp. 89-90.

268
Ibid. pp. 301-2.

269
Ibid. p. 305.

270
Ibid. p. 527.

271
C'est un écho étonnant de la théorie du capital de Böhm-Bawerk.

272
Ibid. p. 595.

273
Ibid. p. 592.

274
Ibid. p. 593.

275
Ibid. p. 231.

276
C'est ce que semble ne pas comprendre Kostas Axelos, qui oppose le « positivisme » de Marx admirant les effets de l'industrialisation à son « romantisme » qui déplorerait ces mêmes effets (*Marx, penseur de la technique*, p. 81). En réalité le jugement de Marx *réunit* les deux aspects contradictoires de l'industrie et de la croissance économique sous le capitalisme.

277
Sauf évidemment sous la forme d'un régime qui assure la survie dune partie importante de la classe bourgeoise comme rentiers d'Etat, forme prévue par Engels, dans *l'Anti-Dühring.*

278

Ibid. p. 317.

279
Ibid. p. 412.

280
Cf. notamment HEINZ THEO RISSE et WALTER DIRKS : *Gibt es noch ein Proletariat,* pp. 88-89, 92.

281
Notamment HANS MAGNUS ENZENSBERGER, *Culture ou mise en condition,* Paris, Julliard, 1965, pp. 9-18, et EDGAR MORIN, *L'esprit du temps,* Paris, Grasset, 1962, comme sources parmi beaucoup d'autres.

282
Cf. SWEEZY et BARAN, *Monopoly Capital,* pp. 346-9, qui mettent l'accent sur le vide complet — « ne rien faire », « doing nothing » — qui caractérise les loisirs d'une bonne partie des masses américaines.

283
ERICH FROMM, *The Sane Society,* Routledge and Kegan Paul, London, 1950, pp. 321 et fol.

284
Jean Fallot le rappelle opportunément dans *Marx et le machinisme,* Editions Cujas, Paris, 1966, pp. 183-8. La planification permet de même d'économiser le surtravail.

285
Même un auteur aussi conformiste que GEORGE SOULE (*The Shape of To-Morrow,* Signet Key Book, 1958, p. 121) admet la possibilité d'une semaine de 24 heures dès 1990, sinon au début du XXIe siècle.

286
KOSTAS AXELOS, *Marx, penseur de la technique,* Editions de Minuit, 1961, Paris, pp. 265, 268.

287
JEAN FALLOT, *Marx et le machinisme,* p. 40.

288
Notamment H. ARENDT (*Condition de l'Homme moderne,* Calmann-Lévy, 1961, p. 365) en ce qui concerne les savants ; ALAIN TOURAINE, pp. 420 et fol. du *Traité*

de Sociologie de FRIEDMANN et NAVILLE (tome I, Paris, Armand Colin, 1961) en ce qui concerne les ingénieurs et les cadres supérieurs ; GUNTHER HILLMANN (« Zum Verständnis der Texte », in K. MARX : *Texte zu Methode und Praxis,* II, Rowohlt-Verlag, p. 203) en ce qui concerne les uns et les autres.

289
Cf. J.N. DAWYDOW (*Freiheit und Entfremdung,* VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1964, p. 114) : « La perspective de) développement de la société communiste est la perspective de créer une » société de savants. »

290
Voir au chapitre XI de cet ouvrage un examen plus approfondi des rapports entre le progrès technique et la société sans classes.

291
Les deux lettres, ainsi que la réponse de Marx du 14 juillet 1853 à Engels, K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA,* III, 1, pp. 474-7, 478-82, 483-7. L'article du 10 juin 1853 a paru dans le *New York Daily Tribune* du 25 juin 1853.

292
Grundrisse, pp. 375-413.

293
Maurice Godelier a établi une bibliographie provisoire des écrits de Marx et d'Engels sur le « mode de production asiatique », bibliographie qui ne reprend pas les *Theorien über den Mehrwert,* ainsi que d'autres passages des *Grundrisse* en plus du chapitre « Formes qui précèdent la production capitaliste » (*La Pensée,* n° 114, avril 1964, pp. 56-66).

294
Voir à ce sujet KARL A. WITTFOGEL, *Le despotisme oriental,* Paris, Editions de Minuit, 1964, qui publie un relevé assez complet des passages de Lénine relatifs à cet « asiatisme » en pp. 494-5 de son ouvrage.

295
Voir notamment GEORGE PLEKHANOV, *Introduction à l'Histoire sociale de la Russie,* Paris, 1926, éditions Bossard, p. 4 : « Nous savons maintenant, non seulement que la Russie — de même que l'Europe occidentale — a traversé la phase du féodalisme, mais aussi que cette même phase a existé en Egypte, en Chaldée, en Assyrie, en Perse, au Japon, en Chine, en un mot, dans tous ou presque tous les pays civilisés de l'Orient. » Cependant, l'auteur parle à la même page également des

« grands despotats de l'Orient ». Il avait conservé le concept d'un mode de production asiatique dans *Les Questions fondamentales du marxisme* (p. 53) (Paris, Editions Sociales, 1947), tout en soulignant à juste titre que ce mode de production ne pouvait être considéré comme antérieur au mode de production antique (esclavagiste).

296
V.I. LÉNINE, *Œuvres Complètes,* tome 21, p. 40.

297
Année I, n° 2, pp. 370-378. — Lucien Goldmann nous a fait remarquer que la « relance » du concept de mode de production asiatique n'est pas le fait de Rjasanov, mais bien celui des communistes hongrois, éditant la revue *Communisme* dès 1920.

298
JAN PECIRKA : *Les discussions soviétiques sur le mode de production asiatique et sur la formation esclavagiste* (1964), in : « Premières sociétés de classe et mode de production asiatique », n° spécial (57-58, 1967) de la revue *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* Editions de la Nouvelle Critique, Paris, 1967, p. 62. — Voir aussi EUGÈNE VARGA : *Essais sur l'économie politique du capitalisme,* Moscou, Editions du Progrès, 1967, pp. 370-394 : *Mode de Production asiatique.*

299
Trois exemples : le manuel de W.I. AVDIJEV : *Geschichte des alten Orients,* paru à Moscou en 1948 et traduit à Berlin en 1953 (Volk und Wissen, Volkseigener Verlag), s'appuie sur les avis de l'académicien V.V. Struve pour affirmer que « les peuples de l'Inde et de la Chine ont suivi la même route de la constitution gentilice à l'esclavage » (pp. 12-13). An *Outline History of China* paru à Pékin (Foreign Languages Press) en 1958 parle de même de la plus ancienne société de classe en Chine (la dynastie Shang) comme d'une « société fondée sur l'esclavage » (p. 15). En 1950, Kuo Mo-jo parle encore d'une « société esclavagiste » de l'ancienne Chine qui évolue vers une « société féodale » (« la société esclavagiste chinoise », in *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* n° 2, mai-juin 1957, pp. 32-3, 41, 51), bien qu'il s'agisse de toute évidence d'une société qui, tout en connaissant des esclaves, n'était point fondée sur un mode de production esclavagiste.

300
Wirtschaft und Gesellschaft Chinas, Leipzig, 1931, Hirschfeld, p. 768.

301
Voir à ce sujet MAURICE GODELIER, « La notion de « mode de production

asiatique » et les schémas marxistes d'évolution des sociétés », *Cahier du C.E.R.M.*, pp. 26-7, et ERIC HOBSBAWN, « Introduction » to KARL MARX, *Precapitalist economic formations*, London, Lawrence and Wishart, 1964, pp. 61-3.

302
Voir à ce propos entre autres A.A. BERNCHTAM, *Sotsialnoekonomitcheskii Stroj Orogono-Enisejskig Tiourok* VI-VIII *wekow* (Le régime socio-économique des Turcs de l'Orchon et du leniséi du VIe au VIIIe siècle) (Moscou-Leningrad, 1946) ; S.E. TOLYBEKOV, *Voprossi Ekonomiki*, n° 1, 1955), crée même le concept du « féodalisme patriarcal » doté d'une... propriété collective du sol !

303
Wittfogel s'y réfère.

304
John Stuart Mill parle de « société orientale » en 1848 et Richard Jones avait déjà parlé de « société asiatique » en 1831 (Wittfogel, *op. cit.*, p. 489). V. Strouvé, pape de l'historiographie soviétique de l'Orient à l'époque stalinienne et grand responsable du « rejet » de la catégorie du mode de production asiatique a trouvé une citation de Richard Jones, où celui-ci affirme que c'est la population non agricole qui a effectué les grands travaux en Orient. Rapprochant cette citation de deux passages du tome I du *Capital*, où Marx signale que la coopération massive et occasionnelle de travailleurs dans la société précapitaliste est généralement le fait de leur subordination servile au pouvoir, ou de leur esclavage, et que les grands travaux de l'Orient antique étaient rendus possibles par « la concentration en une seule main ou dans un petit nombre de mains des revenus dont vivaient les travailleurs », Strouvé en arrive allègrement à « démontrer » que pour Marx, le mode de production asiatique était en réalité... un mode de production esclavagiste d'un genre particulier ! (*Comment Marx définissait les premières sociétés de classe* (1940), pp. 82-94 in *Recherches internationales à la lumiàre du marxisme*, n° 57-58, *op. cit.)*

305
Eric Hobsbawn (*op. cit.*, p. 22) en dresse une liste assez complète. Elle inclut les *Voyages* de Bernier, *L'Histoire de Java* de Raffles, la *Géographie historique de l'Arabie* du pasteur C. Foster, le *Treatise on the East India Trade* de J. Child, etc. Pierre Naville (*La Chine future*, Paris, Les Editions de Minuit, 1952, pp. 89-93) rappelle que les *Voyages* de Bernier furent rédigés pour contrecarrer un projet de Louis XIV de proclamer la propriété royale sur toutes les terres de France — ou du moins un projet que les adversaires de l'absolutisme lui avaient attribué.

306

Maximilian Rubel attire l'attention sur deux études de Marx datant de l'année 1853 : l'une sur la communauté villageoise en Ecosse (a The Duchess of Sutherland and Slavery », article paru dans le *New York Daily Tribune* du 9 février 1853) ; l'autre sur les rapports entre monarchie absolue et décentralisation administrative en Espagne (M. RUBEL, *Karl Marx : Essai de biographie intellectuelle,* Paris, Rivière, 1959, pp. 297-301).

307
Pour l'Inde : « On peut dire que la propriété privée des maisons et jardins était un fait reconnu dans les zones urbaines et dans les faubourgs à partir du VIe siècle avant notre ère. Mais il n'y avait en général pas de propriété privée des champs cultivés » (D.D. KOSAMBI, *An Introduction to The Study of Indian History,* Popular Book Depot, Bombay, 1956, p. 145). Pour la Chine, cf. HENRI MASPERO, cité dans PIERRE NAVILLE, *la Chine future,* pp. 96-8. Pour l'empire classique de l'Islam et les débuts de l'empire ottoman, Prof. REUBEN LEVY, *The Social Structure of Islam,* pp. 13, 401 (Cambridge University Press, Cambridge, 1962).

308
L'auteur hindou antique KAUTILYA écrit dans son *Anthasastra :* « Les *samghas* (communautés villageoises tribales) sont invincibles par d'autres, à cause de leur unité. » Cité dans DEBIPRASAD CHATTOPADHYAYA, *Lokayata,* A *Study in Ancient Indian Materialism,* People's Publishing House, New Delhi, 1959, p. 173.

309
Voir la description de l'ancien village indien dans H.D. MALAVIYA : « Village Communities in India, a Historical Outline », in A.R. DESAI : *Rural Sociology in India,* The Indian Society of Agricultural Economies, Bombay, 1959, pp. 164-70. Le passage suivant (*op. cit.,* p. 170) est particulièrement significatif : « La méthode originelle de rémunérer les serviteurs (artisans) du village consistait ou bien en leur donnant une dotation de terre libre de rente, et quelquefois même libre d'impôt, ou en leur attribuant des parts déterminées de la réserve collective de céréales... »

310
Engels à Marx, le 6 juin 1853, *MEGA,* III, 1, p. 480.

311
Cf. D.D. KOSAMBI (*op. cit.,* p. 280) à propos de l'empire des Gupta.

312
Grundrisse, p. 377 : « Les conditions communes de l'appropriation réelle par le travail, les conduites d'eau, très importantes pour les peuples asiatiques, les moyens

de communication, etc., apparaissent dès lors comme le travail de l'unité supérieure — le gouvernement despotique planant au-dessus des petites communes. » Dans *Les Questions fondamentales du Marxisme* (p. 43), Plekhanov attibue une importance décisive aux conditions géographiques qui rendent nécessaires de tels travaux. Il y revient un peu plus loin : « Et si ces deux types (le mode de production esclavagiste et le mode de production asiatique, E.M.) diffèrent considérablement l'un de l'autre, leurs signes distinctifs principaux se sont formés sous l'influence du milieu géographique » (p. 53).

313
Ibid., p. 377. « Il est certain que les marchands et les artisans, la bourgeoisie en tant que classe organisée dans ses guildes, n'a jamais atteint la suprématie que sa contrepartie européenne avait conquise lorsqu'elle prit le pouvoir dans les villes. En Inde, la ville était presque toujours un poste avancé de l'Etat territorial, gouverné par des préfets ou par des organismes désignés par le centre » (K.S. SHELVANKAR, cité dans A.R. DESAI, *op. cit.*, p. 150).

314
Grundrisse, p. 384. Cf. A.R. DESAI, *op. cit.*, p. 25 : « Dans l'Inde prébritannique, l'agriculture villageoise produisait essentiellement en vue de satisfaire les besoins de la population du village. Cette économie agricole de subsistance au village était transformée en une économie de marché durant la période britannique. »

315
Grundrisse, p. 405. Cf. LÉON TROTSKY : « Ainsi les villes russes, de même que les villes sous les despotismes asiatiques, et en opposition aux villes artisanales et marchandes du Moyen Age européen, ne jouaient qu'un rôle de *consommateurs*... Où étaient dès lors situés l'industrie manufacturière et les artisanats ? A la campagne, rattachés à l'agriculture. » (« Bilan et Perspectives », p. 176, in *The Permanent Revolution*, New Park Publications, London, 1962).

316
Marx souligne dans les *Grundrisse* (pp. 407-8) l'importance d'un artisanat libre des villes pour préparer l'œuvre dissolvante du capital sur les antiques relations communautaires à la campagne. Dans notre *Traité* d'Economie *Marxiste* (tome I, p. 148), nous citons une opinion parallèle d'Etienne Balazs en ce qui concerne les villes de l'ancienne Chine, et nous faisons remarquer que la paternité de cette idée, attribuée à Max Weber, appartient en réalité à Marx.

317
Ceci ne signifie évidemment pas que les nations asiatiques auraient été incapables

d’arriver au capitalisme par leurs propres moyens. Cela explique simplement pourquoi l’Europe occidentale a pu prendre, à partir du XVIe siècle, une avance de plus en plus grande sur les autres parties du monde. Le sous-développement *actuel* des nations d’Asie n’est pas le produit du « mode de production asiatique », mais de l’action retardatrice et régressive que le rapport de subordination, résultant de la pénétration européenne, a exercée sur ces nations. La nation asiatique qui a réussi à conserver une indépendance réelle — le Japon — a également réussi à échapper largement au sous-développement.

318
FERENC TOKEI : Le Mode de production asiatique en Chine (1963), in : *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 57-58, *op. cit.*, pp. 172-173, 180-182. IRFAN HABIB : *Potentialities of Capitalistic Development in the Economy of Mughal India* (The Journal of Economic History, March 1969, vol. XXIX, Nr. 1). N.B. JANKOWSKA : *Extended Family Commune and Civil Self-Government in Arrapha in the* 15 *th-14 th century B.C.* (in : USSR Academy of Sciences : *Ancient Mesopotamia, socio-economic history,* Moscow, Nauka Publishing House, 1969), etc.

319
MAURICE GODELIER, « La notion de « mode de production asiatique » et les schémas marxistes d’évolution des sociétés », *Cahier du C.E.R.M. ;* JEAN CHESNEAUX, *La Pensée*, n° 114, avril 1964 ; JEAN SURET-CANALE, *La Pensée*, n° 117, octobre 1964 ; PIERRE BOITEAU, *La Pensée*, octobre 1964. Le dernier (*op. cit.*, p. 68) affirme même que le « mode de production asiatique » constitue un phénomène universel, par lequel toutes les sociétés sont passées.

320
JEAN CHESNEAUX (*op. cit.*, p. 42) affirme : « On doit se demander si cette notion de « haut-commandement économique » ne recouvre pas d’autres fonctions que l’entretien des digues et des canaux : ainsi le contrôle de la rotation des terres ; l’entretien et le contrôle de leur sécurité... la protection militaire des villages contre les raids des nomades ou les armées d’envahisseurs étrangers ; la prise en charge directe par l’Etat de certains secteurs de la production industrielle, qui dépassaient les possibilités des communautés paysannes, par exemple dans le domaine des mines ou de la métallurgie... » Il s’agit évidemment d’une pétition de principe, à partir du moment où l’on n’attribue plus aux « travaux hydrauliques » la cause essentielle de l’apparition d’un tel Etat-entrepreneur. Pourquoi, dans d’autres civilisations, des confédérations de villages, voire les premières corporations urbaines, ou des seigneurs locaux, ont-ils pu remplir les fonctions que Chesneaux vient d’énumérer, alors que dans le « mode de production asiatique » celles-ci reviennent à l’Etat ?

321
MAURICE GODELIER, *op. cit.*, p. 30.

322
Ainsi, l'organisation collective du travail dans les villages d'Afrique occidentale, qui glisse insensiblement de l'entraide collective au travail effectué, en échange de cadeaux, au profit des « hommes les plus éminents », puis à la corvée à peine camouflée (cf. CLAUDE MEILLASSOUX, *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire*, Mouton, Paris, 1964, pp. 175-185)

323
Le prof. tchécoslovaque Jan Harmatta aboutit à une conclusion analogue, dans son interprétation de la structure sociale de l'ancien empire des Huns : « La société du temps d'Attila était, sans aucun doute, une société de classe ; mais les rapports de production qui prévalaient chez les Huns ne correspondaient pas aux catégories d'un système social établi comme le système esclavagiste ou système féodal. Le trait caractéristique de la société hunnique est précisément sa nature transitoire, c'est une société de classe, mais avec des survivances tenaces de l'ancienne organisation en clans » (JEAN HARMATTA, *La Société des Huns à l'époque d'Attila*, in : « Recherches Internationales à la lumière du marxisme », n° 2, mai-juin 1957, p. 238).

324
JEAN CHESNEAUX, *op. cit.*, p. 41 : « Le mode de production asiatique semble bien se caractériser par la combinaison de l'activité productive des communautés villageoises et de l'intervention économique d'une autorité étatique qui exploite celles-ci. »

325
MAURICE GODELIER, *op. cit.*, p. 21.

326
Voir GODELIER, *op. cit.*, p. 33, sur les formes de dissolution du mode de production asiatique. — A ce sujet il est intéressant de noter que même un historien marxiste aussi profond qu'Ernst Werner donne la définition suivante des « rapports de production d'un type purement féodal » : « La prépondérance de la petite production paysanne ; la domination de l'agriculture sur l'artisanat et de la campagne sur la ville ; le monopole foncier d'une minorité ; l'appropriation du surproduit paysan par la classe dominante » (*Die Geburt einer Grossmacht, die Osmanen*, p. 305, Akademie-Verlag, Berlin, 1966).

Cette définition s'appliquerait au Bas-Empire romain du IIIe-IVe siècle comme à l'Europe féodale du IXe siècle ; à la Chine ou à l'Inde du XVIe siècle (puisqu'on parle

de *monopole* foncier et non de *propriété* foncière !) comme à l'Empire ottoman du XVIIIe siècle, et même à la Russie tsariste du début du XIXe siècle, c'est-à-dire à des sociétés et à des Etats profondément distincts les uns des autres. Werner oublie la caractéristique *fondamentale* du féodalisme : *la propriété privée* du sol par la noblesse féodale, et *la corvée* (ou la rente en nature qui ne devait évoluer que plus tard vers la rente en argent) arrachée à la paysannerie. Puisqu'il connaît les *Grundrisse,* et les cite même, cet oubli est impardonnable.

327

Rappelons à ce sujet que le sous-chapitre duquel est extrait le passage des *Grundrisse* qui traite du « mode de production asiatique » est intitulé : « Formes qui précèdent la production *capitaliste* », et qu'il s'intercale dans un chapitre consacré à l'accumulation primitive du *capital.* Le contexte démontre immédiatement que cette intercalation a un sens précis : il s'agit de démontrer pourquoi, au sein du « mode de production asiatique », même l'accumulation la plus vaste de sommes d'argent n'a pas produit un processus d'accumulation du capital. De même Lénine caractérise le a despotisme asiatique » en 1914 en ces termes : « Chacun sait que ce genre de régime politique jouit d'une très grande stabilité dans les pays où l'économie est marquée par la prédominance de traits entièrement patriarcaux, précapitalistes, et par un faible développement de l'économie marchande et de la différenciation des classes » (*Œuvres,* tome 20, p. 426, Editions sociales, Paris, 1959). On reconnaîtra à peine dans cette description la société qui s'intercale entre le communisme tribal et la société fondée sur l'esclavage... Il est vrai que dans les *Grundrisse,* Marx caractérise aussi le mode de production asiatique comme une des formes de propriété collective du sol issues de la décomposition du communisme tribal — au même niveau que la propriété collective de l'*ager publicus* à Rome ou que la propriété collective du sol chez les Germains et les Slaves (pp. 380-6). Cest sans doute ce passage qui a induit en erreur certains auteurs. Mais dans le même contexte, Marx précise bien que de toutes ces formes de propriété collective, celle du mode de production asiatique est la plus tenace et durable, ce qui implique bien qu'elle s'est maintenue jusqu'au seuil du capitalisme moderne.

328

ROMESH DUTT : *The Economic History of India,* volume I, p. 107 (The Publication Division of the Government of India, New Delhi, 1960).

329

Dans *Le Despotisme Oriental,* Wittfogel argumente, sans preuve aucune, que Marx aurait « mystifié » le caractère de classe de la a bureaucratie » du « mode de production asiatique », par peur de condamner ainsi la bureaucratie de « l'Etat socialiste » qu'il voulait créer. C'est le même mobile qui l'aurait d'ailleurs amené à

mettre en sourdine sa conception du « mode de production asiatique » (*op. cit.*, pp. 497-9). Outre le fait que la seconde partie de cette thèse n'est nullement démontrée, la première, qui attribue à Marx une conception bureaucratico-stalinienne de l'Etat après le renversement du capitalisme (alors que Marx a célébré dans la Commune, issue du suffrage universel, abolissant les fonctionnaires permanents et réduisant leurs traitements à celui d'ouvriers qualifiés, le modèle de sa « dictature du prolétariat ») constitue une falsification historique passablement scandaleuse. Rubel (note en p. 1680 de l'édition des *Œuvres* de Marx dans la collection la Pléiade-Economie I) constate à juste titre que « cette dénonciation rétrospective d'une malhonnêteté intellectuelle chez Marx relève de la pathologie plutôt que de la discussion scientifique ».

330
K.A. WITTFOGEL, *Wirtschaft und Gesellschaft Chinas*, pp. 187, 192-3, et surtout pp. 285-7.

331
Voir un pressentiment saisissant de l'existence de ces manufactures chinoises dans les *Grundrisse*, pp. 397, 410.

332
WITTFOGEL, *op. cit.*, pp. 670-9. Cf. un passage du même livre, p. 572, où l'auteur démontre que l'artisan chinois reste toujours serviteur, et le plus souvent serviteur ambulant, du fait de l'extension asiatique des domaines fonciers ! Ce passage pourrait être intégré dans le contexte des *Grundrisse* que nous commentons ici.

333
MICHAEL MAUKE, « Thesen zur Klassentheorie von Marx », in *Neue Kritik*, p. 29, n° 34, février 1966.

334
Même la bourgeoisie remplit d'ailleurs une fonction utile du point de vue de l'ensemble de la société : celle de développer les forces productives ; Marx y revient à de nombreuses reprises dans les *Grundrisse*.

335
Cf. MARX, « Le propriétaire foncier, un fonctionnaire de la production tellement essentiel dans le monde antique et médiéval... » (*Theorien über den Mehrwert*, II, p. 36, édition 1959, Dietz-Verlag, Berlin).

336

Voir à ce propos G.L. ADHYA, *Early Indian Economics,* Asia Publishing House, Bombay, 1966, p. 98 pour les marchands, pp. 84-7 pour les artisans urbains.

337
ERIC HOBSBAWN, *op. cit.,* p. 37.

338
Ibid., p. 34.

339
MAXIME RODINSON, *Islam et Capitalisme,* Ed. du Seuil, Paris, 1966, pp. 73-83.

340
C'est le sociologue polonais JULIAN HOCHFELD (*Studia o marksowskiej teorii spoleczenstwa* — Etudes sur la théorie marxiste de la société — Panstwowe Wydawnictwo naukowe, 1963, Varsovie) qui a établi la distinction correcte entre un « mode de production », c'est-à-dire un modèle économique « pur », donc abstrait, et une formation socio-économique, c'est-à-dire un type concret de société au sein de laquelle un « mode de production » occupe une place dominante. Ainsi, il serait exact de dire que le mode de production capitaliste s'est développé en Grande-Bretagne à partir du XVIe siècle ; mais caractériser la Grande-Bretagne comme une « formation socio-économique » capitaliste, cela ne serait exact qu'à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

341
MAXIME RODINSON, « What happened in History », in *New Left Review,* n° 35, janvier-février 1966, pp. 97-9.

342
PIERRE VIDAL-NAQUET, *op. cit.,* p. 10.

343
GUY DHOQUOIS, *Le mode de production asiatique* (manuscrit ronéoté), p. 13.

344
Ibid., pp. 4-5.

345
Ibid., p. 7.

346
Ibid., p. 8.

347
E.R. LEACH : « Hydraulic Society in Ceylon », in *Past and Present*, n° 15, avril 1959, pp. 2-26.

348
D.D. Kosambi (*op. cit.*, pp. 326-331, 351-365) affirme que les envahisseurs musulmans en Inde y ont créé à partir du XIe siècle l'embryon d'une classe féodale, mais qui n'a jamais pu s'emparer du pouvoir sur tout le territoire, pris entre le despotisme au sommet et la communauté du village à la base.

349
Voir à ce sujet HENRI GOBLOT : « Dans l'ancien Iran, les techniques de l'eau et la grande histoire », in *Annales*, 18e année, n° 3, mai-juin 1963, pp. 500-20.

350
Signalons à ce propos que dans sa *Philosophie de l'histoire mondiale* (tome II), que Marx et Engels avaient étudiée avec ardeur, Hegel avait perçu la différence essentielle entre l'évolution historique chinoise et européenne : « De même il n'y a pas d'aristocratie héréditaire en Chine, pas de situation féodale, pas non plus de dépendance de la richesse comme en Angleterre, mais le pouvoir suprême est habituellement exercé par le monarque » (« Philosophie der Weltgeschichte », Bd II : *Die Orientalische Welt*, p. 290, Leipzig, Verlag von Felix Meiner, 1919). Cf. aussi cette définition remarquable, qui annonce déjà l'analyse du « mode de production asiatique » : « Ce qui prédomine en Chine, c'est l'égalité (la communauté du village, E.M.)... La Chine est l'empire de l'égalité absolue... Mais tout doit être réglé par l'administration. Parce qu'en Chine règne l'égalité mais pas la liberté, le despotisme est le mode de gouvernement nécessairement donné » (*ibidem*, p. 299).

351
Grundrisse, p. 165. — Nous soulignons.

352
Ibid., pp. 740, 741-2. — Nous soulignons.

353
L'auteur marxiste turc Sencer Divitçioglu est l'auteur d'une intéressante étude intitulée *Le mode de production asiatique et les pays sous-développés*, dans laquelle il essaye d'établir un parallèle (et un filiation) entre l'Etat du mode de production asiatique décadent, et « l'Etat tutélaire » dans les pays sous-développés (l'auteur a manifestement en vue la Turquie) (*Recherches internationales à la lumière du*

marxisme n° 57-58, *op. cit.* pp. 277-293).

354
Ibid. p. 375.

355
K.S. Shelvankar signale que même au XVIIIe siècle, la terre était encore abondante dans la région du Gange (in A.R. DESAI, *op. cit.*, p. 149).

356
Ibid. p. 397.

357
Ibid. p. 395.

358
Cf. la formule presque identique utilisée dans les *Manuscrits de 1844.* « L'homme se produit lui-même ». « Man makes himself » est aussi le titre de l'excellent précis de préhistoire et d'histoire antique rédigé par le regretté Cordon Childe.

359
Ibid. p. 395.

360
Ibid. p. 387.

361
Cf. par exemple la Préface de FRANÇOIS PERROUX à l'édition des *Œuvres* de Karl Marx (« Economie I ») dans la Collection de la Pléiade, N.R.F., Paris, 1963, p. XXII : « L'homme socialisé du communisme final n'est homme que dans le tout social, dans la totalité qu'est la société communiste. L'individu s'objective dans et par l'appartenance à cette société... » Et de même p. XXIII : « Cet homme devenu vrai dans et par le tout social, cet homme qui ne reste vrai que dans et par la totalité sociale, n'est pas caractérisé comme un sujet original et unique capable essentiellement d'action libre et de parole libre. Il n'est pas vrai par la spontanéité irréductible de l'esprit source de l'action et de la parole personnelles ; il l'est par la participation à la socialité ; ce n'est que dans et par la totalité qu'il est devenu et qu'il demeure un homme... » La citation des *Grundrisse* que nous venons de reproduire démontre combien l'image que Perroux esquisse ici de « l'homme socialiste » ou de « l'homme communiste » selon Marx est peu conforme à la vision marxiste. Marx assigne au contraire à la société de l'avenir la fonction d'assurer « le libre

développement des individualités », qui est essentiellement leur développement « artistique, scientifique, etc. » (*Grundrisse*, p. 593), Ce passage, ainsi que son approfondissement pp. 599-600 du même ouvrage, où Marx s'étend sur l'action réciproque du « temps libre » — qui transforme l'homme en un « autre sujet » capable d'expérimenter, de créer librement — et du développement des forces productives, indique combien une autre idée de Perroux (*op. cit.*, p. XVII) selon laquelle, d'après Marx, « un tout petit nombre de maîtres des machines » subsisterait même dans la société communiste, est contraire aux conceptions de Marx.

362
Ceci n'est nullement en contradiction avec la sixième thèse sur Feuerbach qui affirme que « l'essence humaine n'est pas quelque chose d abstrait qui est inhérent à chaque individu. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des relations sociales ». Il s'agit précisément de relations sociales infiniment plus riches qui permettront à l'homme socialiste de s'affirmer.

363
Il faut cependant ajouter à la défense de Ricardo que celui-ci n'ignorait pas l'effet de l'accumulation du capital sur les salaires, qu'il avait d'abord supposé que l'expansion du machinisme tendrait à augmenter les salaires, pour modifier plus tard cette opinion et admettre que le machinisme pourrait exercer des effets néfastes sur ceux-ci (voir l'Introduction de PIERO SRAFFA aux *Œuvres Complètes* de RICARDO, *The Works and Correspondance of David Ricardo,* Vol. I, p. LVII, Cambridge University Press, 1951). Mais il était trop hypnotisé par sa théorie des rentes, et l'hypothèse d'un renchérissement général et permanent des vivres, pour rompre de manière décisive avec les conceptions de Malthus.

364
« La loi économique d'airain qui détermine le salaire dans les conditions actuelles, sous la dénomination de l'offre et de la demande de travail, est la suivante : que le salaire moyen reste toujours réduit à la subsistance qui est nécessaire pour l'existence et la procréation d'après les habitudes d'un peuple » (F. LASSALE, « Offenes Antwortschreiben an das Zentralkomitee zur Berufung eines allgemeinen Deutschen Arbeiterkongresses zu Leipzig », 24 avril 1863, in *Gesammelte Reden und Schriften,* III, p. 58).

365
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 2, p. 401.

366
Ibid. p. 399.

367
Il est intéressant de constater que le jeune Marx utilise ici le mot « prolétariat » non pas comme identique à la classe ouvrière, mais comme désignant exclusivement les chômeurs, par analogie avec l'antique prolétariat romain.

368
K. MARX, « Zur Kritik der Nationalokonomie », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, p. 50.

369
Deux ans plus tard, il écrira à Annenkov : « Depuis 1825, l'invention et l'application des machines n'est que le résultat de la guerre entre les maîtres et les ouvriers K (K. MARX, FR. ENGELS, *Briefe über « Das Kapital* », Dietz-Verlag, Berlin, 1954, p. 21).

370
K. MARX : « Zur Kritik der Nationalökonomie », in K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, p. 114.

371
Ibid. pp. 48-9.

372
K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine okonomische Schriften*, pp. 246-7.

373
Cf. le passage célèbre du *Manifeste* Communiste : « Les frais qu'occasionne l'ouvrier se limitent donc presque exclusivement aux vivres dont il a besoin pour sa subsistance et pour la procréation de sa race. Le prix d'une marchandise, et donc aussi du travail, est cependant égal à ses frais de production. Dans la même mesure où croît le caractère répugnant du travail, le salaire baisse » (notre propre traduction du texte allemand, éd. Buchhandlung Vorwärts, 1918, Berlin, p. 32).

374
Cependant, dès 1847, dans le cahier *Arbeitslohn*, Marx considère que ce minimum n'est pas une notion physiologique absolue ; que différents éléments peuvent y être introduits ou en être défalqués ; que les bourgeois eux-mêmes y englobent « un peu de rhum, de thé, de sucre et de viande », et que les ouvriers eux-mêmes y englobent leur cotisation syndicale (*Kleine ökonomische Schriften*, p. 247).

375
Cf. FR. ENGELS : « Vers 1850, Marx n'avait pas encore mis le point final à sa

critique de l'économie politique. Il ne le fit qu'à la fin des dix années suivantes » (Introduction à l'édition de 1891 de *Travail Salarié et Capital*, p. 63 des *Œuvres Choisies*, vol. I, Moscou, Editions du Progrès, 1955).

376
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, pp. 197-8.

377
Ibid. p. 231.

378
Ibid. pp. 194, 198.

379
Ibid. p. 312.

380
Ricardo avait eu le pressentiment de ces effets complexes, quand il soulignait que la baisse des prix de nombreuses marchandises pouvait permettre leur consommation par les ouvriers. Mais il y ajoutait : à condition qu'il y ait disproportion entre les prix des matières premières (et de la force de travail) et les prix des marchandises finies, et à condition que les ouvriers *sacrifient une partie du revenu prévu pour l'achat de vivres.* Comme Marx le souligne, en supprimant cette « disproportion », le libre-échange supprimerait en même temps la source d'expansion des besoins chez les ouvriers (*Grundrisse*, II, pp. 817-8).

381
K. MARX, *Theorien über den Mehrwert*, vol. II, p. 570.

382
Ibid. vol. III, p. 221.

383
K. MARX, *Salaires, prix et profits*, Bureau d'Editions, Paris, 1945, pp. 23-4.

384
Briefwechsel zwischen Fr. Engels und K. Marx, vol. III, p. 259.

385
K. MARX, *Salaires, Prix et Profits*, p. 25.

386

K. MARX, *Theorien über den Mehrwert,* vol. II, p. 573-4. Cf. une remarque analogue faite dès décembre 1846 dans la lettre à Annenkov : « Enfin, quant à l'Amérique du Nord, l'introduction des machines était amenée et par la concurrence avec les autres peuples, et par la rareté des mains, c'est-à-dire par la disproportion entre la population et les besoins industriels de l'Amérique du Nord » (K. MARX, FR. ENGELS : *Briefe über* « *Das Kapital* », Dietz-Verlag, Berlin, 1954, p. 21).

387
K. MARX, *Salaires, Prix et Profits,* p. 27.

388
Salaires, Prix et Profits, p. 20. Marx attache une importance énorme à la notion de « salaire relatif », et il considère qu'un des principaux « mérites scientifiques » de Ricardo fut celui d'avoir établi la catégorie du salaire relatif ou proportionnel (*Théories sur la plus-value,* II, p. 415). Il avait lui-même souligné l'importance de cette notion dès 1847, dans ses conférences intitulées *Travail, Salariés et Capital* (in *Œuvres Choisies,* tome I, pp. 90-1).

389
K. MARX, *Salaires, Prix et Profits,* p. 20.

390
K. MARX, *Théorien über den Mehrwert,* vol. III, p. 309.

391
Ibid., vol. II, pp. 569-70, 572.

392
Voir notamment *Travail Salarié et Capital, Œuvres Choisies,* I, pp. 98-9.

393
K. MARX, *Salaires, Prix et Profits,* p. 26.

394
Cf. notre *Traité d'Economie marxiste,* I, pp. 175-7.

395
K. MARX, FR. ENGELS, *Œuvres Choisies,* I, p. 88 ; K. MARX : *Das Kapital,* I, p. 611, édition d'Engels, Meisner, Hambourg. Tout le problème de la théorie des salaires de Marx est examiné de manière remarquable par ROMAN ROSDOLSKY : « Der esoterische und der exoterische Marx », in *Arbeit und Wirtschaft* (Revue syndicale autrichienne), numéros de novembre 1957 et janvier 1958.

396
ELIANE MOSSÉ, *Marx et le problème de la croissance dans une économie capitaliste,* Paris, Armand Colin, 1956, p. 60.

397
Das Kapital, I, p. 611 de l'édition d'Engels, Hamburg, Meisner, 1890.

398
Dans le « Manifeste Communiste », Marx et Engels avaient encore utilisé de manière peu claire et ambiguë la formule bien connue : « Le travailleur devient un pauvre » (« Der Arbeiter wird zum Pauper »), puisque cette formule pouvait se référer tant à la chute des salaires des prolétaires encore salariés (que le « Manifeste Communiste » proclame encore comme inévitable) qu'aux prolétaires éliminés du processus de production. Dans *Le Capital* le terme a paupérisme » ne s'applique plus qu'à cette couche de Lazare du prolétariat.

399
Ibid., p. 609.

400
MICHAEL HARRINGTON, *The other America - Poverty in the United States,* Pinguin Books, Harmondsworth, 1963, pp. 177-178.

401
Ibid., p. 174.

402
EMILE JAMES, ELIANE MOSSÉ, *Marx et le problème de la croissance dans une économie capitaliste,* Préface.

403
Marx-Engels Werke, Bd. 22, p. 231, Dietz-Verlag, Berlin, 1963.

404
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie,* p. 426.

405
Ibidem.

406
Briefwechsel zwischen Fr. Engels und K. Marx, vol. III, p. 259.

407
HERBERT MARCUSE, *Reason and Revolution*, pp. 271-2. Voir aussi la remarque d'E. Bottigelli dans sa « Présentation » de l'édition des *Manuscrits de 1844* aux Editions Sociales : « De Hegel, Marx reprend l'idée du devenir historique de l'homme. De Feuerbach, il reprend le matérialisme, l'homme concret et la formule humanisme = naturalisme. Mais sa propre conception est tout autre chose que la synthèse de ces éléments. Elle les dépasse d'une manière originale, même lorsqu'il semble parler le langage de ceux dont la pensée l'inspire » (*Manuscrits de 1844*, Paris, Editions Sociales, 1962, p. LXIX). Plekhanov avait déjà précisé : « Si Marx a commencé l'œuvre de son interprétation matérialiste de l'histoire par la critique de la *philosophie hégélienne du droit*, il n'a pu procéder ainsi que parce que la critique de la philosophie spéculative de Hegel avait déjà été faite par Feuerbach » (*Les Questions fondamentales du Marxisme*, p. 24).

408
Voir notre *Traité d'Economie marxiste*, tome II, chapitre 18, pp. 383-5, 387-90, et HABERMAS : *Theorie und Praxis*, p. 79.

409
Voir à ce propos l'excellent chapitre relatif à la philosophie du travail chez Hegel, dans P. NAVILLE, *De l'aliénation à la jouissance.*

410
GEORG LUKACS, dans *Der junge Hegel* (Europa-Verlag, Zürich, 1948), a surtout analysé le « System der Sittlichkeit », dans lequel Hegel part de la première triade dialectique : besoins-travail-jouissance, et la « Realphilosophie » de Jena.

411
G.W.FR. HEGEL, *Phänomenologie des Geistes*, Berlin, 1832, Duncker und Humblot, p. 148.

412
G.W.FR. HEGEL, *Rechtsphilosophie*, § 193. C'est l'argument clé que d'innombrables économistes ont opposé à la possibilité du socialisme. Un théoricien communiste yougoslave, Branko Horvath, s'en sert encore aujourd'hui pour « réfuter » la possibilité d'un dépérissement de la production marchande, même sous le communisme (*Towards a Theory of planned Economy*, p. 132).

413
G.W.FR. HEGEL, *Rechtsphilosophie*, § 243.

414
G.W. FR. HEGEL, *Aesthetik*, Band I, p. 255-6, Aufbau-Verlag, Berlin, 1965.

415
Voir à ce propos la célèbre dialectique du maître et du serviteur qui ne se résout guère par la suppression *effective* de la servitude, mais seulement par l'affirmation que *spirituellement*, le serviteur devient plus libre que le maître (*Phänomenologie des Geistes*, pp. 145-148).

416
Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, pp. 157-8, Paris, 1965, Maspero.

417
MARCUSE, *Reason and Revolution*, p. 258. Voir de même HABERMAS (*op. cit.*, p. 279) : « Marx ne veut plus philosopher d'après les suppositions de la philosophie, mais plutôt d'après les suppositions de son dépassement — c'est-à-dire il veut critiquer. Ainsi absorbées, les catégories se transforment, de même que les problèmes de la philosophie, et avec elles se transforme également l'instrument de réflexion lui-même. »

418
Voir K. MARX, Introduction à *Zur Kritik der Nationalökonomie*, pp. 42-5.

419
Ibid., p. 148.

420
NAVILLE, *De l'aliénation à la jouissance*, p. 136.

421
C'est ici que nous touchons du doigt la source de l'erreur de Louis Althusser, qui s'efforce en vain de présenter les *Manuscrits de 1844* comme l'oeuvre d'une idéologie achevée, « formant un tout ». Il a raison de s'opposer à toute méthode analytico-téléologique, qui conçoit l'œuvre d'un auteur jeune exclusivement sous l'angle de savoir jusqu'à quel point il s'est rapproché du « but » (que constitue l'œuvre de maturité). Mais il a tort d'y opposer une méthode qui découpe arbitrairement en tranches idéologiques cohérentes des phases successives d'évolution d'un même auteur, sous prétexte de considérer « chaque idéologie comme un tout » (*Pour Marx*, p. 59). Une totalité riche et mouvante (la pensée d'un auteur prise comme un tout, évoluant sans cesse sous le poids de ses propres contradictions internes, évolution déterminée en dernière analyse par la dynamique du contexte

socio-économique, vécu par l'auteur) est ainsi sacrifiée à une totalité étriquée et statique. Ce n'est pas par hasard qu'Althusser est amené à parler des « mutations » d'une pensée — c'est-à-dire de sauts plus ou moins arbitraires — et que la notion des *contradictions internes* de celle-ci, en tant que moteurs de son évolution, disparaît complètement. L'objection d'Althusser, selon laquelle cette conception-ci replacerait « Marx dans Hegel », puisque le marxisme « naîtrait des contradictions internes du hégélianisme », est sans fondement. Il ne s'agit pas des contradictions de Hegel, mais des contradictions de la pensée de Marx, *combinant des éléments empruntés à Hegel à des connaissances nouvelles,* nées d'une expérience nouvelle et d'une pratique nouvelle, dans un contexte historique socio-économique nouveau.

422
NAVILLE, *De l'aliénation à la jouissance,* p. 131. Voir aussi ce conseil de KÆGI : « Il est donc à conseiller d'examiner avec précision d'abord les restes (de ces esquisses, E.M.) pris séparément. Cela nous évitera de les recombiner trop tôt, de nous laisser entraîner par notre imagination vers l'esquisse d'un tout, et de perdre de vue des différences essentielles entre les morceaux (*Genesis des historischen Materialismus,* p. 218). BOTTIGELLI (Présentation des *Manuscrits de 1844,* pp. XXXVII-XXXVIII) dit de même : « Les *Manuscrits de 1844* ne se présentent pas comme un ouvrage achevé. Tout d'abord, nous ne les possédons pas dans leur intégralité... Ensuite, ils se terminent sans conclusion et leur rédaction a été arrêtée pour des raisons, sans doute, extérieures. Enfin, les diverses parties manquent d'homogénéité. »

423
WOLFGANG JAHN : « Der ökonomische Inhalt des Begriffs des Entfremdung der Arbeit in den Frühschriften von Karl Marx », p. 850, in *Wirtschaftswissenschaft,* année 1957, n° 6. Jahn emprunte cette idée à Auguste Cornu (Karl Marx — *Die ökonomisch-philosophischen Manuskripte,* Berlin, 1955) qui avait déclaré fort à propos : a Le problème fondamental reste pour lui celui de l'émancipation humaine ; mais il le soulève maintenant du point de vue du prolétariat, ce qui le conduit à concevoir la suppression de l'aliénation, qu'il continue à considérer comme condition fondamentale de l'émancipation humaine, non plus dans sa forme politico-sociale en tant que suppression de l'essence humaine dans l'Etat, mais dans sa forme économico-sociale, en tant que suppression de l'aliénation de l'activité humaine, du travail humain... » (p. 9). On voit ainsi combien se trompe Jacques Rancière qui affirme que du moins dans le Premier Manuscrit, « elle (l'aliénation économique) n'apparaît pas non plus comme l'aliénation fondamentale obtenue par réduction des autres aliénations... Les aliénations se présentent tout d'abord comme étant toutes au même niveau » (*Lire Le Capital,* tome I, p. 102). Ceci est en contradiction totale avec le texte : « Dans la détermination que l'ouvrier se rapporte au produit de son travail

comme à un objet aliéné, toutes les conséquences sont déjà contenues » (Premier Manuscrit, p. 99).

424
K. MARX, *Zur Kritik der Nationalökonomie,* Premier Manuscrit, p. 98.

425
On pourrait objecter qu'il y a un passage dans lequel Marx affirme que le travail aliéné est la *cause,* et la propriété privée le *résultat* (*op. cit.,* p. 108). Mais Jahn observe avec raison que Marx ne pose pas ici le problème de *l'origine historique* de la propriété privée, mais bien le problème de sa nature, de sa réapparition quotidienne dans un mode de production fondé sur le travail aliéné (*Wirtschaftswissenschaft,* 1957, n° 6, p. 856).

426
K. MARX, *Zur Kritik der Nationalökonomie,* Premier Manuscrit, pp. 102-107.

427
PIERRE NAVILLE, *De l'aliénation à la jouissance,* p. 152.

428
K. MARX, *Zur Kritik der Nationalökonomie,* 3e Manuscrit, pp. 140-144.

429
Cette contradiction est encore renforcée du fait que dans le 4e Manuscrit, *Critique de la dialectique et de la philosophie de Hegel en général,* Marx refuse de suivre Hegel lorsque celui-ci identifie objectivation et aliénation (*MEGA,* I, 3, p. 162), et distingue, pour reprendre une formule de Garaudy (*Dieu est mort,* P.U.F., 1962, p. 69), l'objectivation aliénée et l'objectivation humaine.

430
« Le passage sur le travail aliéné, dont la fin est malheureusement détruite, a été préparé par les... remarques concernant des notes copiées de James Mill. On peut véritablement y saisir sur le vif comment Marx en arrive à appliquer l'image de Hegel et de Feuerbach concernant l'aliénation sur des. phénomènes économiques, et d'en faire ainsi un moyen fertile de démonstration, et comment ce moyen de démonstration se transforme imperceptiblement en un moyen de connaissance... » (KÆGI, *Genesis des historischen Materialismus,* pp. 231-2).

431
K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie,* pp. 29-32. K. MARX, *Zur Kritik*

der Nationalökonomie, pp. 153-4.

432
K. MARX, *Das Kapital*, I, pp. 39-41, et fol. de l'édition de Fr. Engels, Hamburg, Meisner, 1890.

433
Popitz reproche précisément à Marx d'avoir abandonné dans *L'Idéologie Allemande* le postulat hégélien des « besoins-dépassant-nécessairement-le-niveau-de-développement-des-forces-productives » (*Der Entfremdete Mensch*, p. 151). Il ne voit pas 1) que Marx l'avait déjà abandonné dans le troisième *Manuscrit de 1844* ; 2) que ce postulat vaut ce que valent tous les a postulats philosophiques », c'est-à-dire pas grand-chose ; 3) qu'une analyse concrète de l'histoire économique humaine démontre que pendant des dizaines de millénaires, les besoins humains n'ont guère dépassé, ou presque pas dépassé, le niveau donné de développement des forces productives ; 4) que ce « dépassement » généralisé et institutionnalisé n'est que le *produit* de l'économie marchande généralisée, c'est-à-dire du mode de production capitaliste qui ne pourrait pas survivre sans la reproduction permanente de « besoins non satisfaits » ; 5) que ce mode de production crée en même temps les prémisses pour le dépassement de la « dialectique besoins-travail », en créant les prémisses matérielles de l'abondance.

434
Les antécédents de cette tentative doivent être recherchés dans l'effort de l'idéologie bourgeoise de se réapproprier Marx, après s'être efforcée en vain de l'ignorer ou de le déclarer définitivement dépassé. N.I. LAPIN (*Der junge Marx* im *Spiegel der Literatur*, Dietz-Verlag, Berlin, 1965, p. 12) rappelle que c'est à partir de 1895 que le nombre d'écrits académiques consacrés à Marx et au marxisme augmente rapidement (20 avant 1883 ; 66 ouvrages entre 1883 et 1895 ; 214 entre 1895 et 1904). C'est la montée du mouvement ouvrier qui explique évidemment cet effort de réappropriation. L'ancêtre direct des philosophes et sociologues qui ont cherché de ramener Marx à Hegel, c'est le Dr JOHANN PLENGE (*Marx und Hegel*, Tübingen, Verlag der H. Laupp'schen Buchhandlung, 1911), qui affirme que Marx est resté toute sa vie ce qu'il était devenu comme étudiant à Berlin, à savoir un « réaliste dialectique, un dialecticien réaliste » (pp. 16-7). Nous verrons plus loin que sans avoir connu les *Manuscrits de* 1844, Plenge a pressenti la plupart des arguments de ceux qui opposent le « jeune Marx » au « Marx mûr ». Mais au lieu de voir une opposition entre ces deux phases de la pensée marxiste, il la conçoit comme une contradiction inhérente au marxisme. Ce qui est plus nuancé et subtil chez les auteurs contemporains est brutal et grossier chez Plenge : toute sa thèse est fondée sur la négation des principaux aspects *matérialistes* du matérialisme historique, ce qui constitue une falsification manifeste.

435
Notamment PALMIRO TOGLIATTI, « De Hegel au marxisme », pp. 36-52, in « Le Jeune Marx », *Recherches internationales à la lumière du marxisme,* cahier n° 19, 1960, Paris, Editions Sociales ; ROGER GARAUDY, *Dieu est mort,* P.U.F., Paris, 1962 ; ERICH FROMM, *Marx's concept of Man,* Frederick Ungar Publishing Co, New York, 1961 ; M. RUBEL, *Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle,* Paris, Librairie Rivière, 1957 ; R.P. BIGO, *Humanisme et Economie politique chez Karl Marx,* Paris, P.U.F., 1953 ; R.P. JEAN-YVES CALVEZ, *La Pensée de Karl Marx,* Editions du Seuil, 1956.

Nous classons ces deux derniers ouvrages dans la première catégorie avec certaines réserves. Bien que ces auteurs soulignent la continuité de la pensée économique de Marx, des *Manuscrits de 1844* au *Capital,* ils ont tout de même la tendance à réévaluer quelque peu ce dernier ouvrage à la lumière du premier.

436
ERICH FROMM, *Marx's Concept of Man,* p. 51.

437
Le problème de l'évolution de l'idée que Marx s'est faite de la nature a été traité en grand détail par ALFRED SCHMIDT, *Der Begriff der Natur in der Lehre von Marx,* Europäische Verlagsanstalt, Frankfurt-Main, 1962, qui montre aussi l'abandon par le Marx plus mûr de l'espoir naïf « d'une solution du conflit de l'homme avec la nature » qu'on retrouve encore dans les *Manuscrits de 1844.*

438
« Que toute nation crèverait qui cesserait de travailler, je ne veux pas dire pour un an, mais pour quelques semaines, cela, chaque enfant le sait » (K. MARX, *Briefe an Kugelmann,* p. 51).

439
FROMM, *Marx's Concept of Man,* pp. 51-2.

440
M. RUBEL, *Karl Marx, Essai de biographie intellectuelle,* pp. 121, 135.

441
P. TOGLIATTI, « De Hegel au marxisme », *op. cit.,* pp. 48-9.

442
R.P. JEAN-YVES CALVEZ, *La Pensée de Karl Marx,* pp. 316-7, 319. Voir aussi une idée analogue chez le R.P. BIGO : *Humanisme et économie politique chez Karl Marx,*

p. 30.

443
JEAN HYPPOLITE, *Etudes sur Marx et Hegel*, Paris, 1955, Librairie Rivière, p. 145.

444
K. MARX, FR. ENGELS, *MEGA*, I, 3, p. XIII.

445
JAHN, *op. cit.*, p. 854.

446
POPITZ, *op. cit.*, p. 161.

447
L'analyse, en général excellente, des *Manuscrits de 1844* par Wolfgang Heise, contient également quelques éléments d'idéalisation excessive de ce texte (*Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung*, pp. 690-2).

448
Notamment HEINRICH POPITZ, *Der Entfremdete Mensch*, Basel, 1953, Verlag für Recht und Gesellschaft ; HEINRICH WEINSTOCK, *Arbeit und Bildung*, Heidelberg, 1954 ; JAKOB HOMMES, *Der technische Eros*, Freiburg, 1955 ; ERICH THIER, *Das Menschenbild des jungen Marx*, Vandenhoeck und Ruprecht, 1957 ; VICTOR LEEMANS, *De jonge Marx en de marxisten*, Brussel, 1962 ; KARL LÖWITH, *Von Hegel zu Nietzsche*, 1953 ; partiellement aussi HERBERT MARCUSE, *Reason and Revolution*, New York, 2nd edition, The Humanities Press, 1954 ; HENDRIK DE MAN, in *Der Kampf*, n°s 5 et 6, 1932 ; KOSTAS AXELOS, *Marx, penseur de la technique ;* ROBERT BLAUNER, *Alienation and Freedom : The factory Worker and his Industry*, University of Chicago Press, 1964. Etc.

Dans un ouvrage antérieur à *Marx's Concept of Man* que nous avons cité plus haut, à savoir *The Sane Society* (London, Routledge and Kegar Paul, 1963, l'ouvrage date de 1956), Erich Fromm avait aussi opposé le jeune Marx au « vieux Marx », exclusivement préoccupé par une « analyse purement économique du capitalisme », et prisonnier de la « conception traditionnelle de l'importance de l'Etat et du pouvoir politique » (*op. cit.*, pp. 263, 259).

449
Cette différence recouvre évidemment aussi une différence de méthode, différence entre la dialectique idéaliste a prioriste, et la dialectique matérialiste expérimentale, qui recherche la logique spécifique de l'objet spécifique (GALVANO DELLA

VOLPE, *Rousseau e Marx*, Editor Riuniti, Rome, 1964, pp. 150, 153).

450
HABERMAS, *op. cit.*, pp. 318-9.

451
KAREL KOSIC, *Die Dialektik des Konkreten*, Suhrkamp - Verlag Frankfurt 1967, pp. 206-7.

452
K. MARX, *Der historische Materialismus, Die Frühschriften*, tome I, 1932, Leipzig, p. XIII.

453
KOSTAS AXELOS, *Marx, penseur de la technique*, p. 47.

454
HENDRIK DE MAN, in *Der Kampf*, 1932, pp. 275-6.

455
THIER, *Das Menschenbüd des jungen Marx*, pp. 69-70.

456
Ibid., p. 25.

457
Le R.P. Bigo a effectué la même tentative de réduire Marx à un hégélien pur et simple : « La phénoménologie de l'esprit s'est simplement (!) muée en celle du travail, la dialectique de l'aliénation humaine en celle du Capital, la métaphysique du savoir absolu en celle (!) du communisme absolu » (*Humanisme et Economie politique chez Marx*, p. 34). Pour ce faire, le R.P. Bigo doit nier les travaux empiriques pénibles que Marx a effectués dans le domaine de l'économie politique, et présenter sa prise de conscience comme le produit d'une simple « intuition géniale » (pp. 36-7).

458
Cf. la remarque correcte de Leonide Pajitnov : « Les idées fonda-53. Cf. la remarque correcte de Léonide Pajitnov : « Les idées fondamentales de Marx (dans les *Manuscrits de 1844)* y sont encore en devenir, et parallèlement à des formulations remarquables, germe de la future conception du monde, on peut aussi y rencontrer, fréquemment, des pensées non encore mûries, portant la marque de l'influence des sources théoriques qui ont servi de matériau à la réflexion de Marx et dont il est parti

pour l'élaboration de sa doctrine » (p. 98, in *Le jeune Marx,* in *Cahier* n° 19, 1960).

459
De même, il nous semble excessif d'affirmer, comme le fait T.I. Oiserman, que Marx attribue l'aliénation, dans les *Manuscrits de 1844*, au degré de développement insuffisant des forces productives (*Die Entfremdung als historische Kategorie*, Berlin, Dietz-Verlag, 1965, p. 83). Tout au plus peut-on affirmer qu'il a *pressentiment* de cette thèse qu'il ne développera de manière nette que dans *L'Idéologie Allemande.*

460
POPITZ, *Der entfremdete Mensch,* p. 88.

461
Ibid., p. 152.

462
Ibid., p. 160. ADAM SCHAFF *(Marxismus und das menschliche Individuum)* exprime une idée analogue.

463
Dans un passage que nous avons critiqué plus haut sous un autre aspect, le professeur Perroux peut fort bien se représenter, quant à lui, une vie sociale dans laquelle « l'économie est entièrement et pleinement automatée », ce qui rend possible une vie sociale entièrement libre (où chacun fait ce qui lui plaît, et quand il lui plaît) ». La seule objection que Perroux avance à cette image, c'est qu'elle implique un dépérissement de l'Etat, alors que selon lui, « des contradictions fondamentales (subsistent toujours) entre les individus », contradictions entre des « maîtres des machines » et des « surveillants et contrôleurs ». Mais Perroux ne démontre nullement l'inévitabilité de cette survivance de contradictions sociales, dans des conditions d'abondance (FRANÇOIS PERROUX, Préface, p. XVII, aux *Œuvres - Economie I* de Karl Marx. Bibliothèque de la Pléiade). Dahrendorf affirme de même qu'il y aura toujours des « dominateurs » et des dominés, et qu'on ne peut pas « se représenter de manière réaliste » une « société sans différenciation (des hommes) du point de vue de leur pouvoir légitime » (*Soziale Klassen und Klassenkonflikte in der industriellen Gesellschaft,* Ferdinand Enke-Verlag, Stuttgart, 1957, p. 181). L'atrophie de l'imagination sociale de M. Dahrendorf n'est évidemment pas un argument scientifique. Quant à Marx, bien loin de vouloir maintenir de quelconques « élites de commandement », il présuppose au contraire que l'extension constante du « temps libre », au sens réel du terme, développera au maximum les capacités scientifiques et créatrices chez la grande majorité des hommes, et les rendra tous aptes à exercer des fonctions *techniques* d'administration (administration des choses à la place de

l’administration des hommes).

464
POPITZ, *Der entfremdete Mensch,* pp. 164-5.

465
WOLFGANG JAHN, *Wirtschaftswissenschaft,* année 1957, n° 6.

466
AUGUSTE CORNU, *Karl Marx und Friedrich Engels — Leben und Werk,* 2. Band 1844-45, Berlin, Aufbau-Verlag, 1962. La même thèse avait déjà été exposée par l’auteur dans *Die ökonomisch-philosophischen Manuskripte,* Berlin, 1955, Akademie-Verlag.

467
K. MARX, *Manuscrits de 1844,* Editions Sociales, Paris, 1962. La « Présentation » de Bottigelli, en général prudente et empreinte de bons sens, constate (p. LX) que « le problème de l’identification du sujet et de l’objet que Hegel avait résolu par la dialectique de l’Idée absolue, Marx la résout concrètement. Avec le communisme, « forme nécessaire du futur prochain », l’homme prendra possession de sa vraie nature et le monde, auquel toute sa pratique l’opposait au temps de l’aliénation, redeviendra le monde humain, le prolongement de sa propre essence. Ainsi le problème du retour à l’unité qui a hanté toute la pensée allemande de la fin du XVIIIe au début du XIXe siècle se trouve résolu, non pas dans un sens mystique, mais en faveur de l’homme, en affirmant sa liberté et son droit au libre déploiement de ses facultés ». On est d’autant plus étonné de lire quelques pages plus loin (p. LXVII) que dans les *Manuscrits* « c’est encore l’idée, en soi hégélienne, du développement des contradictions qui amène (?) le passage d’un régime social à un autre ». En réalité, dans les *Manuscrits,* Marx ne s’appuie nullement sur une « idée » quelconque, mais sur l’analyse concrète des contradictions sociales ; et le communisme, dès ce moment, n’est plus le résultat de « l’idée du développement des contradictions », mais de la *lutte pratique du prolétariat.*

468
MANFRED BUHR, « Entfremdung - Philosophische Anthropologie - Marx-Kritik », in *Deutsche Zeitschrift für Philosophie,* V.E.B. Deutscher Verlag der Wissenschaften, 14. Jahrgang, Heft 7, 1966, pp. 806-834.

469
JAHN, *op. cit.,* p. 683, et CORNU, *op. cit.,* p. 152.

470
JAHN, *op. cit.*, pp. 863-4.

471
EMILE BOTTIGELLI, « Présentation » des *Manuscrits de 1844*, pp. LXVII-LXVIII.

472
MANFRED BUHR, *Entfremdung - philosophische Anthropologie - Marx-Kritik*, p. 813.

473
Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, p. 246. Voir aussi le même auteur : « Il faudra un jour entrer dans le détail et donner de ce texte une explication mot par mot ; s'interroger sur le statut théorique et sur le rôle théorique assignés au concept clé de travail aliéné ; examiner le champ conceptuel de cette notion ; reconnaître qu'elle joue bien]e rôle que Marx lui assigne alors : un rôle de fondement originaire ; mais qu'elle ne peut jouer ce rôle qu'à la condition de le recevoir en mandat et mission de toute une conception de l'homme, qui va tirer de l'essence de l'homme la nécessité et le contenu des concepts économiques qui nous sont familiers. Bref, il faudra découvrir sous des termes voués à l'imminence d'un sens futur, le sens qui les retient encore captifs d'une philosophie qui va exercer sur eux ses derniers prestiges et ses derniers pouvoirs... Sous ce rapport... le Marx le plus éloigné *(sic)* de Marx est ce Marx-là » (*ibid., p.* 159). Que dire alors du Marx des *Grundrisse ?*

474
La rédaction des *Grundrisse* est en effet *postérieure* (K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, Vorwort, pp. VII, VIII) à celle de la célèbre préface qui, selon Althusser (« L'objet du Capital », in *Lire le Capital*, tome II, Paris, Maspero, 1965) serait la quintessence de la méthode marxiste mûre !

475
Voir cependant les passages suivants : « La forme (Gestalt) autonome et aliénée (entfremdet) que le mode de production donne en général aux conditions de travail et au produit du travail, par rapport à l'ouvrier, se développe avec le machinisme en un antagonisme total » (*Das Kapital*, I, p. 397 dans l'édition d'Engels de 1890, Meissner, Hambourg). « Nous l'avons vu dans la quatrième partie, lors de l'analyse de la production de la plus-value relative : au sein du système capitaliste, toutes les méthodes d'accroissement de la productivité sociale du travail se réalisent aux frais de l'ouvrier individuel : tous les moyens pour développer la production se transforment en moyens pour dominer et exploiter le producteur, mutilent l'ouvrier en un homme partiel, le dégradent à l'état d'annexe de la machine, détruisent le contenu de son

travail par suite du tourment de celui-ci, lui *aliènent* (entfremden) les puissances spirituelles du processus du travail, dans la même mesure dans laquelle la science est intégrée comme puissance autonome dans ce processus... » (*ibid., p.* 610). « Puisque avant son entrée (celle de l'ouvrier, E.M.) dans le processus (de production), son propre travail lui est *aliéné* (entfremdet), est approprié par le capitaliste et incorporé dans le capital, il s'objective au cours du processus constamment sous forme de produits *aliénés* (in fremdem Produkt) » (*ibid.*, p. 533). « Le capital se manifeste toujours davantage comme une force sociale, dont le capitaliste est le fonctionnaire, et qui n'est plus du tout en un rapport possible avec ce que le travail d'un simple individu pourrait créer, mais comme une force sociale *aliénée* (entfremdete), devenue autonome, qui se dresse comme une chose et comme puissance des capitalistes grâce à cette chose, contre la Société » (*Das Kapital,* tome III, 1, p. 247, même édition).

476
K. MARX, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie,* pp. 81-82.

477
Ibid., pp. 582-592.

478
Ibid., p. 505.

479
Ibid., pp. 716-7.

480
Ibid., pp. 357-8.

481
Le passage extrait des *Grundrisse* pp. 81-2 que nous citons plus haut démontre clairement qu'il n'était pas question pour Marx d'idéaliser l'homme primitif ou de le présenter comme désaliéné. Henri Lefebvre s'est donc trompé lorsqu'il a parlé de « l'équilibre merveilleux de la communauté du village », dans laquelle l'homme pouvait s'abandonner « à sa vitalité spontanée » (*Critique de la Vie Quotidienne,* I, p. 221, L'Arche Editeur, Paris, 1958), en suivant Engels qui avait émis des idées analogues dans *les Origines de la Famille, de la Propriété Privée et de l'Etat.* Lefebvre avait de même écrit : « L'aliénation a dépouillé la vie de tout ce qui autrefois, dans sa faiblesse primitive, lui conférait joie et sagesse » dans son premier tome de la *Critique de la Vie Quotidienne* (Editions Bernard Grasset, 1947, p. 242), qui contient par ailleurs un des meilleurs exposés de la théorie marxiste de l'aliénation. Voir aussi, sur ce même sujet, GAJO PETROVIC : « Marx's Theory of

Aliénation », in *Philosophy and Phenomenological Research,* pp. 419-426.

482
GEORGE NOVACK : « Basic Differences between Existentialism and Marxism », in *Existentialism versus Marxism,* edited by George Novack, New York, 1966, Dell Publishing Cy, p. 337. Voir de même T.I. OISERMAN *(Die Entfremdung als historische Kategorie) :* « L'homme s'est de plus en plus emparé des forces spontanées de la nature, et simultanément il est de plus en plus asservi aux forces spontanées de l'évolution sociale » (p. 8).

483
GEORG LUKACS, *Geschichte und Klassenbewusstsein,* p. 187, Berlin, 1923, Malik Verlag. L'ouvrage de LUKACS, rédigé avant que l'auteur n'eût pu lire les *Manuscrits de 1844* ou les *Grundrisse,* constitue une reconstitution magistrale de la pensée de Marx à l'égard des problèmes de l'aliénation et de la réification, malgré quelques outrances idéalistes dans les conclusions.

484
Un exemple typique — et tragique — de ces effets mutilants de la technique capitaliste nous est apporté dans un domaine apparemment marginal de la vie sociale : celui de l'évolution des jouets. En fabriquant des poupées qui parlent, l'industrie des jouets risque de tarir une des sources du développement de l'imagination, du langage et de l'intelligence des enfants, qui résidait précisément dans le dialogue spontanément découvert et progressivement élargi entre la petite fille et la poupée. Le jeu perd ainsi son caractère spontané et devient une mécanique — téléguidée et prédéterminée par l'industrie.

485
Un exemple typique d'aliénation dans le domaine des besoins est offert par la tentative délibérée de la société bourgeoise américaine de « ramener au foyer » la femme qui a fait des études universitaires. Le but, c'est de stimuler la vente d'appareils électro-ménagers, des meubles, etc. L'effet, c'est de provoquer une véritable atrophie des capacités intellectuelles, une « déshumanisation progressive » des femmes (BETTY FRIEDAN, *The Feminine Mystique,* Penguin Books, 1965, passim).

486
GAJO PETROVIC, *op. cit.,* p. 422 et fol.

487
HELMUT FLEISCHER, *Umrisse einer" Philosophie des Menschen* in : Hochschul-

Informationen der Zentralstelle für Gesamtdeutsche Hochschulfragen, 18e année, n° 2, 1967, p. 19.

488
Cf. GRAMSCI, dans un passage qui semble anticiper sur la problématique althusérienne : « On ne traite pas ce point fondamental : comment naît le mouvement historique sur la base de la structure... C'est le point crucial de toutes les questions nées autour de la philosophie de la praxis, et sans l'avoir résolue, on ne peut résoudre l'autre question relative aux rapports entre la société et la "nature"... » (Il Materialismo Storico e la Filosofia de Benedetto Croce », Quaderni del Carcere I, Torino, Einaudi, 1964, p. 129.)

489
P. ex. FREDY PERLMAN, *Essay on Commodity Fetishism,* un essai non publié à ce jour, que l'auteur a mis gentiment à notre disposition. Cet essai se réfère à une opinion analogue qu'exprimerait un ouvrage marxiste aujourd'hui oublié, qui mériterait d'être republié, de l'éminent marxiste soviétique I.I. RUBIN, *Essais sur la théorie marxiste de la valeur.* — Voir aussi KATL KORSCH, KARL MARX, *Europäische Verlagsanstalt,* Frankfurt, 1967, pp. 99-100. Pas plus Rubin que Korsch n'ont connu les *Grundrisse,* et ils ne pouvaient donc pas savoir que Marx y avait repris le fil de sa pensée sur l'aliénation, d'abord tissé dans les *Manuscrits de 1844.*

Korsch écrit, dans le passage que nous venons d'indiquer : « La principale différence entre cette critique philosophique de l'auto-aliénation économique (dans les *Manuscrits de 1844.* E.M.) et sa représentation scientifique ultérieure consiste en ceci que Marx a donné à sa critique économique dans *Le Capital...* une signification plus profonde et plus générale en ramenant toutes les autres catégories aliénées de l'économie au caractère fétichiste de la marchandise. » Ceci n'est que partiellement vrai. L'analyse du caractère fétichiste de la marchandise permet incontestablement de dévoiler de manière scientifiquement plus exacte les traits fondamentaux du mode de production capitaliste, et donc aussi de l'aliénation au sein de ce mode de production. Mais elle n'est pas identique à l'analyse du problème plus large de l'aliénation.

490
N.I. LAPIN, *Der Junge Marx* im *Spiegel der Literatur,* pp. 72-75. — Il est intéressant de constater que cette tradition de rejeter les œuvres de jeunesse de Marx comme « trop hégéliennes », « trop peu mûres », « trop romantiques », « trop philosophiques », a également des racines bourgeoises. On la trouve surtout exprimée chez des économistes bourgeois comme Schumpeter. Aujourd'hui elle continue à végéter chez les néo-staliniens.

491

VICTOR LEEMANS, *De jonge Marx en de marxisten*, pp. 126-130, et al., qui ne doit pas prendre les précautions oratoires qui s'imposent aux sociaux-démocrates, voit dans la volonté *d'action* révolutionnaire de Marx, voire dans sa *praxis* politique, son péché originel et la contradiction fondamentale de son œuvre de jeunesse. On ne pourrait être plus clair...

492

HENRI LEFEBVRE, « Préface » à la 2e édition du tome I de la *Critique de la Vie Quotidienne*, Paris, L'Arche, 1958, p. 63.

493

Louis Althusser se plaint à juste titre du fait qu'aucun économiste n'ait étudié les *Manuscrits de 1844* en tant que philosophe, et qu'aucun philosophe ne les ait étudiés en tant qu'économiste. Mais ce déchirement dans l'interprétation n'est pas sans rapport avec le fait qu'en R.D.A., on eut longtemps publié de manière séparée les trois premiers manuscrits et le quatrième, et qu'en U.R.S.S., la première édition russe intégrale des *Manuscrits* date de... 1956 ! (GUNTHER HILLMANN : « Zum Verständnis der Texte », pp. 203-4, 240, in K. MARX, *Texte zu Methode und Praxis*, II, Rowohlt-Verlag).

494

JAHN, *op. cit.*, p. 864.

495

Article « Entfremdung », p. 140, *Philosophisches Worterbuch*, édité par Georg Klaus et Manfred Buhr, Leipzig, 1964, V.E.B. Verlag Enzyklopadie. Il faut souligner que malgré cette faiblesse par rapport au problème de la désaliénation, ce texte de Buhr représente un progrès sur la façon dont la question de l'aliénation avait été traitée antérieurement en R.D.A.

496

MANFRED BUHR, *Entfremdung - philosophische Anthropologie - Marx-Kritik*, p. 814. Dans une note en bas de page, Manfred Buhr admet que la désaliénation est un *processus* qui ne fait que *commencer* avec le renversement de la société capitaliste. Mais il conclut qu'on ne peut pas déduire de ces prémisses qu'il y a encore des phénomènes d'aliénation dans la société socialiste (plus exactement : à l'époque de transition du capitalisme au socialisme). Tout ce qu'on désigne « communément et à la légère » sous le terme d'aliénation dans le socialisme serait tout au plus « extérieurement analogue » à l'aliénation capitaliste. L'aspect apologétique de cette casuistique saute aux yeux.

497
T.I. OISERMAN, *Die Entfremdung als historische Kategorie*, p. 135.

498
Cité par GUNTHER HILLMANN : « Zum Verständnis der Texte », pp. 216-7, in K. MARX, *Texte zu Methode und Praxis II - Pariser Manuskripte* 1844, Rowohlt-Verlag, Hamburg, 1966.

499
HENRI LEFEBVRE, « Préface » à la 2e édition du tome I de la *Critique de la Vie Quotidienne*, p. 74.

500
WOLFGANG HEISE, « Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung », in *Deutsche Zeitschrift für Philosophie*, 1965, n° 6, p. 701.

501
Une variante de la conception apologétique nous est offerte par E.V. Ilenkov qui affirme que seules la « division antagoniste du travail », « la division bourgeoise du travail », mutilent l'homme (*La dialettica dell' astratto e del concreto nel Capitale di Marx*, Feltrinelli, Milano, 1961, p. 32). Chez Marx, toute division du travail qui condamne l'homme à n'exercer qu'une seule profession, donc aussi celle qui subsiste en U.R.S.S., est aliénante.

502
BORIS ZIHERL, « Sur les conditions objectives et subjectives de la désaliénation dans le socialisme », in *Questions actuelles du socialisme*, n° 76, janvier-mars 1965, pp. 122, 129-130.

503
WOLFGANG HEISE (*Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung*, pp. 700-711) analyse en détail de nombreux facteurs qui freinent le processus de désaliénation au cours de la phase de construction du socialisme (c'est-à-dire en réalité pendant la phase de transition du capitalisme au socialisme). Mais il ne mentionne même pas, dans ce contexte, la survie des économies marchande et monétaire, alors que celle-ci est une des sources essentielles de l'aliénation chez Marx !

504
Oubliant complètement les liens entre aliénation et production marchande, l'économiste yougoslave Branko Horvat voit dans l'autogestion la voie pour la suppression de l'aliénation. Il écrit : « Le contrôle de la production sans

l'intermédiaire de l'Etat signifie le contrôle par les producteurs directs, ce qui veut dire à son tour que l'égalité des prolétaires est transformée en une égalité de maîtres. Le processus d'aliénation humaine... arrive à sa fin » (*Towards a Theory of Planned Economy,* p. 80). Etranges « maîtres » en vérité, qui peuvent se retrouver à la rue, sans travail ni revenus dignes de ce nom !

505
Signalons parmi ceux-ci : RUDI SUPEK, « Dialectique de la pratique sociale », in *Praxis,* n° 1, 1965 ; GAJO PETROVIC, *op. cit.,* et « Man as economic animal and man as praxis », in *Inquiry,* volume 6, 1963 ; PREDRAG VRANICKI, « Socialism and the Problem of Alienation », in *Praxis,* n° 2/3, 1965 ; PREDRAG VRANICKI, « La signification actuelle de l'humanisme du jeune Marx », in *Annali dell' Instituto Feltrinelli,* anno settimo, 1964/65 ; ZAGA PESIC-GOLUBOVIC, « What is the meaning of aliénation ? », in *Praxis,* n° 3, 1966 ; etc.

506
HENRI LEFEBVRE, *Critique de la Vie Quotidienne,* II, L'Arche Editeur, Paris, 1961 ; HENRI LEFEBVRE : *Introduction à la Modernité,* Editions de Minuit, 1962, Paris.

507
Critique de la Vie Quotidienne, II, p. 209.

508
« Nous sommes *aujourd'hui* moins convaincus que Marx d'une fin absolue de l'aliénation » (HENRI LEFEBVRE, *Introduction à la Modernité,* p. 146. — Nous soulignons). En se référant aux conditions *actuelles* pour démontrer la validité de cette conclusion, Lefebvre semble oublier les prémisses du raisonnement de Marx : dépérissement de la production marchande, de l'économie monétaire, de la division sociale du travail dans un cadre mondial, et sur la base d'un développement très élevé des forces productives.

509
Voir la formule employée par Karl Marx dans *Kritik des Gothaer Programms,* p. 16-7, in *Ausgewählte Schriften,* Band II. Voir aussi notre *Traité d'Economie marxiste,* tome II, p. 231.

510
WOLFGANG HEISE, *Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung,* pp. 702-3.

511

Ibid. p. 704.

512
Il est bien connu qu'en U.R.S.S., à l'époque de Staline, le parti a été le principal véhicule de la bureaucratisation.

513
WOLFGANG HEISE, *Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung*, p. 706.

514
La contrainte reste évidemment inévitable à l'égard des autres classes sociales, mais le degré de cette contrainte dépend de la violence des contradictions sociales.

515
WOLFGANG HEISE, *Ueber die Entfremdung und ihre Ueberwindung*, pp. 706-7.

516
J.N. DAWYDOW, *Freiheit und Entfremdung*, p. 114.

517
Ibid. p. 117.

518
Cf. K. MARX dans les *Grundrisse*, p. 593 : « C'est le développement de l'individu social qui apparaît (maintenant, E.M.) comme le grand pilier fondamental de la production et de la richesse. »

519
J.N. DAWYDOW, *Freiheit und Entfremdung*, pp. 117, 131.

520
Voir la série de citations contenues dans le chapitre VII de cet ouvrage.

521
Nous avons consacré à ces problèmes une grande partie du chapitre XVII de notre *Traité d'Economie marxiste.*

522
Plusieurs aspects du raisonnement de Dawydow ont déjà reçu un début de vérification empirique, notamment la nécessité d'une plus grande mobilité du travail et des tâches, au sein d'équipes fonctionnelles, qui résulte dans la grande industrie des progrès de l'automation (voir GEORGES FRIEDMANN et PIERRE NAVILLE, *Traité de*

Sociologie du Travail, pp. 380-1).

523
« Je ne fais que mentionner ce problème, d'autant plus qu'on peut estimer que la production marchande aura disparu de la société communiste pleinement développée, bien que cette estimation paraisse comme problématique (!) à la lumière des expériences actuelles » (ADAM SCHAFF, *Marxismus und das menschliche Individuum*, Europa-Verlag, Wien, 1966, p. 177).

524
Nowe Drogi, numéro de décembre 1965.

525
Schaff reconnaît que la socialisation des moyens de production ne peut que commencer le processus de désaliénation. Mais il met plus l'accent sur l'éducation socialiste que sur le changement des conditions économiques (notamment sur le nécessaire dépérissement des normes de distribution bourgeoises) pour parachever ce processus. Son plaidoyer en faveur d'un « égalitarisme modéré » et d'une plus grande liberté d'opinion et de critique à l'égard de « l'élite au pouvoir » est méritoire, mais ne va pas au fond des choses.

526
STANISLAW OSSOWSKI, *Klassenstruktur* im *sozialen Bewusstsein*, Luchterhand-Verlag, Neuwied, 1962, pp. 227-8.

527
Les idées d' Ossowski se rapprochent à ce propos de celles, citées plus haut, d'un François Perroux ou d'un Dahrendorf, ou des conceptions d'un anthropologue conservateur comme Arnold Gehlen : l'autorité fonctionnelle se substituerait de plus en plus à la division sociale en classes (*Anthropologische Forschung*, Rowohlt-Verlag, Hamburg, 1961, p. 130). Ossowski laisse entendre lui-même (*op. cit.*, p. 223) que c'est l'incapacité du « marxisme » dogmatique et apologétique de l'époque stalinienne à expliquer les phénomènes des privilèges sociaux dans les sociétés à moyens de production socialisés qui est à la base de son révisionnisme sceptique.

528
Voir notamment RAYMOND ARON, *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, Gallimard, 1962, Collection « Idées » ; REINHARD BENDIX, *Work and Authority in Industry*, Harper Torchbooks, Harper and Row, New York, 1963 ; ROLF DAHRENDORF, *Soziale Klassen und Klassenkonftikt in der industriellen Gesellschaft* ; etc.

529
GEORG KLAUS, *Kybernetik in philosophischer Sicht,* Dietz-Verlag, Berlin, 1965, pp. 414-415 ; Prof. Dr A.G.M. VAN MELSEN : *Natuurwetenschap en Techniek,* Aula-Boeken, Utrecht-Antwerpen, 1960, p. 321.

530
Typiques à ce propos sont les considérations d'Alain Touraine sur la décentralisation croissante des décisions au sein des grandes entreprises « bureaucratisées », in GEORGES FRIEDMANN et PIERRE NAVILLE, *Traité de Sociologie du Travail,* tome I, pp. 420 et fol. Un des premiers à employer cet argument fut bien le docteur Johann Plenge, véritable ancêtre de la critique bourgeoise contemporaine de Marx : « La technique moderne implique le travail spirituel, implique la subordination du travail manuel discipliné dans l'entreprise dans son ensemble » ; l'exercice du pouvoir par les travailleurs manuels serait impossible pour cette raison (*Marx und Hegel,* p. 134). Ce passage est à rapprocher de celui de Wolfgang Heise, cité plus haut, concernant l'impossibilité d'une démocratie au sein de l'entreprise du fait de la « différenciation des fonctions sociales ». On voit que l'apologie de la hiérarchie bourgeoise à l'usine fournit l'argument principal de l'apologie de la hiérarchie bureaucratique.

531
C'est ce que révèle de manière frappante FRANÇOIS BLOCH-LAINÉ dans *Pour une Réforme de l'Entreprise* (Paris, Editions du Seuil, 1963). Il plaide en faveur d'une plus grande participation des syndicats et des travailleurs à la gestion de *certains* aspects de l'activité des entreprises. Mais il précise immédiatement que cette « participation » maintient la direction unique, la hiérarchie maîtresse, qui conserve seule le droit de prendre les décisions économiques clés (pp. 41, 43-4, 100).

532
NORBERT WIENER, *Cybernétique et Société,* Paris, Editions des Deux-Rives, 1950, pp. 161-163.

533
Le cas de la machine de guerre américaine, hautement mécanisée (notamment le système d'alerte guidé par *computers),* mais qui aboutit en définitive au président des Etats-Unis, seul habilité à « pousser » sur certains boutons, est symbolique de l'ensemble du mécanisme du régime capilaliste.

534
Exemple frappant de confusion entre *pouvoir de décision socio-économique* et autorité technicienne, cet « argument » du quotidien bourgeois allemand *Frankfurter*

Allgemeine Zeitung : au point où on en est avec toutes ces revendications d'autogestion, pourquoi ne pas réclamer qu'un « conseil de malades » dicte aux médecins diagnostics et thérapeutiques ? (n° du 16 août 1967)...

535
ELTON MAYO, *The Human Problems of an Industrial Civilization*, New York, The Viking Press, 1960, pp. 158-9, 171 et al.

536
REINHARD BENDIX, *Work and Authority in Industry*, pp. 448-450.

537
FRANÇOIS PERROUX, « Aliénation et Création collective », in *Cahiers de l'ISEA*, n° 150, juin 1964, pp. 92-3.

538
Bendix classe d'ailleurs à juste titre la théorie des « human relations » dans la catégorie plus générale de « l'idéologie des entrepreneurs » (nous dirions plutôt : l'idéologie capitaliste en ce qui concerne l'entreprise). Il serait facile de démontrer que l'évolution de cette idéologie, au cours d'un siècle, reflète non seulement l'évolution de la structure de l'entreprise capitaliste elle-même, mais encore et surtout l'évolution des rapports de force entre bourgeoisie et prolétariat. Rien n'est plus révélateur à ce propos que la transformation du puritanisme hautain ou du darwinisme social de l'époque de toute-puissance capitaliste en un plaidoyer hypocrite en faveur de l'association Capital-Travail.

539
VANCE PACKARD, *The hidden persuaders*, Pocket-Book, New York, 1958. Si un Wright Mills craint le développement d'une indifférence devant l'aliénation (*The Marxists*, p. 113), Bloch-Laîné souligne, avec plus de réalisme, à propos de cette même aliénation, du moins son aspect le plus frappant (l'absence de pouvoir ouvrier au sein des entreprises) : « Le calme est trompeur. Il recouvre beaucoup d'insatisfactions particulières, promptes à allumer des révoltes au premier fléchissement de la conjoncture générale » (*Pour une réforme de l'Entreprise*, p. 25). Voir au chapitre I quelques sources bibliographiques sur l'état d'esprit de la classe ouvrière.

540
Aliénation et création collective, p. 44.

541

K. MARX, FR. ENGELS, *Die deutsche Ideologie*, pp. 70, 78, 222, 228.

542
Cf. GEORG KLAUS : « Afin de développer toutes les potentialités créatrices de l'homme, il est nécessaire de le libérer largement de l'obligation de fournir du travail schématique... » « La cybernétique et l'automation sont les conditions techniques de cette situation (communiste), car elles permettent à l'homme de se libérer de tout travail schématique non créateur... Elles lui donne surtout le temps d'une formation scientifique et technique universelle, c'est-à-dire les conditions d'un travail vraiment créateur au niveau actuel de la production » (*Kybernetik in philosophischer Sicht*, Dietz-Verlag, Berlin, 1965, pp. 457, 464).

543
R.P. BIGO, *Humanisme et Economie Politique chez Karl Marx*, pp. 36-7. La thèse de Rubel sur le caractère éthique de l'œuvre de Marx avait été formulée dès 1911 par KARL VORLANDER dans *Kant und Marx*, Mohr, Tübingen, pp. 293. Elle l'avait impliqué dans une controverse célèbre avec Max Adler.

544
M. RUBEL, *Karl Marx - Essai de biographie intellectuelle*, p. 12.

545
EMILE JAMES, *Histoire sommaire de la pensée économique*, p. 167.

546
JEAN MARCHAL, *Deux Essais sur le marxisme*, p. 80. Voir aussi ERNEST TEILHAC : « Marx, à la suite des économistes classiques, entendait se placer, strictement, dans l'ordre économique, formuler une théorie proprement économique, faire œuvre d'économiste » (*L'Economie politique perdue et retrouvée*, p. 106).

547
Briefwechsel zwischen Fr. Engels und K. Marx 1844-1883, tome II, p. 243.

548
K. MARX, FR. ENGELS, *Kleine ökonomische Schriften*, p. 42.

549
« Marx se réfère toujours à l'ensemble des données empiriques, à l'intuition socialement réalisée » (E.I. ILENKOV, *La Dialettico dell'astratto e del concreto nel Capitale di Marx*, p. 13).

550

« Le chercheur doit toujours s'efforcer de retrouver la réalité totale et concrète, même s'il sait ne pouvoir y parvenir que d'une manière partielle et limitée, et pour cela, intégrer, dans l'étude des faits sociaux, l'histoire des théories sur ces faits, et, d'autre part, lier l'étude des faits de conscience à leur localisation historique et à leur infrastructure économique et sociale » (LUCIEN GOLDMANN, *Sciences sociales et Philosophie*, p. 18).

551
« L'introduction des notions de structure et de système paraît être le seul moyen que la science ait trouvé jusqu'ici pour jeter un pont entre les deux ordres de recherches, trop souvent séparées : la recherche historique et l'analyse théorique » (ANDRÉ MARCHAL, *Systèmes et structures économiques*, P.U.F., Paris, 1959, p. 11). C'est précisément Marx qui a réussi le premier à jeter ce pont entre l'histoire et l'analyse économique, grâce à l'emploi de catégories historiques pour l'analyse, qui permettent d'ailleurs d'y introduire les notions de structure et de système réclamées par André Marchal.

552
De même KARL KORSCH (*Marxisme et Philosophie*, Les Editions de Minuit, Paris, 1964) se trompe-t-il quand, mû par le désir légitime de rétablir l'unité entre la théorie et la pratique dans la doctrine de Marx, et d'en défendre la signification révolutionnaire contre des épigones réformistes, il finit par contester le caractère objectivement scientifique de l'analyse économique de Marx et n'y voit plus que « l'expression théorique d'un processus révolutionnaire » (p. 103). Pour pouvoir formuler de manière théoriquement valable, c'est-à-dire efficace, l'analyse de la lutte de classe en régime capitaliste, et de la marche vers le renversement révolutionnaire du Capital, il *fallait* d'abord s'approprier empiriquement toutes les données des sciences humaines et en effectuer la critique, le dépassement scientifique. Marx lui-même a trop de fois défini de cette manière son œuvre pour qu'on puisse aujourd'hui en dénaturer le sens, et contester sa valeur scientifique objective, indépendamment de la « passion révolutionnaire » qui l'a animé toute sa vie et de l'objectif révolutionnaire qu'il a constamment cherché à atteindre.

553
MAX ADLER, *Marxistische Probleme*, Dietz Nachfolger, Stuttgart, 1922, p. 59.